
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

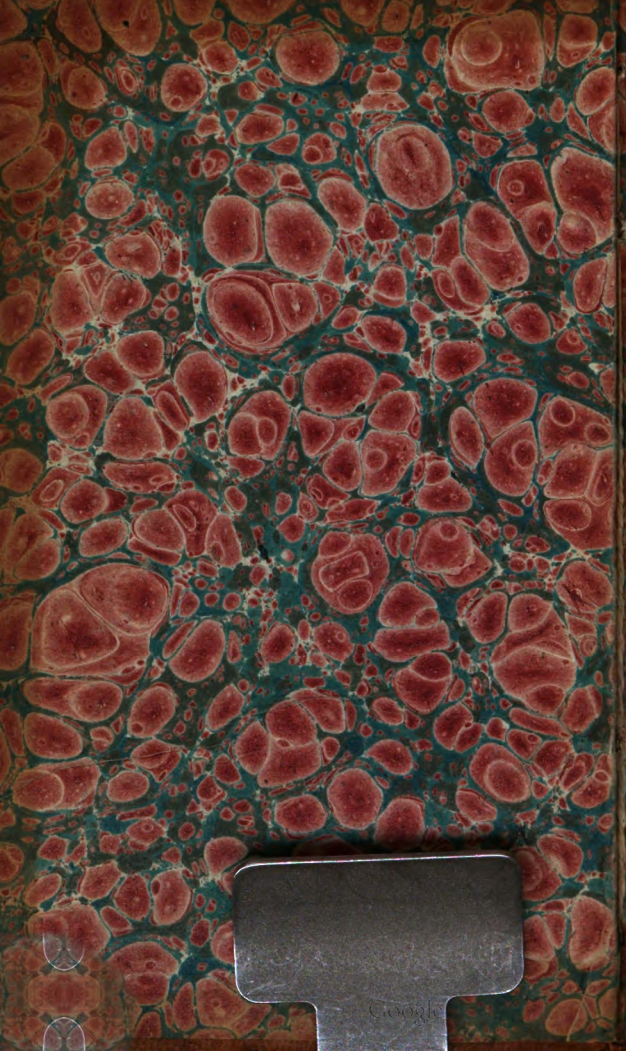
Nous vous demandons également de:

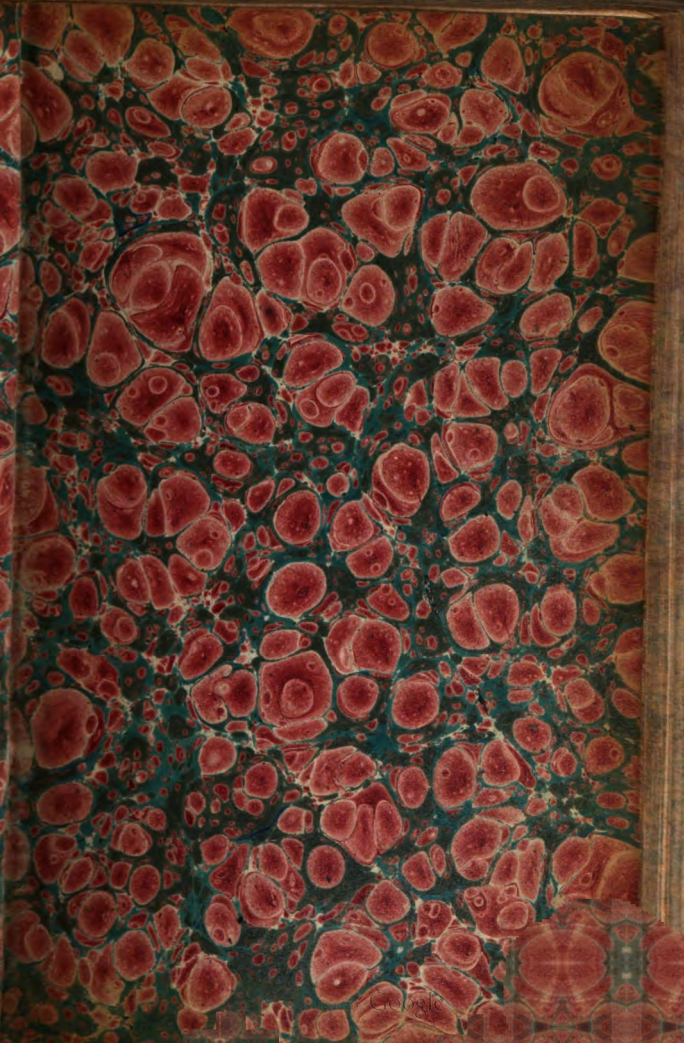
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







80 7209



LE SEIGNEUR

EST MON PARTAGE !

*Les exemplaires non revêtus de la signature
ci-dessous seront réputés contrefaits.*



Cet ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON,

Chez TURBERGUE :

A LYON ,

Chez PERISSE FRÈRES.

A ROUEN ,

Chez FLEURY, Imprimeur-Libraire.

A VANNES,

Chez DE LAMARZELLE, Libraire.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

807209

LE

SEIGNEUR

EST MON PARTAGE !

OU

LETTRES SUR LA PERSÉVÉRANCE

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION ;

PAR L'AUTEUR DU GRAND JOUR APPROCHE !

OU LETTRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

Cinquième édition.

*abbé
J. Gaume*



PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 4.

1847

LE SEIGNEUR

EST MON PARTAGE !

LETTRE I.

LE FOYER DOMESTIQUE.

MADAME,

Je vous remercie de tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Grâce au Ciel, mon indisposition tend à sa fin. Le mal de tête a beaucoup diminué, l'appétit commence à revenir, et, avec l'appétit, les forces et le sommeil. Ne vous étonnez pas de mon prompt rétablissement, j'ai été traité par un habile docteur; Dieu seul s'est chargé de me guérir. Le médecin n'a connu ni la nature ni la cause de mes souffrances; aussi ne m'a-t-il

prescrit aucun remède : sa médecine a été tout à fait expectante. Je me lève aujourd'hui pour la première fois, et mon premier moment est pour vous.

C'est avec mon cœur de missionnaire que j'ai lu votre lettre ; c'était le seul moyen de la comprendre. *Le grand jour a brillé... vos vœux sont accomplis... vous êtes la plus heureuse des mères!...* Je le crois, ou plutôt je le sens ; je me fais sans peine une idée de la joie que vous a causée la première communion de vos chers enfants : ils étaient si bien préparés ! Pour un père, et surtout pour une mère chrétienne, peut-il y avoir de joie plus pure ou mieux fondée ? Elle serait sans mélange, me dites-vous, si vous ne craigniez pour l'avenir. Ah ! voilà bien, Madame, les sentiments d'une mère vertueuse, qui comprend tout à la fois et la grandeur de cette action sainte, et les graves devoirs qu'elle impose aux parents aussi bien qu'aux enfants.

Cependant votre crainte même me rassure, comme elle doit vous rassurer aussi ; car elle est un gage des précautions que vous prendrez pour conserver éternellement sans souillures ces jeunes sanctuaires du Dieu trois fois Saint. Heureuses les mères qui, comme vous,

craignent pour la persévérance de leurs enfants !

Il est donc vrai, depuis vingt-quatre heures Alexandre et Marie ont fait un pas immense : en eux un grand changement s'est opéré. Devenus par la communion d'autres Jésus-Christ, le Père éternel les contemple avec amour, les anges avec respect, les saints avec bonheur. Tendres rejetons d'une tige sainte, jeunes propagateurs de la vérité et de la vertu parmi les hommes, l'Église tient ouvert sur eux l'œil de sa maternelle sollicitude. Plus saints que les temples et les vases des autels, qu'ils sont respectables ? que d'égards, que de soins ils méritent ? Leur âme innocente et pure peut-elle être protégée par trop de précautions, prémunie par trop de conseils ?

Vous ne les regardez plus, me dites-vous, comme vous appartenant, mais comme appartenant à Jésus-Christ ; ils sont à vos yeux comme deux ciboires et deux calices nouvellement consacrés. Admirable justesse des idées de la foi ! Or, on place dans les temples les vases qui servent à l'autel ; des ministres saints veillent nuit et jour à leur garde ; rien de souillé n'entre en contact avec eux. Le langage n'aurait pas de nom pour qualifier le

ministre infidèle qui laisserait profaner ces dépôts sacrés.

Je vous dirai, en passant, que notre excellent curé m'a montré hier le beau calice dont M. B... vient de faire présent à l'église. Jamais le village n'a rien vu d'aussi brillant. Vous jugez du bonheur de mon vénérable ami, et du soin avec lequel il garde cet objet précieux. Cela me paraît tout naturel. Ce vase est précieux, il est saint : en voilà plus qu'il ne faut pour justifier la vigilance du pasteur. Ce souvenir m'est revenu en vous écrivant. Je le laisse d'autant plus volontiers échapper de ma plume, qu'il me ramène naturellement à vos idées; car vous me dites : « Désormais Alexandre et Marie sont, aux yeux de ma foi, des vases précieux consacrés au Seigneur. » Très-bien ; mais, Madame, veuillez suivre les conséquences de cette manière de voir. Le grand Dieu qui a sanctifié les enfants des hommes par son auguste union les remet aux mains de leurs parents, les replace dans le sein du foyer domestique. Qu'est-ce à dire ? sinon que les pères et mères sont revêtus d'une espèce de sacerdoce ; que leur fonction est de veiller nuit et jour à la garde des vases précieux confiés à leurs soins. Qu'est-ce à dire encore ? si-

non que chez les chrétiens le foyer domestique est un temple où rien de profane, rien de souillé ne doit avoir accès. Telle est la belle et touchante pensée de nos maîtres dans la foi. La famille chrétienne, disent-ils, est une église domestique. Les parents en sont les prêtres; les enfants, les fidèles. Là, comme dans les temples publics, on doit prier, étudier la loi sainte, bénir Dieu en commun, s'édifier mutuellement, et accomplir de point en point la volonté du Père qui est dans le ciel. Voilà pourquoi le lien de la famille chrétienne est un lien religieux; voilà pourquoi elle prend naissance dans le temple au pied des saints autels; voilà pourquoi enfin, sur la porte de chaque maison chrétienne, l'œil de la foi lit cette inscription gravée par la main divine du Rédempteur : ICI ON FORME LES SAINTS.

De là découlent naturellement tous les devoirs des pères et des mères. Hommes de Dieu dans la famille, revêtus de son autorité, ils doivent commander, diriger, corriger, prier, veiller sans cesse pour conserver au Seigneur le petit bercail qu'il leur a confié; pour faire de leurs enfants ce que Dieu veut qu'ils soient, des saints. Ainsi, afin de n'être pas dans la voie de la damnation, les parents doivent

mesurer leurs commandements, leurs actions, leurs paroles, leurs pensées sur les maximes de l'Evangile, de manière à ne rien dire, à ne rien faire, à ne rien commander ni défendre que ce que Jésus-Christ, dont ils sont les lieutenants, défend ou commande. Plus que tous les autres, ils ont besoin de s'adresser souvent cette question : *Comment agirait Jésus-Christ s'il était sous une forme visible à la tête de ma famille?* Souvent ils ont besoin de lever les yeux vers le ciel, et de dire au Seigneur : *Donnez-moi cette sagesse qui est assise avec vous sur votre trône, afin qu'elle m'accompagne, qu'elle travaille avec moi, et m'apprenne ce qui est agréable à vos yeux.*

Dans un de mes derniers voyages, j'ai eu le bonheur de rencontrer un père et une mère qui vérifiaient à la lettre cette belle dénomination d'Eglise domestique, donnée par les interprètes de l'Evangile au foyer chrétien. C'était en automne; j'avais marché tout le jour dans une étroite vallée bordée de vignes et d'arbres fruitiers. La route était couverte de feuilles flétries et à demi desséchées, que le vent amoncelait ou dispersait tour à tour devant moi. Ce spectacle m'avait jeté dans une grande mélancolie. La nuit commençait à

tomber : l'ennui vint me saisir le cœur. Cependant, je doublai le pas : bientôt j'entendis la cloche lointaine d'un hameau, qui sonnait le couvre-feu. En arrivant, mon premier soin fut de demander l'habitation de M. L..., à qui j'étais recommandé. Un bon vieillard se leva et s'offrit à m'y conduire. Je remis ma lettre, et je fus reçu avec une grande cordialité. M. L... et son épouse, environnés de leurs huit enfants, étaient assis autour d'un large foyer. Nous nous entretenions depuis quelques instants, lorsqu'un domestique, ouvrant la porte à deux battants, vint prononcer les paroles d'usage : *Madame est servie*. Nous passâmes à la salle à manger. Le premier objet qui frappa mes regards fut un beau Christ en ivoire, placé sur un fond de velours et enfermé dans un cadre doré. Chacun se tourna vers le signe sacré, et M. L... bénit la table. Le meilleur ton régna pendant tout le repas, qui dura environ une demi-heure.

Nous nous levâmes : chacun se tourna de nouveau vers le Christ, et le chef de famille rendit grâces. La récréation était commencée ; les enfants me donnèrent la preuve visible de ce qu'on dit souvent, que les joies naïves, pures et vives ne sont que pour les âmes inno-

centes. Le moment de se retirer arriva. Dans une petite pièce qui touche au salon est un autel très-proprement décoré. Le tableau qui le couronne représente la Sainte Famille; il est l'ouvrage de Charles, l'aîné des garçons. Vous savez que ce jeune homme vient d'obtenir de brillants succès à l'académie de P... Sa sœur Louise, en qualité d'aînée des demoiselles, est chargée de l'entretien des vases, des linges et des fleurs; c'est là que toute la famille, y compris les domestiques, se réunit matin et soir pour prier. Les enfants font la prière à haute voix, chacun à son tour. Le matin, elle est suivie de quelques minutes de silence pendant lequel chacun prévoit ses actions de la journée, les offre au Père céleste, lui demande ses grâces et s'arme de résolution contre les dangers. M. L... bénit ensuite ses enfants, chacun sort et s'en va au travail ou à l'étude avec un contentement et une ardeur dont il faut avoir été témoin pour s'en former une idée; j'ai eu ce bonheur-là. Intéressante famille, combien de fois je me suis retrouvé en esprit priant avec vous; et quel délicieux souvenir vous avez laissé dans mon cœur! Non, je ne connais pas de spectacle plus beau.

C'est assez vous dire, Madame, avec quelle exactitude les lois de l'Église sont observées, les dimanches respectés, les domestiques instruits et surveillés, les sacrements fréquentés par tous les membres de cette digne famille; c'est assez vous dire, par conséquent, que l'union, la tendresse, la piété filiale, le bonheur enfin dans toute l'étendue que peut avoir sur la terre ce mot divin, règnent dans cette admirable maison. Vous savez de quelle considération jouit M. L..... Franc, loyal, homme d'honneur et de conscience, sa parole vaut de l'or. Quant à madame son épouse, je ne vous en parlerai pas, vous la connaissez; aussi intéressante par la vivacité de son esprit que par la sincérité de ses vertus, elle fait le charme de tout ce qui l'approche. « Heureux parents! me disais-je en reprenant, le lendemain, mon bâton de voyageur; heureux enfants! qu'elle est donc vraie cette parole de nos Livres saints, que la piété est utile à tout; qu'elle n'a pas seulement la promesse des biens futurs, mais encore la jouissance du bonheur en ce monde! »

Ce touchant spectacle, ce bonheur véritable, on devrait le retrouver dans chaque foyer domestique; car toutes les familles chrétiennes

devraient être formées sur le modèle de celle-là, comme elle-même est formée sur le type de la famille de Nazareth. Ceci n'est point une vaine exagération ; car, puisque les enfants, surtout après la première communion, sont réellement d'autres Jésus-Christ, les pères et les mères ne doivent-ils pas représenter Joseph et Marie ?

Est-ce ainsi que la plupart des parents comprennent la famille ? est-ce là l'idée qu'ils ont de la sainteté et de la grandeur du sacerdoce dont ils sont honorés ? Quel est leur respect, quels sont leurs soins, quelle est leur vigilance pour les enfants-dieux soumis à leur garde ? Hélas ! pour toute réponse, il faut se voiler la tête et trembler pour l'avenir. Cependant il n'y a rien à espérer pour la réforme des mœurs et la cessation des crimes et des calamités qui désolent la terre, tant que le sacerdoce domestique sera infidèle à sa mission. Placé auprès du berceau des générations naissantes, de lui dépend la vie ou la mort. Voyez depuis vingt-cinq ans la France se couvrir d'ordres religieux dévoués à l'instruction du premier âge : des millions de leurs livres ont été répandus ; les ministres du sanctuaire brûlent d'un zèle peut-être jusqu'ici sans

exemple ; des établissements de tout genre se sont formés pour atteindre l'enfance jusque sur les genoux maternels, et la protéger jusqu'au delà des années critiques de l'adolescence. Eh bien, quel est le résultat de ces puissants moyens ? Interrogez les mœurs et la foi de la génération élevée avec tant de soins. Pourquoi tant d'efforts et si peu de succès ? pourquoi, chaque année, tant de premières communions suivies de si peu d'autres ? Je l'ai dit : le sacerdoce domestique a oublié ses devoirs ; la notion de la famille chrétienne s'est éteinte parmi nous.

Pour vous, Madame, je suis heureux de penser que toutes les belles et nobles idées sur la famille chrétienne vous sont chères ; vous comprenez toute la sublimité des devoirs d'une mère, surtout après la première communion de ses enfants. C'est même pour cela que vous me priez d'adresser à mes jeunes amis, Alexandre et Marie, quelques conseils sur la nécessité et les moyens de persévérer. Je me rends à vos vœux, et vous offre la seule chose qui me reste, la bonne volonté : c'est l'obole du solitaire.

Si le mieux continue, j'espère qu'Alexan-

dre et Marie recevront une de mes lettres avant la fin de la semaine. Veuillez être auprès d'eux mon interprète et me croire, etc.

LETTRE II.

LE LENDEMAIN DU GRAND JOUR.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE.

Je nage au sein des plus pures délices ;
Le ciel entier, le ciel est dans mon cœur.
Dieu de bonté, de faibles sacrifices
Méritaient-ils cet excès de bonheur ?

Autour de moi les anges en silence,
D'un Dieu caché contemplent la splendeur
Anéantis en sa sainte présence,
O chérubins, enviez mon bonheur !

Et je pourrais à ce monde qui passe
Donner un cœur par Dieu même habité ?
Non, non, mon Dieu ; je puis tout par ta grâce,
Dieu, sauve-moi de ma fragilité !

En souverain règne, commande, immole,
Règne surtout par le droit de l'amour.
Adieu, plaisirs, adieu, monde frivole ;
A Jésus seul j'appartiens sans retour.

Il n'est pour moi qu'un seul bien sur la terre,
Et c'est Dieu seul ; Dieu seul est mon trésor ;
Dieu seul, Dieu seul allége ma misère,
Et vers Dieu seul mon cœur prend son essor.

Je bénis sa tendresse

Et répète sans cesse

Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur ;
Dieu seul, Dieu seul ; voilà le vrai bonheur !

Dieu seul, Dieu seul guérit toute blessure :
Dieu seul, Dieu seul est un puissant secours ;
Dieu seul suffit à l'âme droite et pure,
Et c'est Dieu seul qu'elle cherche toujours.

Répétons, ô mon âme,

Ce chant qui seul enflamme,

Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur :
Dieu seul, Dieu seul ; voilà le vrai bonheur !

Quel déplaisir pourra jamais atteindre
Cet heureux cœur que Dieu seul peut charmer ?
Grand Dieu ! quels maux ce cœur pourra-t-il craindre ?
Il n'en est point quand on sait vous aimer.

Aimer un si bon Père,

C'est commencer sur terre

Ce chant d'amour de la sainte Cité :
Dieu seul, Dieu seul ; pour une éternité !

Ainsi, mes chers enfants, des chants de
joie, des transports d'allégresse, de douces
larmes, voilà tout ce qui vous reste aujourd'hui
pour exprimer ce que vous éprouvez.

Et, en effet, quand vous parleriez la langue des anges, que pourriez-vous dire des choses ineffables opérées en vous? Je vous remercie de m'avoir envoyé ces deux cantiques : vous ne pouviez mieux me peindre votre état. Que de souvenirs ils m'ont rappelés à moi-même ! J'ai donc lu et relu votre bonne lettre : j'ai pleuré, j'ai béni le Dieu bon qui a daigné vous visiter, Il est donc vrai qu'il est toujours le Dieu des cœurs purs, le tendre ami des enfants? il est donc vrai qu'il est toujours près de ceux qui l'invoquent ; qu'il se laisse facilement trouver à ceux qui le cherchent ? enfin, il est donc vrai qu'il inonde toujours de délices les âmes jeunes et innocentes qui vont à lui avec amour, confiance et simplicité ?

Vous auriez voulu que les émotions, les tendresses, le calme délicieux dont vous jouissiez après le moment auguste de votre union fussent éternels. J'aime bien ce que vous m'écrivez, mon cher Alexandre : « Je dis au Sauveur, comme saint Pierre sur le Thabor : *« Seigneur, il fait bon ici ; si vous voulez, demeurons-y toujours. »* Et vous, ma bonne Marie : *Que je suis heureuse, le Seigneur est mon partage !* »

Sans doute, mon cher Alexandre, le Sauveur désire ardemment que vous demeuriez toujours avec lui ; mais, vous le savez, le Thabor n'est pas le seul lieu qu'il habite : le Calvaire est aussi son séjour. Si donc vous voulez toujours demeurer avec lui, dites-lui encore comme saint Pierre : *Maître, je vous suivrai où vous irez*. Soyez donc prêt à demeurer avec lui dans les prières, dans les afflictions, dans les ennuis, dans toutes les épreuves auxquelles sa providence jugera convenable de vous soumettre : entre vous et lui, ce doit être désormais à la vie à la mort. Je vous préviens même, dès ce moment, que ces délicieuses émotions que vous avez ressenties passeront : les joies de la patrie ne sont pas pour l'exil ; mais le souvenir vous en restera comme un avant-goût du ciel et un encouragement perpétuel à la vertu.

Sans doute, vous êtes bien heureuse, ma bonne Marie, de pouvoir dire en toute vérité : Le Seigneur est mon partage ! Puissiez-vous l'un et l'autre le dire avec la même vérité tous les jours de votre vie, jusqu'à votre dernier soupir !

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Oh ! le grand mot ! comprenez-en toute l'étendue.

Lorsqu'un père de famille est mort, ses enfants se réunissent; on ouvre le testament paternel, chacun entre pour sa part en possession des biens du défunt. A l'un c'est un domaine, à l'autre une maison, à celui-là une somme d'argent qui devient son partage. Enfants du Sauveur, vous avez été appelés à partager sa succession. Et de quoi se compose-t-elle ! non de quelques domaines périssables, non de quelques maisons de pierre et de bois, non de quelques pièces de monnaie que les voleurs peuvent enlever ; mais de quoi ? de biens d'un ordre infiniment supérieur ; de biens qui enrichissent l'âme, qui la rendent heureuse dans le temps et dans l'éternité. Ces biens, c'est la foi, l'espérance, la charité, la paix du cœur, le dégoût de tout ce qui est périssable et mortel ; c'est quelque chose de plus : c'est le ciel, c'est Dieu même. Oui, mes chers enfants, Dieu lui-même est devenu votre partage dans la sainte communion ; il s'est réellement *donné* à vous ; vous en êtes devenus propriétaires ; il s'est mis tout entier, sans réserve, à votre disposition ; vous êtes maître de lui comme de la chose qu'on vous donne, comme vous l'êtes de la nourriture que vous prenez et qui s'unit à vous.

Comprenez-vous cela ? LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ?

Or, quand on possède Dieu lui-même, que reste-t-il à désirer ? Écoutez : Il y avait quarante jours que notre Sauveur était né, lorsque Joseph et Marie l'apportèrent au temple de Jérusalem, suivant la coutume prescrite par la loi. Un saint et vénérable vieillard, nommé Siméon, conduit par l'esprit de Dieu, vint au temple dans le même moment. A la vue de l'enfant rédempteur du monde, il tressaillit d'allégresse. Il sollicita et obtint l'insigne faveur de le recevoir entre ses bras. Au comble de ses vœux, il entonna, en le rendant à sa mère, ce beau cantique : « Seigneur, je n'ai plus rien à désirer ; je mourrai maintenant sans regret : mes yeux ont vu le Sauveur du monde, mes bras l'ont porté ; je l'ai pressé contre mon cœur ! »

Le saint vieillard ne veut plus rien voir après avoir vu Jésus-Christ ; il aurait cru, en regardant tout autre objet, profaner les regards sanctifiés par la vue du Sauveur. Et vous, mes enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à voir ici-bas ? Vos yeux n'ont-ils pas contemplé tout ce qu'il est possible de concevoir de plus grand, de plus beau,

de plus merveilleux, votre Dieu anéanti pour l'amour de vous ? Le saint vieillard ne désire plus rien pour son cœur ; et vous, mes enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à désirer ? N'avez-vous pas reçu, ne possédez-vous pas tout ce qu'il y a de plus riche et de plus délicieux, le pain des anges, le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, Dieu en personne ? Pour quel plus noble objet votre cœur peut-il battre ? Certes, celui-là serait bien avare à qui Dieu ne suffirait pas ! Mourir, c'est donc tout ce que désire le saint vieillard, et il a raison. Nous ne sommes sur la terre que pour chercher Jésus-Christ. Quand donc on l'a trouvé, quand on le possède, le but de la vie est atteint ; on n'a plus rien à faire ici-bas.

Vous possédez la vérité vivante, la vérité en substance ; que votre esprit peut-il désirer ? Vous possédez le bien suprême, le principe même de tous les biens et de toutes les amabilités possibles, que votre cœur peut-il désirer ? Vous possédez la vie, le gage de l'immortalité glorieuse ; encore un coup, que vous reste-t-il à désirer ?

Mourir, voilà donc le seul vœu qui reste à former après une bonne première communion.

Si cependant votre divin Sauveur juge convenable de vous laisser plus longtemps sur la terre, c'est pour lui seul que vous devez vivre; ou plutôt ce n'est plus vous qui devez vivre, c'est lui-même qui doit vivre en vous : c'est lui qui doit diriger toutes vos pensées, inspirer tous vos sentiments, régler toutes vos démarches. Son unique intention, en prolongeant votre existence, c'est de rendre de plus en plus parfaite l'union que vous venez de contracter avec lui. Il faudra donc que chaque jour vous croissiez comme lui en sagesse, en piété, en obéissance, en douceur, en humilité, en charité; c'est-à-dire en tout ce qui peut vous rendre de plus en plus semblables à lui : voilà désormais l'unique but de votre vie. Comprenez, si vous pouvez, le désordre et la déraison d'une conduite contraire.

1^o Le désordre. Supposez un enfant de douze à treize ans. Jusque là il a été d'une beauté remarquable, tous ses membres se sont régulièrement développés, on voit en lui les plus belles proportions; mais voilà que tout à coup ce bel ordre se déränge. Pendant que ses pieds, ses jambes, sa taille, s'allongent à vue d'œil, les mains, les bras,

la tête diminuent ; toutes ces parties se rapetissent tellement que, cinq ans plus tard, la moitié inférieure de son corps est celle d'une personne de dix-sept ans, tandis que la moitié supérieure est celle d'un enfant de sept ans. Il n'y a qu'un mot dans le langage pour désigner un être pareil : c'est celui de *monstre*. Tel est à la lettre l'enfant qui, après la première communion, croît en âge, en taille, en science profane ; et qui, en même temps, diminue en piété, en sagesse, en obéissance et en vertu : c'est un monstre dont les anges ont horreur.

2^o La déraison. Vous rappelez-vous, mes bons amis, la promenade que nous fîmes ensemble au bois des *Charmes* ? Arrivés au banc de pierre qui est au bout de la grande allée, nous nous assîmes et nous lûmes un passage de l'histoire sainte : c'était le voyage des Hébreux dans le désert. Une particularité nous frappa l'un et l'autre. Les Hébreux, nourris de la manne délicieuse qui chaque matin tombait du ciel, se dégoûtèrent de cette excellente nourriture, et se mirent à soupirer après les oignons et les poireaux de l'Égypte. Je me rappelle qu'Alexandre m'interrompit, et dans un premier mouvement il s'écria : « Il n'y

avait que des Juifs qui pussent avoir un goût aussi dépravé. — Oui, ces Juifs étaient bien déraisonnables, » ajouta ma bonne Marie. Eh bien! mes amis, a-t-il le goût moins dépravé, l'enfant qui, après avoir mangé le pain des anges, s'en dégoûte et soupire après le pain grossier des plaisirs du monde? Est-il moins juif? Ah! il l'est bien davantage. Est-il déraisonnable, l'enfant qui, après avoir bu à la source limpide qui jaillit du ciel, va s'abreuver à l'eau stagnante d'un marais? Une pareille déraison ne vous paraît pas possible, surtout vous ne vous en croyez pas capables. Prenez-y garde, cette déraison n'est que trop réelle, et même que trop commune parmi les enfants d'Adam. Or, mes bons amis, il n'est aucune déraison, aucun désordre commis par un enfant d'Adam, dont un autre enfant d'Adam ne soit capable.

Votre excellente mère l'a bien compris; c'est pour vous préserver à jamais d'un pareil malheur, qu'elle me prie de vous adresser quelques conseils. Ainsi nous allons continuer notre petite correspondance. Veuillez, mes bons amis, lire ces lettres avec les mêmes dispositions que les précédentes. Il était sans doute de la dernière importance de vous bien

préparer à la grande action ; mais est-il moins nécessaire d'en conserver les fruits ? Je vous en fais juges, et vous laisse sur cette pensée.

L'heure avancée ne me permet plus que de vous exprimer combien je suis heureux de savoir que vous pouvez dire en toute vérité : **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !** Jouissez, tendres amis, jouissez de tout votre bonheur ! puisse-t-il être éternel ! puissiez-vous dans un an, dans dix ans, sur votre lit de mort, redire avec la même vérité qu'aujourd'hui : **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE.**

Cieux et terre, peuples et tribus, enfants et vieillards, associez-vous à mes transports, publiez ma reconnaissance et chantez mon bonheur : **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

Avant que j'oublie vos bienfaits, ô mon Dieu ! que ma langue desséchée s'attache à mon palais : exaucez-moi, Seigneur.

Que ma droite immobile refuse d'obéir à mon âme : exaucez-moi, Seigneur !

Que mon cœur indigne de vous cesse de battre, et que mon sang glacé cesse de circuler dans mes veines : exaucez-moi, Seigneur !

Que mon père, et ma mère, et mes frères,

et mes sœurs m'oublient, si jamais je dois oublier que **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE!**

Pour éviter un pareil malheur, donnez-moi, ô mon Dieu, une haute idée de ce que je suis devenu par la première communion. O Marie, ma bonne mère, puisque j'ai acquis tant de ressemblance avec vous, en recevant Jésus-Christ dans mon cœur, obtenez-moi la grâce de vous ressembler par mon tendre amour pour lui et par ma fidélité constante.

Pour pratique : *répéter chaque jour trois fois ce grand mot : LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE!*

Adieu, mes bons amis; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE!**

LETTRE III.

BABYLONE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Hier, mes bons amis, nous nous promenions, M. R... et moi, dans le parc du château. Vous connaissez ce parc dans tous ses détails : pas une allée qui ne vous ait vus courir et jouer bien des fois. Le petit enclos des oiseaux n'a pas été moins heureux, vous lui avez rendu de fréquentes visites : au besoin vous nommeriez par son nom chacun de ses habitants. Si, en particulier, je vous parle de la magnifique poule d'Inde que vous eûtes le plaisir de voir débarquer à la ménagerie, pendant vos vacances, vous serez tout à fait, j'en suis sûr, en pays de connaissance. Eh bien, oui, c'est un de ses traits que j'aurai à vous raconter.

Nous passions devant l'enclos ; elle se pro-

menait comme une héroïne à la tête de ses petits. Tout à coup nous l'entendons pousser un cri lugubre dont nous ignorons la cause et l'intention. Nous nous arrêtons pour regarder. Au cri de la mère, tous les petits se tapissent sous la haie, sous l'herbe, sous le premier objet qui se présente; quelques-uns, ne trouvant pas de quoi se couvrir, s'étendent par terre et contrefont les morts. La mère cependant porte ses regards en haut d'un air alarmé; elle redouble ses gémissements, elle réitère le cri fatal qui abat tous ses petits. Frappés de l'embarras de cette pauvre mère et de son attention inquiète, nous cherchons dans l'air ce qui peut y donner lieu. A force de regarder, nous apercevons sous les nues un point noir que nous avons peine à démêler. C'est un oiseau de proie que l'éloignement dérobe à notre vue, mais qui n'échappe ni à la vigilance ni à la pénétration de notre mère de famille : c'est ce qui cause son effroi. Enfin l'oiseau disparaît; la mère change de note; elle pousse un autre cri qui rend la vie à ses poussins. Ils accourent tous auprès d'elle, ils battent des ailes, ils lui font fête, ils ont mille chose à lui dire : on lui raconte apparemment tous les dangers qu'on a courus, on

la remercie de sa vigilance, on donne des malédictions à la vilaine bête.

Nous avions été de moitié dans les alarmes de la mère et dans la frayeur de ses petits ; nous fûmes aussi de moitié dans leur commune joie. Nous les laissâmes à leur bonheur, nous continuâmes notre promenade, ne sachant ce que nous devions le plus admirer, ou de la vigilance éclairée de la mère, ou de la docilité de ses petits. Nous bénîmes la Providence qui a donné un si admirable instinct à ces petits animaux.

Me permettez-vous de le dire, mes chers enfants ? j'éprouve aujourd'hui la même inquiétude à votre égard : comme cette mère, je pousse le cri d'alarme ; l'œil de mon cœur a entrevu dans le lointain sous les nuages qui couvriront l'horizon de votre vie, un point noir et même plusieurs. Je m'y connais, ce sont des oiseaux de proie qui vous menacent. Pour vous parler sans figures, j'entrevois pour vous dans l'avenir une foule de dangers. Votre jeunesse vous empêche de les apercevoir, vous ne vous en doutez même pas ; pas plus que les petits poussins ne se doutaient de l'existence de la vilaine bête.

Vous êtes riches, infiniment riches ; vous

possédez Dieu même , et , ne vous y trompez pas, votre bonheur vous sera vivement disputé; vous avez à craindre, beaucoup à craindre de trois côtés différents : 1° du côté du démon ; 2° du côté du monde; 3° du côté de vous-mêmes.

1° Du côté du démon. Cet antique ennemi du genre humain ne put voir sans une cruelle jalousie le bonheur d'Adam et d'Ève dans le Paradis terrestre. Il résolut de les attaquer et de les rendre d'abord aussi coupables, et ensuite aussi malheureux que lui. Il n'y réussit, hélas ! que trop bien. Or, non content d'avoir corrompu la race humaine dans sa source, il fait de persévérants efforts pour séparer de Dieu chacun de nous, et nous entraîner avec lui dans le mal. Rien n'égale sa fureur : figurez-vous un lion rugissant qui, la gueule béante, la crinière hérissée, les yeux étincelants , rôde autour d'une bergerie, et vous aurez une image de ce qui se passe nuit et jour autour de vous. Figurez-vous encore un de ces énormes serpents que les voyageurs épouvantés rencontrent quelquefois dans les déserts de l'Afrique. A une grande force musculaire, ces dangereux reptiles joignent une surabondance de ruse pour surprendre

leur proie : ils entortillent leur queue autour d'un arbre, et cachent le reste de leur corps dans le feuillage ; de là, ils s'élancent avec la rapidité d'un trait sur l'imprudent animal qui vient à passer ; ils l'enveloppent de leurs plis tortueux, le pressent, l'étouffent, et en font leur pâture.

Tel est l'antique serpent. Il se cache, il se déguise, il multiplie les embûches, il fait naître les pièges sous nos pas. Un regard, une parole, un geste, un instant d'oisiveté, la moindre imprudence lui suffisent ; il est à l'affût, il profite de tout, et nous devenons ses victimes avant même que nous ayons eu le temps de soupçonner le danger. Il s'attaque à tous, mais surtout aux enfants. Pourquoi ? parce que leur faiblesse et leur inexpérience lui promettent une plus facile victoire. Pourquoi encore ? parce que les jeunes années sont les prémices de la vie. Si les prémices sont à lui, la possession du reste lui est comme assurée. Pourquoi enfin ? parce que les enfants, surtout après la première communion, sont les plus tendres objets de l'amour du Sauveur. Dans son implacable rage, il brûle de les lui enlever, afin de se venger de la défaite que Jésus-Christ lui a fait essuyer.

Tel est, mes enfants, le premier danger qui vous menace, ou plutôt le premier ennemi que vous avez à combattre. Si donc j'envisage, d'une part, la malice et la haine du démon, de l'autre, votre inexpérience et votre faiblesse, comment voulez-vous que je puisse me défendre d'une vive inquiétude ?

2^o Du côté du monde. Jusqu'ici, mes bien chers enfants, vous avez vécu dans l'heureuse ignorance du monde. A l'ombre du toit paternel, tout ce qui a frappé vos yeux et vos oreilles a porté la piété dans vos jeunes cœurs ; et les discours, et les lectures, et surtout les exemples de votre vertueuse mère. Vous vous imaginez peut-être qu'il en est de même dans toutes les familles et surtout dans cette grande réunion de familles qu'on appelle le monde. Pauvres enfants ! pourquoi faut-il que je vienne sitôt dissiper cette douce illusion ? pourquoi faut-il que je vienne vous apprendre que le monde est tout entier livré au mal ; que c'est un grand séducteur qui attend à leur entrée dans la vie toutes les générations naissantes pour les arracher à Jésus-Christ ? En effet, ce monde que je vous signale, ce monde au milieu duquel vous serez obligés de vous rencontrer, est cette foule de person-

nes de tout âge et de toute condition qui, ayant abjuré les maximes de l'Évangile, ne connaissent d'autre règle de conduite que leurs penchants corrompus. Son langage, ses maximes, ses exemples, ses modes, ses spectacles, ses usages, ses livres, ses chants, ses réunions et jusqu'à ses plaisirs, tout est organisé avec une perfidie diabolique, pour corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, ébranler votre jeune foi, vous conduire à l'oubli de vos devoirs les plus sacrés, et faire de vous des apostats et des parjures.

De vous dire combien ce second ennemi est dangereux, c'est ce qui ne se peut dans les étroites limites d'une lettre. Il suffit que vous sachiez, ô mes tendres amis, qu'un enfant qui garde intactes son innocence et sa foi au milieu du monde n'est pas un moindre miracle que la conservation des jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, ou du Buisson au milieu des flammes. Le monde est une arène sanglante où l'on se fait un jeu, une gloire, une étude, de tuer les âmes. Là, vous trouverez des hommes qui se moquent de la piété et de toutes les pratiques de la religion; d'autres qui attaquent la foi par des plaisan-

teries et des sophismes : ceux-là foulent publiquement aux pieds les plus saintes lois de l'Église ; ceux-ci insultent à ceux qui osent se montrer fidèles aux promesses de leur baptême et de leur première communion. Combien n'en est-il pas qui chercheront à vous éloigner des prêtres saints qui ont pris tant de soins de votre enfance ; qui vous en diront du mal , qui s'en moqueront, qui chercheront à vous rendre leurs soins odieux et leur voix importune ! C'est une guerre ouverte, acharnée, continuelle contre les maximes de l'Évangile ; et, pour tout dire en un mot, c'est la continuation de ce qui se passa à l'égard du Sauveur au jardin des Oliviers, à Jérusalem et au Calvaire. Voilà le monde ! Maintenant vous comprenez, mes chers enfants, pourquoi le Sauveur l'a si souvent frappé d'anathème ; pourquoi tous les prédicateurs de la religion prêchent la fuite du monde ; vous comprenez mes inquiétudes ; enfin vous comprenez pourquoi je joins aujourd'hui ma voix à celle de Jérémie pour vous dire, à vous qui entrerez bientôt dans ce monde, comme autrefois ce prophète aux enfants d'Israël emmenés captifs à Babylone : *Vous allez à Babylone*, leur di-

sait-il : là vous verrez des hommes qui adorent des idoles d'or et d'argent, de pierre et de bois, qui leur consacrent leurs affections, leurs pensées. Prenez garde de faire comme eux ; soyez insensibles à tous ces faux biens. Lors donc que vous verrez la foule se prosterner devant ces ridicules divinités, prosternez-vous intérieurement, et dites dans le fond de votre cœur : Seigneur, vous êtes seul digne de mes hommages et de mon amour. Comme les Israélites, vous serez quelques années captifs dans cette Babylone du monde, témoins malgré vous de ses scandales ; mais consolez-vous, votre exil aura son terme. Seulement imitez les Israélites ; n'ayez point de commerce avec les adorateurs des faux dieux, et dites toujours : » Seigneur, Dieu de mon enfance et de ma » première communion, c'est vous seul que je » veux aimer et servir. »

Tel est, mes chers enfants, le second danger qui vous menace, le second ennemi que vous avez à combattre : si donc j'envisage, d'une part, la profonde corruption du monde, le nombre infini de ses victimes, et de l'autre votre expérience et votre faiblesse, comment voulez-vous que je me défende d'une vive inquiétude ?

Le Seigneur.

3

3° Du côté de vous-mêmes. Dans une de nos dernières guerres, un habile général s'était renfermé dans une citadelle avec une nombreuse garnison. La place était forte et abondamment pourvue. Bientôt les ennemis viennent l'assiéger : plusieurs fois ils essaient de monter à l'assaut. Inutiles efforts ; toujours ils sont forcés de se retirer avec perte. Ils songeaient à lever le siège, lorsqu'ils trouvent le moyen de corrompre un soldat de la garnison. Le traître leur ouvre pendant la nuit une porte dérobée. Les ennemis se jettent dans la place, égorgent dans leurs lits une partie des soldats, font les autres prisonniers, et au lever du soleil le drapeau étranger flottait sur les remparts : la place était prise.

Vous êtes ce général d'armée. Cette citadelle est votre âme. Cette garnison, ce sont vos facultés, votre esprit, votre cœur, votre mémoire ; ce sont vos sens, vos yeux, vos oreilles, votre langue, qui tous doivent veiller à la garde de votre âme. Ces munitions, ce sont les grâces nombreuses dont le Seigneur vient de vous enrichir. Ces ennemis, c'est le monde et le démon. Ils vous assiègent,

mais en vain ; vous êtes plus forts qu'eux, car Jésus-Christ est avec vous. Mais prenez garde ; malheureusement ils ont des intelligences dans la place. Au fond de votre âme vivent des passions nées avec vous. Perfides soldats, elles cherchent continuellement à livrer la place en ouvrant les portes à l'ennemi. En un mot, sachez-le bien, mes chers enfants, votre propre cœur est d'intelligence avec le monde et le démon, pour vous trahir et pour vous perdre. Si vous le surveillez bien, si vous surveillez bien vos yeux, vos oreilles, votre langue, votre imagination, qui sont ses sentinelles, votre âme est imprenable. Comme un chien furieux, le démon pourra bien aboyer autour de vous, mais il ne pourra vous mordre. Comme un ignoble ennemi, le monde pourra bien lancer contre vous le venin de ses discours et de ses scandales, mais il ne pourra le faire pénétrer jusque dans le sanctuaire de votre âme.

Quel est donc votre plus dangereux ennemi ? C'est vous-mêmes : c'est donc de vous-mêmes que vous devez le plus vous défier. Mais qu'est-ce à dire que vous devez vous défier de vous-mêmes ? le voici.

Vous avez entendu parler de cet homme repris de justice qui est revenu depuis quelques mois des prisons publiques. Sa condamnation porte qu'à l'expiration de sa peine il restera cinq ans sous la surveillance de la police. Ainsi, pendant cinq ans, les agents de la police auront l'œil ouvert sur lui. Ses paroles, ses actions, ses démarches, seront surveillées, étudiées, jugées : chaque mois, il sera obligé de se présenter en personne devant les magistrats. Voilà précisément ce que vous devez faire à l'égard de vous-mêmes. Mettez votre cœur sous la surveillance d'une police toujours attentive. Surveillez ses mouvements, ses désirs, surveillez vos pensées, vos paroles, vos regards ; citez-les souvent au tribunal de votre conscience, afin de les juger. Chaque mois, au plus tard, comparez en personne devant le juge revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, faites-lui une confession sincère et suivez ses conseils. Or, voici ce qu'il vous dira : « Mon enfant, ne laissez point à vos yeux la liberté de tout voir, ni à vos oreilles la liberté de tout entendre, ni à votre langue la liberté de tout dire : faites bonne garde sur tous vos sens ; ils sont les portes de votre

âme : un moment de négligence peut vous être fatal. Gardez-vous surtout de vous exposer au danger : quiconque aime le danger y périra. » Tels seront les conseils de votre confesseur. Heureux si vous y êtes fidèles !

Pour moi, je vous parlerai plus tard de ces dangers particuliers qui vous attendent. Il me suffit, pour le moment, de vous avoir signalé votre plus redoutable ennemi, et d'avoir mis sous vos yeux la lutte terrible que vous aurez à soutenir contre le démon et le monde. Toutefois, que cette perspective alarmante ne vous décourage pas. Sans doute de vous-mêmes vous ne pouvez rien, mais avec Jésus-Christ vous pouvez tout ; la victoire est entre vos mains. O mon Dieu ! vous connaissez ma faiblesse et la force de mes ennemis ; que deviendrai-je ? Le monde, le démon, mon propre cœur se réunissent pour me faire la guerre et m'arracher mon précieux trésor. Ah ! Seigneur ! ne vous éloignez pas de moi. Demeurez toujours avec votre enfant, prenez votre cause en main ; dissipez les ennemis de votre gloire et de mon bonheur. En vous seul je mets toute mon espérance : soyez mon appui. Et vous, Marie, ma bonne mère, soyez ma protectrice et mon refuge,

Pour pratique : *réciter trois fois cette prière de saint Philippe de Néri : « Défiez-vous de moi, mon Dieu; tenez-moi bien : si vous m'abandonnez un instant, je vous trahirai. »*

Adieu, mes bons amis; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE IV.

PAUL ET LÉONIE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je sors de chez M. le curé; il s'est empressé, mes bons amis, de s'informer de vos nouvelles. Je lui ai fait part de votre lettre et des compliments respectueux que vous lui adressez. Il me charge de vous remercier et de vous dire combien il est sensible à votre souvenir; sa tendresse pour vous semble s'augmenter de jour en jour. Vous lui êtes surtout devenus bien chers depuis votre première communion. Entre lui et moi, il a été beaucoup question de vous et de vos jeunes amis, Paul et Léonie. Ils sont maintenant à la campagne. M. le curé leur avait écrit vers la fin de la semaine dernière : c'était pour leur manifester ses inquiétudes, et leur signaler les dangers nombreux qui les attendent. Ces chers enfants ont très-

bien senti leur position ; mais, mettant toute leur confiance dans le Dieu qu'ils viennent de recevoir, ils ont placé en tête de leur réponse les vers suivants, qui résument on ne peut mieux les joies et les craintes d'un enfant après sa première communion. Je vous les envoie, en vous engageant à les méditer.

Jour heureux, sainte allégresse,
Jésus règne dans mon cœur !
Pourquoi donc, sombre tristesse,
Viens-tu troubler mon bonheur ?
Hélas ! de mon inconstance
J'ai l'affligeant souvenir.
Et pour ma persévérance
Je redoute l'avenir.

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Ah ! je connais ma faiblesse,
Mes penchants impérieux,
Et la dangereuse ivresse
Que le monde offre à mes yeux.

Dans sa fureur meurtrière,
Je vois l'enfer accourir;
Ah ! si tout me fait la guerre,
Ne faudra-t-il pas périr ?

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Quoi ! me dit le Dieu suprême,
Tu pourrais fuir mes autels !
Quoi ! tu briserais toi-même
Ces nœuds chers et solennels ?
Contre toi tout court aux armes,
Tout conspire à l'entraîner :
Cher enfant de tant de larmes,
Veux-tu donc m'abandonner ?

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Moi, trahir le Dieu que j'aime !
Jésus, déchirer ton cœur,

T'oublier, beauté suprême,
Outrager mon bienfaiteur !
Ton sang coule dans mes veines,
Et je pourrais te haïr !
Moi, je reprendrais mes chaînes !
Non, Seigneur, plutôt mourir !

Dieu, Sauveur de l'enfance ,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Mais quoi ! le Dieu que j'adore
N'est-il plus le Dieu puissant ?
Des ennemis que j'abhorre
Ne fut-il pas triomphant ?
S'il m'expose à cette guerre,
Est-ce pour m'y voir périr ?
Si je ne suis que poussière,
Sa main peut me soutenir.

Dieu , Sauveur de l'enfance ,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Avec la grâce j'espère,
Et je m'élance aux combats ;
Vigilance, humble prière,
Vous assurerez mes pas :
Longtemps dans ce cher asile¹,
Je veux apprendre à t'aimer ;
Dans ton sang, enfant docile,
Je viendrai me ranimer.

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur ;
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Loin de moi, monde perfide,
Amis, livres corrupteurs,
Respect humain déicide,
Jeux, spectacles séducteurs.
O lis, ton éclat fragile,
Périt d'un souffle léger !
O vertu bien plus débile,
Fuis jusqu'au moindre danger.

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur :

¹ Le Catéchisme de Persévérance que M. le Curé vient d'établir.

Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Vierge sainte, ô tendre Mère :
Je me jette entre tes bras ;
Là, viens me faire la guerre,
Enfer, je ne te crains pas.
A ton nom, douce Marie,
Je sens mon cœur s'attendrir ;
Qui t'invoque obtient la vie ,
Qui t'aime ne peut périr.

Dieu, Sauveur de l'enfance,
Cache-nous dans ton cœur :
Conserve-nous la ferveur,
Et le bonheur et l'innocence ;
Conserve-nous la ferveur,
Et l'innocence et le bonheur.

Ainsi, c'est au combat que s'attendent et se préparent Paul et Léonie. Et vous aussi, mes bien-aimés, c'est au combat qu'il faut vous disposer. Avant votre première communion, je vous appelais aux armes pour chasser de votre cœur les ennemis de Dieu, vos passions naissantes ; et aujourd'hui, c'est encore aux armes que je vous appelle, pour repousser les ennemis nombreux qui frémissent de rage au-

tour de vous. De leur part, rien ne sera négligé pour vous ravir le précieux trésor que vous possédez ; que rien non plus ne soit négligé de votre part pour le conserver. C'est une question de vie ou de mort ; c'est une lutte dont Dieu même est le prix : cette guerre ne sera pas longue ; elle ne durera que le temps de votre vie. Telle est notre condition sur la terre : nous sommes tous soldats, jour et nuit nous devons avoir les armes à la main ; heureux seulement de pouvoir nous promettre une infaillible victoire ! Or, cette victoire, c'est la persévérance. Mettez-vous donc bien avant dans l'esprit ces deux pensées ! Il faut que je persévère. Je veux persévérer.

1^o Il faut que je persévère. Oui, il le faut, puisque j'aurai toujours, pour persévérer, les mêmes motifs que j'ai eus pour communier. Or, dans ma première communion, je me suis donné tout entier à Jésus-Christ ; pourquoi ? Parce que j'ai compris que Jésus-Christ seul mérite tout mon amour. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, sera-t-il moins vrai que Jésus-Christ mérite tout mon amour ? Demain, dans un an, dans dix ans, trouverai-je un ami plus fidèle, un père plus tendre, un frère plus aimable et plus aimant ? Demain, dans un an,

dans dix ans, Jésus-Christ aura-t-il cessé d'être un bien infini, mon principe et ma fin ; ou mon cœur aura-t-il cessé d'être fait pour lui ? Demain, dans un an, dans dix ans, Jésus-Christ m'aura comblé d'un grand nombre de nouveaux bienfaits. Eh bien, sera-ce lorsqu'il aura mille titres de plus à ma reconnaissance et à mon amour qu'il me sera permis d'être ingrat ?

De plus, il faut que je persévère ; oui, il le faut, parce que je l'ai promis au Sauveur. Je l'ai juré en présence des anges, au pied des saints autels, mes serments sont écrits dans le ciel ; ils ont été confirmés par le corps et le sang de Jésus-Christ tout vivant dans ma poitrine ; ils me seront représentés au jour du Jugement, et c'est sur ma fidélité ou mon infidélité à les garder que se réglera l'arrêt de mon sort éternel. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, ces serments seront-ils moins sacrés ? ne seront-ils plus que de vains mots ? si j'y manquais aujourd'hui, je me croirais parjure. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, si je les viole, serai-je moins parjure, c'est-à-dire infâme ? car, chez tous les peuples, celui qui manque à ses serments est infâme ?

Il faut encore que je persévère; oui, il le faut, parce qu'en ne persévérant pas, je fais à Jésus-Christ le plus sanglant outrage. Voudrais-je en ce moment imiter Pilate, et mettre mon Sauveur en comparaison avec Barabbas, c'est-à-dire avec un péché mortel? Cette pensée me fait horreur. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, cette pensée sera-t-elle moins horrible? cette comparaison, moins abominable? Ah! elle le serait bien davantage; pourquoi? parce qu'après votre première communion vous le feriez avec plus de connaissance de cause : car vous auriez servi les deux maîtres, Jésus-Christ et Satan, et vous diriez à Jésus-Christ : « J'ai porté votre joug et celui de Satan; j'ai goûté le pain de votre table et j'ai goûté celui de Satan; j'ai pesé vos promesses et j'ai pesé celles de Satan, et j'ai trouvé Satan, meilleur que vous. Allez, faites-lui place, sortez de mon cœur; je ne veux plus que vous régniez sur moi. » Grand Dieu! serait-ce à un pareil dénouement que devraient aboutir les résolutions de ces chers enfants? Non, mon Dieu! vous ne permettrez pas un pareil malheur.

Il faut aussi que je persévère : oui, il le

faut , parce que je le dois à l'Eglise. Cette tendre mère m'a enfanté en Jésus-Christ : elle a veillé sur mon berceau ; elle a guidé mes premiers pas ; c'est elle qui a nourri mon enfant du pain de la parole sainte, de préférence à tant d'autres enfants de mon âge qui jamais n'auront ni les mêmes instructions, ni les mêmes soins, ni les mêmes grâces que moi : je lui dois beaucoup de reconnaissance. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, lui en devrai-je moins ? Ce n'est pas tout : cette tendre mère fonde sur moi ses plus douces espérances : elle compte que je ferai revivre la douce piété, l'aimable innocence, la foi vive et sincère ; elle compte que j'essuierai quelques-unes de ses larmes ; que je consolerais quelques-unes de ses douleurs ; elle compte que je la dédommagerai par ma tendresse filiale de l'ingratitude et de la défection de tant d'autres. Veux-je tromper ses espérances ? veux-je grossir la foule déjà si nombreuse de ces coupables transfuges qui ont fait, il y a quelques années, ce que j'ai fait naguère ; qui ont promis ce que j'ai promis moi-même, et qui, aujourd'hui, déchirent de leurs propres mains le cœur maternel de cette

Eglise sainte, et la forcent à dire dans l'amertume de son âme : « J'ai nourri, j'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisée ! » Bien plus, veux-je donner au démon le cruel plaisir de dire en me montrant à Jésus-Christ : « Le reconnais-tu maintenant cet enfant ? il m'appartient. Où est cette robe d'innocence dont tu l'avais revêtu ? il porte aujourd'hui mes livrées : en lui donnant ton corps et ton sang, tes prêtres n'ont fait que m'engraisser une victime. »

Il faut enfin que je persévère ; oui, il le faut, parce que je me le dois à moi-même. Je ne l'ignore pas : je n'ai qu'une âme qui a coûté le sang d'un Dieu, et qu'il me faut sauver à tout prix. Eh bien, demain, dans un an, dans dix ans, sera-t-il moins vrai que je n'ai qu'une âme qu'il me faut sauver à tout prix ? sera-t-il moins vrai que la vie ne m'a été donnée que pour sauver mon âme ! sera-t-il moins vrai que mon âme a coûté le sang d'un Dieu ? Et, à la fin de ma vie, quand j'aurais amassé les trésors de Crésus, moissonné les lauriers d'Alexandre et de César, acquis la propriété de l'univers entier ; si j'ai perdu mon âme, sera-t-il moins vrai que je demeurerai éternel-

lement la plus malheureuse des créatures ? Mais l'unique moyen de sauver mon âme est de persévérer jusqu'à la fin. C'est peu d'avoir bien commencé ; il faut bien continuer, et surtout bien finir. Judas a mal continué et mal fini ; de quoi lui sert-il d'avoir bien commencé ?

Si je ne craignais, mes chers enfants, de descendre à des motifs moins nobles, je vous dirais : « Vous devez encore persévérer, sous peine d'être malheureux, même dès cette vie. Il y a longtemps qu'on le dit : *Il en coûte plus pour se damner que pour se sauver*. Mais c'est à vous surtout, mes bons amis, qu'il en coûterait plus qu'à tout autre. Nés dans une famille chrétienne, élevés par les soins de la plus vertueuse des mères, la religion a jeté de trop profondes racines dans votre cœur ; vous ne les arracherez jamais entièrement. Il en restera toujours quelques débris qui seront le tourment de votre vie, le poison de tous vos plaisirs, si jamais vous cherchez le bonheur loin de vos devoirs. Vous en avez trop fait : il ne vous reste pas même la triste espérance dont quelques-uns peuvent se flatter, celle d'être criminel sans remords. Vous avez trop

goûté le don de Dieu ; je vous en avertis, le souvenir de votre première innocence, la pensée de votre première communion, l'image de votre vertueuse mère vous poursuivra, vous accusera, vous rendra la vie à charge, si jamais votre vie cesse d'être chrétienne. Lisez votre histoire dans celle d'un malheureux enfant dont je viens de recevoir la lettre suivante : « O Monsieur ! que vous êtes bon de » ne pas m'oublier ; hélas ! je mérite si bien » que tout le monde m'oublie, depuis que j'ai » eu le malheur d'oublier Dieu ! A dater du » déplorable événement que vous connaissez, » je n'ai pas eu un seul instant de repos. Le » souvenir de ma faute ne me quitte pas ; j'y » pense la nuit dans mes songes. Rien ne m'a- » muse : tout m'est amer ; le seul plaisir qui » me reste, c'est de répandre des larmes. O » Monsieur ! qu'on est à plaindre quand, après » avoir été élevé comme moi, on vient à mal » faire ! Maman me l'avait tant répété, vous » m'en l'aviez dit vous-même, qu'il n'y avait » de bonheur pour moi que dans la pratique » fidèle de mes devoirs ; aujourd'hui, je le » comprends. Pourquoi faut-il, hélas ! que je » ne l'aie pas compris plutôt !

Oh ! si c'était à recommencer ! si une fois
» je peux retrouver la paix du cœur, soyez
» assuré que je prendrai bien d'autres précau-
» tions... J'écris à mon frère et à ma sœur ;
» puissent mes chagrins et mes remords leur
» servir de leçon ! »

Puissent-ils aussi vous en servir à vous-mêmes, mes tendres amis ! Dieu l'a dit : Il n'y a point de paix pour le pécheur. Ce n'est point là un vain mot, souvenez-vous-en bien.

Il faut donc que vous persévériez : oui, il le faut, de la même nécessité qu'il faut que vous évitiez d'être des ingrats, des parjures, des Pilates, les plus malheureuses des créatures en ce monde et en l'autre ; mais pouvez-vous persévérer ?

A cette deuxième question je réponds en deux mots : Dieu veut que vous persévériez ; donc vous le pouvez ; car Dieu ne commande rien d'impossible. Eh quoi ! un grand nombre d'autres de votre âge, de votre condition, de votre tempérament, ont persévéré et perséverent encore tous les jours ; pourquoi ne pourriez-vous pas ce que tant d'autres ont pu ?

n'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour persévérer? En effet, pour persévérer que faut-il? Le vouloir. Heureux soldats qui avez la victoire à vos ordres! Je vous entends : Eh bien, oui, nous voulons persévérer. Oui, mais il faut le vouloir d'une volonté constante, ferme, efficace; c'est-à-dire qu'il faut vouloir prendre, et de fait prendre les moyens d'assurer votre persévérance. Qui veut la fin veut les moyens.

Ces moyens, je vous les ferai connaître par les prochains courriers. Dès aujourd'hui, demandez à votre aimable Sauveur la bonne volonté de les mettre en pratique : oui, mon Dieu, je crois fermement qu'il est nécessaire que je persévère. Chaque jour j'aurai de nouveaux motifs de vous aimer davantage, puisque chaque jour vous me comblerez de nouveaux bienfaits. Serais-je assez malheureux pour diminuer de reconnaissance, d'amour et de fidélité, à mesure que vous acquerrez de nouveaux titres à mon affection? Non, mon Dieu, vous ne permettrez pas un pareil malheur. O Marie! ma bonne mère! obtenez-moi la bonne volonté nécessaire pour assurer ma persévérance.

Pour pratique : *réciter le Souvenez-vous,
pour demander la bonne volonté.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST
MON PARTAGE !**

LETTRE V.

LE CHAPEAU DU CARDINAL.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! On vous attend ici avec bien de l'impatience, mes chers enfants. Vos jeunes amis Paul et Léonie sont arrivés hier de la campagne. Ce matin, de bonne heure, ils étaient dans ma solitude ; la joie était peinte sur leurs visages : ils avaient une grande nouvelle à m'annoncer. Leur oncle Auguste vient de leur envoyer de Paris, à chacun, un *Souvenir de première communion*, et ils venaient me le montrer.

Ce souvenir est une très-belle gravure, richement encadrée ; elle représente un autel autour duquel on voit rangés en demi-cercle des enfants qui font ce que vous avez fait , il

y a quelques jours. Un prêtre, tenant le saint ciboire, leur distribue le corps de notre Seigneur. En haut de la gravure on lit ces mots : *Précieux souvenir si vous êtes fidèle*. De chaque côté, en guise d'encadrement, sont les principales résolutions d'un enfant qui désire sincèrement conserver les fruits de sa première communion. Au bas, se trouve le nom de Paul et de Léonie avec la date précise du jour où ils ont eu le bonheur de s'asseoir, pour la première fois, à la table sainte.

« Eh bien, que voulez-vous faire de ces beaux souvenirs ? leur ai-je demandé. — Oh ! Monsieur, m'a dit Léonie, nous voulons encore les faire voir à M. le curé, et puis à Alexandre et à Marie, dès qu'ils seront ici ; nous voulons bien les garder. Maman a dit qu'elle les ferait attacher dans nos chambres, et que c'est devant nos souvenirs que Paul et moi nous ferions nos prières matin et soir. — Votre maman vous a-t-elle dit quelles étaient en cela ses intentions ? — Non, Monsieur, m'a dit Paul, mais c'est bien facile à voir : maman veut que nous ayons toujours présente la pensée de notre première communion. »

Ainsi, dans sa pieuse sollicitude, cette

bonne mère n'a pas trouvé de moyen plus propre à maintenir ses enfants dans leurs heureuses dispositions, que de leur remettre chaque jour sous les yeux le souvenir de la grande action ; elle a parfaitement raison : vous allez en juger.

N'est-il pas vrai, mes bons amis, que vous ne voudriez pas pour tout au monde commettre maintenant un péché mortel ? N'est-il pas vrai que vous ne voudriez pas pour tout au monde chasser maintenant Jésus-Christ de votre cœur ; que dis-je, le chasser ? vous ne voudriez pas même le contrister par une faute vénielle commise de propos délibéré ? Introduire le démon dans votre cœur trois jours après y avoir reçu le Sauveur, vous semblerait l'abomination de la désolation ! Péché mortel et première communion sont pour vous deux choses incompatibles, deux idées qui s'excluent. Pourquoi cela ? Parce que vos cœurs sont encore tout chauds, tout palpitants d'amour pour le Sauveur. Sa récente visite, la tendresse qu'il vous a témoignée, les promesses que vous lui avez faites, produisent encore sur vous une vive impression.

Eh bien, mes enfants, n'est-il pas vrai que si vous étiez toujours dans les mêmes dispo-

sitions, c'est-à-dire si la pensée de votre première communion, qui vous donne ces beaux sentiments, exerçait toujours sur vous la même influence, n'est-il pas vrai que vous ne consentiriez jamais au péché mortel? Et quels moyens de conserver toujours à cette salutaire pensée de la première communion toute son efficacité? il n'en est qu'un seul... c'est...
DE VOUS EN SOUVENIR.

C'est de vous en souvenir tous les jours de votre vie. C'est, n'en doutez pas, à ce puissant souvenir que tant de jeunes cœurs où bouillonnaient les passions durent autrefois et doivent encore aujourd'hui la persévérance dans le bien, la douceur, la piété et la pureté des anges. C'est là aussi, dans ce grand souvenir, que vous trouverez vous-même le secret de ne jamais pécher. Hélas ! si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, vous deveniez prévaricateurs, ce serait, n'en doutez nullement, à l'oubli de votre première communion que vous devriez attribuer votre chute.

Et maintenant, comment ferez-vous, mes bons amis, pour avoir toujours présent ce souvenir salutaire? En premier lieu, imitez Paul et Léonie. Ayez, comme eux, une gravure où sera représentée cette grande action,

J'écris par le même courrier à madame votre mère, pour la prier de vous en faire venir. Dans quelques jours, j'en réponds, vous serez satisfaits. C'est devant cette sainte image que vous ferez vos prières matin et soir. Le matin, demandez-vous : Comment passai-je le jour de ma première communion? Si je devais la faire aujourd'hui, comment vivrais-je? comment prierais-je? comment obéirais-je? Et le soir : Ai-je vécu aujourd'hui comme le jour de ma première communion? ai-je obéi, ai-je prié comme le jour de ma première communion?

En attendant l'arrivée de votre gravure, vous recevrez, avec cette lettre, deux médailles en bronze. D'un côté, est le souper que notre Seigneur fit avec les deux disciples d'Emmaüs : autour de cette cène, vous lisez ces paroles : *Ils le reconnurent à la fraction du pain*. De l'autre côté de la médaille est un calice surmonté d'une hostie rayonnante. Autour sont ces mots : *C'est ainsi que Dieu m'a aimé*. Au-dessous du calice est le nom de baptême de chacun de vous, avec la date du grand jour. Cette médaille est bénite. Vous la porterez, l'un et l'autre, le jour et la nuit, afin, s'il est possible, que le souvenir de la

plus grande action de votre vie ne vous quitte pas un instant. Croyez-moi, cette médaille vous servira dans plus d'une occasion. Si vous êtes tentés, découragés, affligés ; si vous sentez naître en vous l'attrait du plaisir, si le démon vous sollicite, si le monde vous offre ses dangereuses vanités, songez à votre médaille, pressez-la contre votre cœur, et vous entendrez quelque chose qui vous dira : *Ne fais rien qui soit indigne de ta première communion*. Si c'est dans votre chambre que l'ennemi vous attaque, un regard sur votre grande et belle gravure suffira pour le mettre en fuite.

En cela, vous imiterez le pieux cardinal dont je vais vous raconter l'histoire. Pourquoi les mêmes moyens n'obtiendraient-ils pas les mêmes résultats ? Cet homme excellent, dont le dernier siècle admira les talents et les vertus, portait toujours avec lui sa barrette ou chapeau de cardinal, symbole de sa dignité. Avait-il une affaire délicate à traiter, une question épineuse à résoudre, il jetait les yeux sur sa barrette, et dans ce regard il trouvait le courage et le secret de ne rien décider, de ne rien faire qui fût indigne d'un prince de l'Église. Était-il pressé de quel-

que tentation violente, il se tournait vers sa barrette et s'écriait, avec une candeur admirable : « Sainte barrette, défendez-moi. » En un mot, il avait trouvé par là le moyen d'avoir sans cesse devant les yeux le souvenir de la haute dignité dont il était revêtu, et ce souvenir lui dictait dans toutes les occasions une conduite et un langage convenables.

Je passe à un autre exemple. Vous avez vu le brave capitaine D..., qui était en semestre l'année dernière. Il s'est signalé sur plus d'un champ de bataille. Le prince lui a donné une décoration. Il la porte sur la poitrine ; pourquoi cela ? C'est tout à la fois pour faire dire à tous ceux qui le verront : Voilà un brave ! et pour lui rappeler sans cesse à lui-même la belle action qu'il a faite. Et pourquoi ce souvenir ? Pour l'avertir de se montrer toujours digne de lui-même. Certes, ce guerrier se fait une gloire de porter sa noble croix. Ce sera donc aussi pour vous, mes chers amis, une gloire, un bonheur de porter votre médaille, souvenir précieux de l'immortelle action que vous venez de faire. Ce sera un encouragement continuels à une conduite toujours noble et chrétienne.

C'est surtout en vous préparant à recevoir

les sacrements que vous aurez soin de vous rappeler vivement le souvenir de votre première communion. Comment me préparerai-je à la confession qui précéda ma première communion? quelle fut ma sincérité? quel fut mon repentir? quelle fut mon attention à écouter les avis de mon confesseur? quelles furent ma fidélité et ma ferveur dans l'accomplissement de ma pénitence? comment surtout me préparerai-je à communier la première fois de ma vie? Oh ! mes bons amis, j'en suis certain, si vous agissez sous l'impression de ces salutaires pensées, toutes vos confessions, toutes vos communions seront dignes de la première. Alors, qui dira toutes les consolations, toutes les grâces privilégiées que Dieu vous réserve? Et pourquoi n'apporteriez-vous pas toujours dans la suite le même soin à la réception des sacrements? Dans un an, dans dix ans, seront-ils moins saints, moins augustes, moins nécessaires, moins admirables? ne sera-ce pas toujours le même Dieu qui viendra se donner à vous?

Enfin, chaque année, vous célébrerez l'anniversaire de votre première communion. Pour cela, vous vous approcherez de la sainte table. Cette communion sera offerte pour deux fins :

1^o Pour remercier notre Seigneur de votre première communion et de toutes celles qui l'auront suivie ; 2^o pour le prier d'entretenir ou de réveiller en vous les sentiments dans lesquels vous le reçûtes la première fois de votre vie. A l'exemple des enfants vraiment pieux, vous vous préparerez à ce mémorable anniversaire par une neuvaine accompagnée d'un jour de retraite. Votre principal soin, pendant cette retraite, sera de bien vous rendre compte de l'état de votre âme. Suis-je encore le même qu'au jour de ma première communion ? suis-je meilleur ? en quoi ai-je changé ? Si c'est en mal, apportez un remède prompt, spécial, efficace. Ne manquez pas de faire part à votre confesseur du résultat de votre examen, ainsi que des moyens que vous vous proposez d'employer pour revenir à votre première ferveur.

Comme vous voyez, mes bons amis, à propos de mon chapeau de cardinal, j'avais bien des avis à vous donner. Relisez quelquefois cette lettre : priez votre chère maman de la relire avec vous, et demandez au Seigneur la grâce d'être toujours fidèles aux leçons d'un vieillard qui vous aime comme la prunelle de

son œil. O mon Dieu ! serai-je assez ingrat pour oublier jamais vos bontés et mes promesses ? Hélas ! j'ai tout à craindre de ma fragilité et de mon inconstance. Gravez donc si profondément dans mon cœur le souvenir de ma première communion, qu'il me soit toujours présent, qu'il influe sur toutes mes paroles, sur toutes mes actions et sur toute ma conduite. Ne permettez pas que je dise ou que je fasse jamais rien qui soit indigne de vous, ou indigne de moi qui suis votre enfant. O Marie ! ma bonne mère, obtenez-moi cette grâce de votre cher Fils.

Pour pratique : *relire chaque mois votre petit règlement de vie.*

Adieu, mes bons amis ; LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

LETTRE VI.

LE GRAND DÉSERT D'AFRIQUE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Mille remerciements de votre bonne lettre, mes chers amis ; je suis toujours de moitié dans votre bonheur, et vous êtes au comble de la joie : vos vœux sont satisfaits. Les *Souvenirs* sont arrivés, encadrés, suspendus dans vos chambres. Vos médailles ne vous quittent plus ; vous y pensez souvent, et cette pensée, me dit votre excellente mère, fait sur vous de merveilleux effets. Elle vous rend tour à tour, et comme par enchantement, pieux, obéissants, doux, fervents, joyeux et toujours contents. Il ne me reste plus qu'à en bénir Dieu et à vous dire : Continuez.

Ainsi, le souvenir de votre première com-

munion : *premier moyen de persévérance*. En voici un second. Deux histoires vous en feront comprendre l'importance et la nécessité.

Un voyageur venu d'un pays lointain se trouva au commencement de la nuit à l'entrée d'une vaste forêt : il ne pouvait ni reculer ni s'arrêter ; force lui était de la traverser pendant les ténèbres. Comme il allait s'enfoncer dans cette redoutable obscurité, il aperçut un berger à qui il demanda le chemin. « Hélas ! Monsieur, lui répondit le berger, il n'est pas facile de vous l'indiquer. La forêt est coupée par mille sentiers qui se croisent, qui tournent, qui se ressemblent à peu près tous, et qui tous, un seul excepté, aboutissent à l'abîme. — A quel abîme ? demanda le voyageur. — A un abîme qui enceint toute la forêt. Ce n'est pas tout, continua le berger ; cette forêt n'est pas sûre, elle est remplie de voleurs et de bêtes féroces. Il y a entre autres un énorme serpent qui a vingt-cinq pieds de longueur et qui fait d'étranges ravages. Il ne se passe pas de jour que nous ne retrouvions les restes de quelque voyageur dont il a fait sa proie. Par malheur, il faut nécessairement passer par cet endroit pour arriver au lieu où vous allez. Touché de compassion, je me suis

placé à l'entrée de ce dangereux passage pour instruire et protéger les voyageurs : de distance en distance sont mes fils ; comme moi, ils accomplissent les mêmes fonctions. Je vous offre mes services et les leurs ; si vous voulez, je vais vous accompagner. »

L'air de candeur du vieux berger, le ton de vérité qui respire dans ses paroles, donnent confiance au voyageur : il accepte. D'une main le berger prend une lampe qu'il enferme dans une forte lanterne, de l'autre il prend la main du voyageur, et les voilà partis.

Après avoir cheminé pendant quelques heures, le voyageur sent ses forces défaillir.

« Appuyez-vous sur moi, » lui dit son fidèle conducteur. Le voyageur soutenu continue sa marche. Bientôt la lampe ne jette plus qu'une faible lueur. « L'huile manque, dit-il au berger, notre lumière va s'éteindre ; qu'allons-nous devenir ? — Rassurez-vous, lui répond le vieillard ; bientôt nous allons trouver un de mes fils qui remettra de l'huile dans notre lampe. » Il ne le trompait pas : un flambeau se fait apercevoir à quelque distance ; il éclairait une petite cabane de feuillage placée au bord du chemin. A la voix bien connue du berger, la porte s'ouvre. Un banc

de gazon est offert au voyageur : quelques mets simples, mais substantiels, réparent ses forces, et, après une halte d'une demi-heure, il continue sa route conduit par le fils du vieillard.

De loin en loin le voyageur rencontre de nouvelles cabanes, reçoit de nouveaux soins et trouve de nouveaux guides. Il marche ainsi toute la nuit. Enfin, avant que les premières clartés de l'aube eussent blanchi l'horizon, il était parvenu sans accident à l'extrémité de la forêt. C'est à ce moment qu'il connaît toute l'étendue du service que le berger et ses enfants lui ont rendu : à ses yeux s'offre un affreux abîme au fond duquel on entend le bruit sourd et lointain d'un torrent. « Voilà, lui dit son guide, cet abîme dont mon père vous a parlé : on n'en connaît pas la profondeur, il est constamment couvert d'épais brouillards que l'œil ne saurait percer. »

A ces mots il pousse un profond soupir, et, du revers de la main, il essuie deux grosses larmes qui coulent sur ses joues. « Vous êtes affligé? lui dit le voyageur. — Hélas ! comment ne le serais-je pas? puis-je voir cet abîme sans songer à tant de malheureux qui chaque jour viennent s'y perdre? Nous avons

beau, mon père et nous, leur offrir nos services, bien peu les acceptent. La plupart, après avoir marché quelques heures sous notre conduite, nous accusent de vouloir leur donner de vaines frayeurs; ils méprisent nos conseils, ils nous quittent, mais bientôt ils s'égarent et périssent dévorés par le grand serpent ou engloutis dans cet abîme; car il n'y a pour le traverser que ce petit pont que vous voyez devant vous, et nous seuls connaissons le chemin qui y conduit. Passez-le avec assurance : de l'autre côté il fait grand jour; là est votre patrie. Le voyageur s'avança, franchit le pont, et quelques heures après il se reposait délicieusement au sein de sa famille bien-aimée.

Cette histoire, mes bons amis, vous fera toucher du bout du doigt la nécessité du moyen de persévérance que je vais vous proposer. N'êtes-vous pas aussi des voyageurs venus d'un pays lointain? Cette forêt, c'est le monde; ces voleurs, ce sont les ennemis de votre salut; cet énorme serpent, c'est le démon; cet abîme sans fond, c'est l'enfer. Tous ces chemins qui traversent la forêt en tous sens, ce sont les routes, hélas! trop nombreuses qui conduisent au malheur éternel. L'u-

nique sentier qui aboutit au petit pont, c'est l'étroite voie du ciel; quant à ce charitable berger qui se tient à l'entrée de la forêt et qui offre son bras et sa lumière au voyageur, vous comprenez sans peine qu'il représente ce divin berger descendu du ciel pour secourir et éclairer tout homme venant en ce monde. Ses fils, qui secondent le généreux vieillard dans son charitable ministère, ce sont les ministres du Sauveur, dévoués comme lui à la garde et à la conduite de l'homme voyageur. Cette lampe allumée dont le berger et ses enfants éclairent les pas du voyageur, c'est le flambeau de la foi, qui, suivant l'expression de saint Pierre, brille comme une lampe dans les ténèbres. Inutile de vous expliquer ce que figurent cet homme docile à la conduite du vieillard et ces autres hommes qui refusent ses services et sa lumière. Dans le cours du voyage, la lampe menace de s'éteindre; l'huile manque : voici la figure dont il importe de vous bien faire connaître le sens.

Le flambeau de la religion, allumé dans votre esprit par les instructions antérieures à votre première communion, brille maintenant de tout son éclat; mais avec les années cette lumière ira s'affaiblissant. Les fausses

maximes que vous entendrez chaque jour retentir à vos oreilles, le relâchement, l'indifférence générale, les scandales nombreux que vous rencontrerez à chaque pas et sous toutes les formes, la voix séduisante de vos propres passions, les orages terribles qui s'élèveront dans votre faible cœur; tout, en un mot, contribuera puissamment à obscurcir en vous l'éclat de la vérité. Le flambeau divin menacera de s'éteindre au plus épais de la nuit, à moins que vous ne trouviez un moyen de l'entretenir en donnant à sa flamme un nouvel aliment : or, ce moyen vous attend sur la route, il ne tient qu'à vous d'en profiter. Ce moyen, c'est le catéchisme de persévérance établi dans votre paroisse. Oh ! que cette salubre institution est bien nommée catéchisme de persévérance ! oui, catéchisme où vous trouvez tous les moyens de persévérer. Là, vous recevrez des instructions plus fortes, plus nourries, plus en rapport avec les progrès de votre intelligence, qui non-seulement entretiendront, mais développeront ces premières leçons du christianisme que vous avez reçues jusqu'ici. C'est ainsi qu'une huile nouvelle étant souvent remise dans votre lampe, vous ne craignez

point de rester sans lumière au milieu des ténèbres, vous ne courrez pas risque de perdre l'unique sentier qui conduit au pont de l'abîme.

Là vous trouverez, dans les ministres du divin berger, les guides sûrs et pleins de charité ; leurs sages conseils seront à votre âme ce que furent au voyageur défaillant, et le bras du vieillard, et la cabane hospitalière, et le banc de gazon, et les mets restaurants. Ainsi, mes chers enfants, vous irez au catéchisme de persévérance ; c'est une nécessité, et parce que vous n'êtes point encore assez instruits de votre religion, et parce que le peu que vous savez s'effacera bien vite de votre mémoire, et parce que les vérités de la foi ne font point encore sur vous des impressions assez fortes pour servir de règle à votre constante conduite. Hélas ! une funeste expérience ne vient que trop me l'apprendre tous les jours ! Combien d'enfants aussi sages, aussi instruits que vous à l'époque de la première communion, se sont rapidement éloignés de leurs devoirs, devenus d'abord aussi corrompus que leurs devanciers, et ensuite aussi corrupteurs ! Déplorable changement qui me perce le cœur, mais qui ne m'étonne

pas. Quiconque connaît l'inconstance de la jeunesse, la fougue des passions naissantes, l'état antichrétien des familles et de notre société, doit s'y attendre. Faibles agneaux, ils sont allés paître dans un bois rempli de loups cruels, est-il étonnant qu'ils aient été dévorés? Voyageurs inexpérimentés, ils avaient à traverser une sombre forêt sillonnée de mille routes tortueuses, infestées de voleurs; ils ont voulu faire le chemin tout seuls, sans défenseurs et sans guides, est-il étonnant qu'ils se soient égarés, qu'ils aient été dévalisés, qu'ils soient morts de fatigue et de besoin?

Le même sort vous attendrait, mes chers enfants, si Dieu, dans sa bonté, ne vous avait ménagé un moyen sûr de fortifier votre foi et de protéger votre innocence. Ce moyen, je vous l'ai nommé, c'est le catéchisme de persévérance; institution salubre qui, vous prenant à l'époque de votre première communion, vous protège jusqu'au delà de cet âge terrible où les passions naissantes et les illusions séduisantes du monde jettent si souvent le cœur loin de la voie. Malheur à vous, mes chers enfants, je le dis à regret, malheur à vous si vous croyez n'en avoir pas besoin! Des chutes prochaines, fréquentes,

profondes, seraient la suite inévitable de votre présomption.

Mais non, je connais trop, mes bons amis, votre modestie et la justesse de votre esprit, pour craindre que vous imitiez jamais certains petits orgueilleux qui, après leur première communion, n'attachent plus aucune importance à leur instruction religieuse, ou, se croyant déjà de grands théologiens, regardent comme au-dessous d'eux le catéchisme de persévérance. Imprudents ! à peine connaissent-ils les premiers éléments de la religion, et, avec ce faible bagage, avec ces quelques gouttes d'huile dans leur lampe, ils s'engagent témérairement dans les ténèbres et les dangers du monde. Vous irez donc au catéchisme de persévérance ; si vous y êtes exacts, je répons de l'avenir. Pour garant de ma promesse, j'ai une expérience de deux cents ans.

Vers la fin du ^{xvii}e siècle, un vénérable prêtre fut nommé curé de la paroisse Saint-Sulpice, à Paris. Cette paroisse était l'égout de cette grande ville qui semble être elle-même l'égout de la France. Les auteurs contemporains nous font une peinture affreuse de l'ignorance et de l'immoralité qui ré-

gnaient dans ce quartier. D'où vient qu'aujourd'hui cette paroisse est une des plus pieuses, sinon la plus pieuse de la capitale? A quoi faut-il attribuer ce merveilleux changement? Les historiens sont unanimes pour l'attribuer aux catéchismes de persévérance établis par M. Ollier et continués jusqu'à nos jours par ses dignes successeurs.

A l'exemple de Saint-Sulpice, les autres paroisses de Paris, et, plus tard, les principales paroisses des villes de France se sont empressées de recourir à ce puissant, et je dirai sans crainte, à cet unique moyen de sauver d'un naufrage absolu la foi, la piété de la jeunesse actuelle. On comprend de plus en plus le besoin de ces catéchismes. Aussi les évêques de France les encouragent; le souverain Pontife lui-même, du haut de la chaire apostolique, a daigné fixer son attention sur cette œuvre importante. Il l'environne de sa protection, il l'enrichit de nombreuses indulgences. Toutes ces considérations, jointes à son expérience, ont déterminé le vénérable curé de votre paroisse à établir le catéchisme de persévérance. Vous entrerez dans ses vues; c'est

une marque de reconnaissance que vous lui devez à plus d'un titre.

Pourquoi donc, mes chers enfants, ce qui a été pour tant d'autres un moyen de salut, n'en serait-il pas un pour vous-mêmes ? car comment prétendriez-vous persévérer si vous négligiez le moyen le plus efficace d'assurer votre persévérance ? Vous me l'avez écrit : « Nous voulons persévérer, quoi qu'il nous en coûte. » Je vous connais trop pour douter un instant de la sincérité de vos promesses : eh bien ! qui veut la fin veut les moyens. Dites-moi donc, connaissez-vous un moyen plus sûr d'assurer votre persévérance ? Si vous en connaissez un autre, prenez-le, j'y consens, et négligez celui que je vous propose ; mais si vous n'en savez point, de bonne foi où serait votre sincérité, où serait votre bonne volonté, si vous refusiez d'adopter celui que la Providence elle-même vous présente ?

Le catéchisme de persévérance n'est pas seulement utile en ce qu'il augmente votre instruction et entretient l'huile dans votre lampe, mais encore en ce qu'il soutiendra votre faible vertu. En toutes choses l'union fait

la force. Eh bien, au catéchisme de persévérance, vous trouverez cette force, soit dans les exemples, soit dans les prières d'un grand nombre d'enfants, avec qui vous ne ferez qu'un cœur et qu'une âme. Sans cette union, voyageurs isolés, vous traverserez bien difficilement le désert de la vie. Vous allez me comprendre :

Lorsque les voyageurs veulent s'enfoncer dans les vastes déserts de l'Afrique, ils se réunissent en grand nombre; ils forment des caravanes. S'ils entreprenaient seuls ce périlleux trajet, ou ils périraient de fatigues et de besoins, ou ils deviendraient les victimes des Arabes vagabonds qui errent dans ces sables brûlants; mais, réunis, ils n'ont presque rien à redouter. D'abord les provisions ne leur manquent pas, les guides non plus. Ensuite les Arabes n'osent les attaquer, ou, s'ils font quelques tentatives, les voyageurs les repoussent sans peine. Je ne saurais trop vous le répéter, mes bien tendres amis, vous avez à traverser un désert mille fois plus dangereux que ceux de l'Afrique. Seuls, vous périrez probablement; réunis, le trajet perd pour vous les plus grands dangers. Or, c'est

au catéchisme que vous trouverez cette compagnie de jeunes voyageurs qui ont le même chemin à faire, et qui, si vous le voulez, le feront avec vous.

Mais je m'aperçois que je prêche des convertis ; ainsi je mets fin à mon sermon, et je vais, comme tous les prédicateurs, demander avec vous et pour vous la vie éternelle. O mon Dieu ! je crois fermement que je suis sur la terre un exilé, un voyageur ; le monde que j'ai à traverser pour arriver au ciel est rempli d'ennemis et de dangers. Comment ferai-je pour les éviter, faible, inexpérimenté comme je suis ? Je prendrai le moyen que vous avez daigné me préparer dans votre infinie miséricorde. J'assisterai régulièrement au catéchisme de persévérance, afin d'y trouver les lumières et les forces nécessaires pour continuer mon périlleux voyage. O Marie ! ma bonne mère, qui recueilliez avec tant d'empressement, et qui conserviez avec tant de soin les paroles de votre Fils, obtenez-moi la même ardeur pour écouter, la même fidélité pour retenir et le même zèle pour pratiquer les enseignements de ses ministres.

Pour pratique : *réciter le Veni, Creator, ou*

le Credo, pour demander la persévérance au catéchisme.

**Adieu, mes bons amis ; LE SEIGNEUR EST
MON PARTAGE !**

LETTRE VII.

LA PIÈCE DE MONNAIE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je ne m'étonne pas , mes chers enfants , de l'effet qu'a produit mon sermon sur le catéchisme de persévérance. Votre excellente mère s'est mise de la partie , et , comme vous me le dites , mon cher Alexandre , *maman prêche très-bien*. Oui , elle prêche très-bien , car c'est du cœur que vient l'éloquence ; il faut aimer pour prêcher avec onction et avec force : or , qui vous aime plus que votre tendre mère ? Je dois ajouter , n'en déplaise à votre modestie , que ses paroles et les miennes tombaient dans une bonne terre.

Vous voilà donc , votre sœur et vous , inscrits au catéchisme. Je ne dirai rien des dis-

positions que vous devez y apporter. Relisez, si vous croyez en avoir besoin, la lettre que je vous écrivais là-dessus, il y a quelques mois ¹. *Le souvenir de votre première communion et le catéchisme de persévérance*, tels sont les deux premiers moyens de conserver les fruits de la grande action.

On sonne; j'entends la voix du père Homfroy. Je vous laisse un instant pour causer avec ce bon vieillard.

Sans que vous vous en doutiez, mes chers amis, trois quarts d'heure se sont écoulés entre cette phrase et celle qui la précède. Pendant tout ce temps-là nous avons parlé agriculture. Le père Homfroy est désolé; la sécheresse continue depuis deux mois, ses blés ne lèvent pas; il craint que la plus grande partie de ses semences ne périclite. La terre est dure, aride, crevassée; on demande la pluie à grands cris ou au moins d'abondantes rosées. Nous allons prier pour obtenir l'une et l'autre. Priez avec nous; le père Homfroy me charge de le rappeler au souvenir du petit monsieur et de la petite demoiselle. Le bon vieillard! quand il parle de vous, c'est toujours la larme à l'œil.

¹ Voyez le *Grand Jour approche*, lettre ix.

Je reviens à ma lettre. Vous connaissez le proverbe, mes bons amis : *Ceux qui ont la jaunisse voient tout en jaune*, c'est-à-dire ceux qui sont pleins d'une idée la retrouvent partout. Voilà mon fait : tout occupé de vous, je n'ai cessé de penser à vous pendant tout notre entretien ; je vous dirai même que c'est dans ma conversation avec le père Homfroy que j'ai trouvé de quoi continuer ma lettre. Comment donc ? Cela n'était pas aussi difficile que vous pourriez le penser : vous allez voir. Ainsi, quand le père Homfroi me parlait de ses champs, je songeais que j'avais aussi deux petits champs bien autrement précieux : ce sont vos jeunes cœurs. Quand il me parlait de sa sécheresse qui menace de faire périr ses blés, je me disais : Moi aussi j'ai semé dans mes champs ; la sécheresse n'empêchera-t-elle pas le bon grain de lever et de rapporter au centuple ? Quand il me disait qu'on allait demander des pluies et des rosées, comment n'aurais-je pas pensé à cette pluie salubre, à cette rosée féconde, seule capable de fertiliser mes champs et de faire germer mes semences ? Or, ces semences, ce sont les instructions que je vous adresse et qui tombent dans la terre de vos cœurs ; cette

rosée, cette pluie propre à les faire croître, c'est la grâce de Dieu ; mais la rosée qui féconde les campagnes, comme celle qui fertilise les cœurs, vient du ciel, c'est Dieu qui l'envoie : il faut donc la demander à Dieu.

Comme vous voyez, le fil de la conversation m'a conduit en droite ligne à vous parler de la prière : oui, *la prière, troisième moyen de persévérance* ; la prière, sans laquelle la bonne semence périra dans votre cœur, comme les semences du père Homfroy périront dans ses champs. Ailleurs¹, je vous ai montré l'indispensable nécessité de la prière. Je veux aujourd'hui vous dire un mot de ses qualités. Avant que je commence, faites, si vous en avez besoin, comme on fait avant les sermons ; tousssez, crachez, afin d'être tout entiers à ce que vous allez lire.

Première qualité de la prière, *l'attention*. Pensons à ce que nous disons, c'est bien le moins que nous puissions faire lorsque nous parlons à Dieu. Prier sans attention, c'est rendre la prière inutile. « Comment voulez-vous que Dieu vous entende, dit saint Cyprien, si vous ne vous entendez pas vous-mêmes ? Prier sans attention, c'est imiter le

¹ Voyez le *Grand Jour approche*, lettre ix.

peuple juif dont Dieu disait avec amertume : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi. Avant de prier, nous dit le Seigneur, préparez votre âme afin que vous ne soyez pas comme quelqu'un qui tente Dieu.* Car celui-là tente Dieu qui veut obtenir ses grâces sans prendre le moyen d'être exaucé ; or, ce moyen, c'est une prière attentive. » Lors donc, mes chers enfants, que vous vous disposez à faire vos prières, dites à toutes les pensées étrangères : Pensées d'amusement, pensées d'étude, pensées mondaines, restez à la porte ; laissez-moi, je veux être seul avec Dieu. Si, après avoir renoncé aux distractions, votre imagination s'égare, rappelez doucement cette folle de la maison, et continuez à prier.

Un excellent moyen de prévenir la distraction, c'est de se rappeler de temps à autre, pendant la journée, la présence de Dieu et surtout le souvenir de votre première communion. Quand vous aurez pris ces différentes précautions, ne vous inquiétez nullement des pensées étrangères qui peuvent vous venir : n'étant pas volontaires, elles ne seront point coupables et ne nuiront en rien à la bonté de votre prière.

Seconde qualité de la prière, la *dévotion*. La dévotion est cette disposition d'un cœur qui est prêt à tout ce que Dieu veut. Tenez, lorsque vous désirez ardemment d'obtenir quelque chose de votre maman, vous lui dites : « Maman, je serai bien sage, je ferai tout ce que vous voudrez. » Ainsi, vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, parce qu'il le veut, aussi longtemps qu'il le veut ; voilà la dévotion. Vous comprenez sans peine, mes chers enfants, l'absolue nécessité de cette disposition pour rendre vos prières efficaces, c'est-à-dire agréables à Dieu. En effet, la prière est une espèce de communion entre vous et Dieu. Or, pour qu'il y ait communion, ne faut-il pas qu'il y ait rapprochement ? Mais peut-il y avoir rapprochement entre nous et Dieu, si nous voulons une chose tandis que Dieu en veut une autre ! Comment, par exemple, un enfant qui aime le péché, la désobéissance, le mensonge, la paresse, la colère, l'orgueil, la vanité, les plaisirs défendus, pourrait-il entrer par la prière en communion avec Dieu ? quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ; entre Jésus-Christ et Bélial ? Si donc vous voulez que vos prières soient efficaces, c'est-

à-dire qu'elles attirent Dieu en vous, renoncez à toute affection volontaire au péché. Ne vous en tenez pas là. Efforcez-vous de créer en vous des affections contraires. Entre Dieu et notre cœur, il y a une attraction, une tendance naturelle à s'unir. Otez les obstacles, ouvrez par la prière la bouche de votre cœur, et sur-le-champ Dieu descendra en vous, C'est ainsi que la lumière du soleil pénètre dans un souterrain, aussitôt qu'on en ouvre la porte. Videz donc votre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, de tout ce qui est opposé à sa volonté sainte : la pureté de cœur, voilà le vrai moyen d'être exaucé. Cependant quelles que soient vos dispositions et même vos fautes, ne cessez point de prier. Nul n'a plus besoin de prier que le pauvre pécheur. Une prière humble lui sera toujours utile.

Troisième qualité de la prière, *le respect*. Quand nous prions, tout en nous doit prier : notre esprit, par l'attention ; notre âme, par la dévotion ; notre corps, par le respect. Si vous voulez vous tenir respectueusement lorsque vous priez, songez que vous êtes à genoux devant le trône de Dieu ; que les anges et les saints, rangés autour de vous, vous

regardent. Vous paraissez au milieu de cette cour majestueuse et sainte, en qualité de suppliant. Oh ! si nous étions vivement pénétrés de cette pensée, nous verrait-on prendre dans nos prières, et même à l'église, des postures qu'on ne se permettrait pas en bonne compagnie ? D'où vient cet air de nonchalance et d'ennui, cette légèreté, qu'on remarque dans un très-grand nombre ? Du défaut de foi en la présence de Dieu : animez donc votre foi, et vous serez respectueux.

Quatrième qualité de la prière, la *foi*. Notre Seigneur, apprenant à ses disciples comment ils devaient prier, leur disait : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera donné. Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Gros de foi comme un grain de sénevé transporte les montagnes.* Ailleurs, le Saint-Esprit s'exprime en ces termes : *Demandez avec foi et sans hésiter.* Et, en effet, mes chers enfants, que nous manque-t-il pour prier avec foi ? D'une part, Dieu nous a promis avec serment de nous exaucer ; de l'autre, n'est-il pas tout-puissant ? n'est-il pas infiniment bon ? ne

nous aime-t-il pas infiniment plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ? Sans doute ; pourquoi ? c'est que l'amour que nous avons et que tous les hommes réunis peuvent avoir pour nous est toujours un amour fini, tandis que celui de notre Père, qui est au ciel, est infini. De plus, Dieu n'est-il pas infiniment sage ? Ne connaît-il pas tous nos besoins, bien mieux que nous ne les connaissons nous-mêmes ? Ne veut-il pas que nous lui demandions tout ce qui nous est nécessaire, jusqu'à notre pain de chaque jour ?

Voyez avec quelle facilité il accordait toutes les grâces qu'on lui demandait, pendant sa vie mortelle ! mais aussi, voyez quelle foi vive respirait dans la prière de ceux qui avaient recours à lui ! *Seigneur, lui dit le lépreux, si vous voulez vous pouvez me guérir.* Et le Sauveur : *Je le veux bien, soyez guéri. Que voudriez-vous ?* demanda-t-il à l'aveugle ? — *Seigneur, je voudrais bien voir.* — *Eh bien, voyez.* Le Centenier allait plus loin : *Mon serviteur est malade.* — *Eh bien,* lui dit le Sauveur, *j'irai et je le guérirai.* — *Il n'est pas nécessaire que vous preniez la peine de venir ; je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; d'ici, vous pouvez guérir mon serviteur, car*

vous êtes bien plus puissant que moi, qui ne suis qu'un officier subalterne. Cependant, quand je dis à un de mes soldats : Allez là, il y va; et à mon domestique : Faites ceci, il le fait. Dites donc de même à votre parole d'aller guérir mon serviteur, et il sera guéri.

Ainsi, pour nous apprendre que la foi en la puissance, en la bonté de Dieu est la qualité fondamentale de la prière, notre Seigneur donne les plus grands éloges à cette disposition dans ceux en faveur de qui il faisait des miracles : *O femme ! que votre foi est grande !.. Allez, ma fille, votre foi vous a guérie !... Jamais je n'ai trouvé autant de foi dans Israel !..* Demandez donc à votre Père céleste avec autant de confiance qu'à votre excellente mère ; que dis-je ! avec une confiance mille fois plus grande. Soyez-en sûrs, Dieu vous accordera toujours ce que vous aurez demandé, ou bien quelque chose de meilleur.

Cinquième qualité de la prière, la *persévérance*. Lorsque j'étais auprès de vous, l'automne dernier, je me suis souvent aperçu que votre tendre mère ne vous accordait pas toujours dès la première fois ce que vous lui demandiez. Ce délai, qui n'ôte rien ni à sa tendresse ni à son désir de vous exaucer, est

une preuve de sagesse et de sollicitude : vous le reconnaîtrez plus tard. Dieu agit de même, et nous laisse quelquefois demander long-temps avant de nous exaucer. Il voit que ce délai nous vaut mieux qu'une faveur subite. Ce délai nous fait pratiquer les plus précieuses vertus : l'humilité, en nous faisant sentir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; la vigilance, en nous faisant veiller à ce que rien en nous ne vienne contrarier notre prière et en empêcher l'effet.

Ainsi ne vous découragez jamais, en disant : Je prie et je n'obtiens pas. C'est un mensonge du mauvais esprit. Toute prière, pourvu qu'elle soit bien faite, obtient infailliblement sa récompense. Ajoutez que souvent le bon Dieu nous exauce sans que nous nous en apercevions, c'est-à-dire en nous accordant autre chose que l'objet de nos demandes. Vous vous rappelez cette pauvre Louise ; nous ne négligeâmes rien pour l'empêcher d'aller sitôt en paradis. Vous la voyez encore, demandant elle-même avec ferveur sa guérison. Mais les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, comme les pensées de votre tendre mère ne sont pas toujours les vôtres. Le Père céleste juge que la santé serait moins

utile à Louise, il ne la lui accorde pas. Laisse-t-il pour cela sa prière sans effet ? non ; en échange de la santé, il lui accorde la patience, le courage, la résignation, la grâce d'une sainte mort : c'est-à-dire qu'à la place d'un bien périssable, il lui accorde des biens éternels ; au lieu d'un moyen de salut, tel que la santé, il lui donne le salut même ; le plus pour le moins ; l'infini, qu'on ne demandait pas, à la place du fini qu'on sollicitait. Qui pourrait se plaindre d'un pareil échange ?

Vous prierez donc, mes chers enfants, et vous ne cesserez jamais de prier. L'enfant qui, après sa première communion, abandonne la prière, est un enfant perdu. La prière rare, négligée, faible, dissipée, est comme le battement d'un cœur qui se glace et qui bientôt ne battra plus du tout, parce qu'il sera mort. Je voudrais pour tout mon sang que les preuves en fussent moins ordinaires et moins incontestables. En voici une entre mille. J'ai connu en Amérique un enfant que le Père Pierre avait admis à la première communion. Après le départ de ce zélé missionnaire, cet enfant vint à moi, et s'accusa d'avoir manqué à sa prière du ma-

tin et du soir plusieurs fois par semaine , et de la faire habituellement avec négligence. Cet aveu m'effraya. Je l'exhortais à se montrer désormais plus fidèle à cette pratique essentielle. « N'est-il pas vrai, lui dis-je, que votre corps ne pourrait vivre sans manger ? Eh bien, il en est de même de votre âme. Or, la prière est la nourriture de chaque jour. » Mes conseils furent oubliés. Un mois après, l'enfant revint et me rapporta la même faute. Mais, hélas ! elle n'était pas seule. Je n'en fus point surpris, car il est évident : 1° que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, que nous sommes la faiblesse même ; 2° que nous avons une foule de penchants au mal ; 3° que nous sommes environnés d'ennemis acharnés à notre perte. Donc si Dieu ne nous tient continuellement par la main, il nous est impossible de nous soutenir dans la vertu ; mais ce secours de Dieu , nécessaire chaque jour, ne s'obtient que par la prière de chaque jour. Donc le jour où l'on ne prie pas, ou bien où l'on prie mal, ce qui revient au même, l'âme demeure sans défense et sans force à la merci du premier qui voudra s'en emparer. Voulez-vous, mes chers enfants, trouver en vous-mêmes la preuve de ce que

j'avance? recueillez vos souvenirs, et voyez si le jour où vous avez eu le malheur d'offenser Dieu d'une manière plus grave n'est pas le jour où vous n'avez pas prié, ou bien où vous avez mal prié en le commençant.

Sixième qualité de la prière, *elle doit être faite au nom de Jésus-Christ*. Le Père Pierre, qui, comme vous le savez, a porté le nom de Jésus-Christ dans les quatre parties du monde, me racontait un jour ce qui lui était arrivé en débarquant aux grandes Indes : « J'étais, me disait-il, tout jeune missionnaire. Je n'avais jamais vu que mon pays : je m'y croyais encore. Aussitôt que j'eus mis le pied sur le rivage indien et remercié Dieu de notre heureuse navigation, j'entrai dans une boutique pour me procurer quelques objets de première nécessité. Je présentai de la monnaie de mon pays. Le marchand, dont je ne connaissais pas la langue, me fit un signe négatif. Par distraction, j'insistai, et lui de reprendre ses marchandises. Par bonheur un interprète arriva : il m'expliqua la conduite du marchand en me disant que ma monnaie n'avait pas cours dans le pays, qu'elle ne portait pas l'effigie du prince. Je revins de ma distraction. Je m'adressai à un changeur qui me

donna de la monnaie du pays. Je me présentai de nouveau chez le marchand, et j'obtins ce que je désirais. »

Eh bien, mes chers amis, la prière est la monnaie que nous offrons à Dieu pour en obtenir les choses nécessaires soit à notre corps, soit à notre âme. C'est par elle que se fait le commerce entre le ciel et la terre. La terre achète, le ciel règle les conditions de l'échange. Donc, pour avoir cours, notre monnaie doit porter l'effigie du Roi du ciel; autrement elle sera réputée fausse. Vainement nous la présenterons, les choses les plus nécessaires nous seront refusées. Qu'est-ce à dire, mes bons amis, sinon que toutes nos prières doivent être faites au nom de notre Seigneur Jésus-Christ? L'Église ne cesse de nous le rappeler. Pas une de ses prières qu'elle ne conclue par ses paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*; ce qui veut dire, ma bonne Marie : *Par Jésus-Christ notre Seigneur*. En effet, il n'est pas sous le ciel d'autre nom par qui nous puissions être sauvés. Jésus-Christ est notre unique médiateur : unies aux siennes, nos prières deviennent toutes-puissantes; il est toujours exaucé, à cause du respect infini dû à sa personne.

Dès ce moment prions en son nom : O mon Dieu, je crois fermement que, sans la prière, il m'est impossible de conserver la grâce de ma première communion. Donnez - moi, je vous en conjure, l'amour de la prière ; donnez-moi l'attention , la dévotion , le respect , la foi , la persévérance nécessaires pour rendre mes prières efficaces ; donnez-moi surtout la fidélité à mes prières de chaque jour : par Jésus-Christ notre Seigneur qui vit et règne avec vous et le Saint - Esprit aux siècles des siècles. O Marie , ma bonne mère , obtenez-moi la grâce de prier comme vous.

Pour pratique : *faire avec beaucoup de ferveur ses prières du matin et du soir.*

Adieu , mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**



LETTRE VIII.

L'AMPHITHÉÂTRE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je n'y manquerai pas, mes chers enfants, je m'acquitterai de votre commission pour le Père Homfroy ; il croira rêver lorsque je le remercierai de votre part du sermon que son dernier entretien avec moi vous a valu. Depuis cette époque, j'ai souvent pensé à mes deux petits champs et à la pièce de monnaie du Père Pierre ; je suis heureux d'apprendre que les mêmes souvenirs vous ont occupés. Courage, mes bons amis ! prévenez la sécheresse, faites souvent descendre la rosée bienfaisante de la grâce sur la terre de votre cœur ; ne perdez aucune occasion de faire des affaires avec le Ciel ; mais vous savez en quelle monnaie se font les échanges. Prenez-y garde ; la fausse monnaie, la monnaie de mauvais aloi ne se-

rait pas reçue : vous avez à traiter avec un correspondant qu'il est impossible de tromper. Priez donc, mes chers enfants, priez souvent et priez bien. Tel est le troisième moyen de persévérer. En voici un quatrième, *la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.*

Je visitai, il y a quelque temps, les ruines d'un amphithéâtre. Comme vous le savez, les amphithéâtres étaient de vastes enceintes où les peuples de l'antiquité faisaient battre des hommes les uns contre les autres ou contre des bêtes. Plus tard, c'est dans ces lieux qu'ils exposaient les chrétiens aux lions et aux tigres. Autour de ces vastes enceintes régnaient plusieurs rangées de bancs élevés les uns au-dessus des autres : c'est là que se plaçaient les spectateurs ; une forte grille les séparait des combattants, et les mettait en sûreté contre les bêtes furieuses qui bondissaient dans l'arène.

Après avoir parcouru cet endroit si souvent abreuvé de sang humain, je remarquai à quelques pas de là les ruines d'un édifice dont les vastes proportions annonçaient l'antique magnificence. J'appelai mon guide, je lui demandai quel était ce monument ? « Ce

sont, me dit-il, les thermes ou bains de l'amphithéâtre. Lorsque les combattants avaient reçu quelques blessures, ou lorsque les jeux étaient finis, les athlètes, couverts de sueur et de poussière, entraient aux bains pour se purifier et se rafraîchir. Des médecins attendaient ceux qui étaient blessés; ils bandaient leurs plaies et leur prodiguaient tous les secours nécessaires. » Je sortis de ces lieux si féconds en souvenirs, et je vous envoie quelques-unes des pensées que je recueillis au milieu de ces ruines.

Le monde, me disais-je à moi-même, est aussi un amphithéâtre. Là, les hommes combattent sans cesse : le démon et ses satellites d'une part; de l'autre, notre Seigneur et ses enfants. Déjà vous-mêmes, bien chers amis, vous êtes descendus dans la lice, vous combattez dès votre enfance; ces premiers combats ne sont que le prélude des plus terribles assauts. Jusqu'à votre dernier soupir il faudra que vous ayez les armes à la main; c'est votre condition, c'est la mienne, c'est celle de tout homme venant au monde. Ainsi le monde est un amphithéâtre, la vie un combat, l'homme un soldat; or, il est impossible, dans cette longue lutte, de ne pas se couvrir

de sueur et de poussière ; il est même impossible de ne pas recevoir quelques blessures.

Le Général sous les ordres duquel nous combattons le sait très-bien ; aussi , dans sa prévoyance infinie, il a bâti au lieu même du combat un magnifique édifice ; c'est son Eglise. Là est toujours préparé un bain salulaire dans lequel il nous invite à venir souvent nous purifier et nous rafraîchir ; là nous attendent des médecins aussi compatissants qu'éclairés ; à leur disposition sont tous les remèdes nécessaires pour guérir les différentes blessures reçues dans le combat. Puis-je mieux , tendres amis, vous dépeindre le bain sacré de la pénitence ? puis-je mieux vous faire comprendre la nécessité de venir souvent y plonger votre âme ? Puis-je mieux vous faire admirer la bonté et la prévoyance de votre divin Général ? Ah ! jamais vous n'imiterez ces jeunes présomptueux qui, se regardant comme invulnérables , espèrent pouvoir soutenir le choc du combat sans venir ranimer leurs forces au bain salulaire.

Les imprudents ! bientôt de légères, mais nombreuses blessures font couler leur sang par vingt endroits ; avec le sang les forces

diminuent; les armes pèsent à leurs bras affaiblis; leurs pieds chancellent, leurs yeux se troublent : ils ne rendent plus qu'un faible combat. L'ennemi redouble de rage, ils succombent : et leur brillante armure, et leur robe d'innocence, et l'anneau de la fidélité, et tout ce qu'ils possèdent leur est enlevé; et le démon victorieux fait un insultant triomphe qu'il montre de loin à Jésus-Christ. Ce n'est pas tout : il les charge de chaînes et les conduit dans ses ténébreuses prisons. Ils auraient, les infortunés ! ils auraient évité tous ces malheurs, si, fidèles à la voix de leur chef, ils fussent venus souvent réparer leurs forces dans le bain salutaire de la pénitence. Heureux encore s'ils savent briser leurs chaînes et revenir au camp du Sauveur.

Mais trop souvent la honte, le découragement, les séduisantes promesses du démon les retiennent dans les rangs ennemis ; et on les voit, ô honte ! on les voit endosser l'armure de Satan, se ranger sous ses étendards, combattre contre leurs frères et décocher leurs traits contre Jésus-Christ. Telle est la conduite de tant de jeunes enfants qui, après la première communion, se font les apôtres du démon qui les a vaincus, et s'efforcent,

par des paroles impies et libertines, par des chants obscènes, par des moqueries aussi plates qu'indécentes, de corrompre leurs anciens camarades demeurés fidèles au drapeau de Jésus-Christ.

Cette conduite vous fait horreur, mes chers enfants ; je le crois sans peine, car si la langue de tous les peuples flétrit du nom de transfuge, de parjure, d'infâme, le soldat qui trahit son roi, quel nom donner à celui qui trahit son Dieu ?

Toutefois, prenez-y garde, cette conduite, il vous importe moins de la flétrir que de l'éviter. Je vous entends. Quoi ! vous vous récriez ; vous m'accusez peut-être, mes bons amis, d'avoir une mauvaise opinion de vous. Non, certes, nul n'a meilleure opinion que moi de l'excellence de vos dispositions actuelles. Mais j'ai vu Lucifer tomber du ciel avec la rapidité de la foudre ; j'ai vu Samson, le fort d'Israël, devenir le jouet des Philistins ; j'ai vu David, ce roi selon le cœur de Dieu, souiller sa pourpre d'un double crime ; j'ai vu Salomon, le plus sage des hommes, tomber dans l'esclavage des plus honteuses passions ; j'ai vu Judas, élevé à l'école du Sauveur, passer en quelques instants de l'aposto-

lat à l'apostasie ; j'ai vu Pierre, le chef du collège apostolique, renier trois fois son maître à la voix d'une servante ; j'ai vu, dans la suite des siècles, les plus fermes colonnes tomber et épouvanter par leurs chutes des générations entières ; j'ai vu, hélas ! oui, j'ai vu bien d'autres enfants aussi sages, aussi éclairés, aussi bien disposés que vous après leur première communion, changés, quelques années plus tard, en indifférents, en libertins, en ennemis de Jésus-Christ. Comme eux, enfants d'Adam, qui peut répondre qu'un jour il ne faudra pas inscrire votre nom à la suite du leur sur la liste des transfuges ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le même sort vous attend, si vous négligez l'unique moyen donné par Dieu pour l'éviter.

En 1811, votre excellente mère a connu comme moi un enfant qu'il est inutile de nommer. Ce fut un ange le jour de sa première communion. Ses parents concevaient de lui les plus flatteuses espérances. Il les réalisa pendant dix-huit mois. Sa conduite était exempte de reproches, parce que ses confessions étaient fréquentes. Son âme purifiée, fortifiée par ce bain salulaire, demeurait intacte. Peu à peu la négligence et la dissipation

l'éloignèrent des sacrements. Il n'alla plus trouver le père de son âme que tous les deux mois ; ensuite tous les trois mois, puis deux fois par an ; enfin, il se réduisit à la confession annuelle. Son confesseur l'avertit du danger qu'il courait ; il lui fit remarquer combien il était choquant de diminuer en ferveur à mesure qu'il avançait en âge. Vains conseils ! il n'en fut ni plus exact ni plus circonspect. Sa présomption aboutit là où elle aboutit toujours. Une faute très-grave fut commise. Sa honte le retint : les mauvais exemples et les passions firent le reste. Nous l'avons vu, votre mère et moi, dans une circonstance dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit, nous l'avons vu malade, couché sur une paille infecte, couvert de haillons, les rides de la décrépitude sur son front de vingt-cinq ans, et n'attribuant qu'à l'abandon successif des sacrements les maux dont il mourait victime. Puisse son exemple servir de leçon à tous les enfants qui seraient tentés d'imiter sa négligence ! Le même chemin les conduirait au même terme.

L'expérience le prouve : n'attendez ni progrès ni ferveur d'un enfant qui ne se confesse pas tous les mois ; pour peu qu'il se relâche

sur ce point, tenez-vous pour assuré que sa piété décline et que sa chute est prochaine. Aussi, depuis que je suis prêtre, et mes cheveux blancs m'avertissent qu'il y a longtemps, j'ai eu entre les mains bien des réglemens de vie de jeunes communians ; je n'en ai pas trouvé un seul qui ne renfermât cette résolution : *Je me confesserai tous les mois*. Je puis ajouter qu'il n'est pas à ma connaissance qu'un seul enfant fidèle à cette résolution ait péri.

Pourquoi d'ailleurs, mes chers amis, cesseriez-vous d'être exacts à vous confesser ? Est-ce en faisant rarement une chose qu'on apprend à bien la faire ? est-ce lorsque les dangers seront plus grands qu'il sera moins nécessaire de prendre des précautions ?

Abandonner ainsi le tribunal de la pénitence ! ah ! ce serait bien peu connaître les véritables besoins de votre propre cœur ! Pauvres enfants ! bien des peines vous attendent sur la route de la vie ! des maladies, des revers, des mécomptes, des pertes, des ingrattitudes, des ennuis, que sais-je ? viendront plus tard, et chacun à sa manière, vous faire comprendre toute la signification de ce nom de vallée des larmes, donné à la terre que

nous habitons. Plus d'une fois, quelque brillant avenir qui vous soit réservé ; vous répéterez, en soupirant, cette parole du patriarche Jacob : *Les jours de mon pèlerinage sont courts et mauvais*. Or, où trouverez-vous un peu de consolation et de soulagement ? où trouverez-vous quelqu'un qui comprenne vos souffrances, qui, éprouvant toutes vos peines, essuie tendrement vos pleurs et fasse descendre jusqu'au fond de votre cœur le baume de la confiance et de la paix ? Nulle part qu'au tribunal de la pénitence. Là, vous trouverez, comme dans l'Eucharistie, le plus tendre et le plus fidèle de tous les amis, votre aimable Sauveur dans la personne de son ministre. De là, comme du fond des sacrés tabernacles, il vous crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous consolerai. » Bien différent des amis de la terre, il ne se contentera pas de mêler ses pleurs aux vôtres, il portera un remède efficace à vos maux ; car lui seul connaît le secret de votre cœur. Venez donc à lui ; médecin tout-puissant, il a des remèdes pour toutes les maladies, des consolations pour toutes les infortunes, des dédommagements pour toutes les pertes, et même des

Le Seigneur.

7

joies pour les cœurs le plus cruellement déchirés.

Ce n'est pas tout encore : combien de fois n'aurez-vous pas des doutes, des incertitudes, des perplexités, des inquiétudes qui vous fatigueront au point de vous rendre la vie à charge ! Or, où trouverez-vous un conseiller plus sûr, plus désintéressé que notre Seigneur au tribunal de la pénitence ? Et si jamais vous venez à perdre la paix de votre âme par le péché, où la retrouverez-vous, sinon en la redemandant humblement à celui qui la possède ? Mais, où vous la rendra-t-il ? Nulle part qu'au tribunal de la miséricorde.

En voilà bien assez, j'espère, mes jeunes combattants, pour vous faire sentir la nécessité de recourir souvent au bain salubre. Soyez donc fidèles à la résolution que vous en avez formée ; de là dépendent votre persévérance et votre éternité. O mon Dieu ! vous m'appellez à combattre contre une foule d'ennemis qui lancent contre moi leurs traits meurtriers. Comment pourrais-je soutenir leurs assauts sans me couvrir de sueur et de poussière, sans perdre mes forces, et même sans recevoir de blessures ? Je vous remercie,

dans toute la sincérité de mon cœur, de m'avoir préparé un bain salubre où mon âme retrouvera sa pureté et ses forces. Je vous promets, ô mon Dieu ! quels que soient les exemples et les discours des autres , de recourir fréquemment à ce remède nécessaire. Où pourrai-je, d'ailleurs, trouver la consolation, le courage, la lumière et la paix, si ce n'est à vos pieds, ô mon aimable Sauveur ! ami tendre et fidèle, médecin infailible de tous les maux, consolateur de toutes les peines, soutien de toutes les faiblesses ? O Marie ! ma bonne mère, obtenez-nous la grâce décisive d'être fidèle à la confession fréquente.

Pour pratique : *faire une mortification pour obtenir la grâce d'être fidèle à la confession de chaque mois.*

Adieu, mes bons amis : LE SEIGNEUR EST
MON PARTAGE.

LETTRE IX.

LA SALLE DU FESTIN.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je viens, mes chers enfants, de rendre une visite à la mère de vos jeunes amis, Paul et Léonie. Cette bonne dame est toujours souffrante ; mais sa résignation, sa sérénité sont toujours les mêmes : oh ! la belle couronne qu'elle se prépare dans le ciel ! Son indisposition l'empêche de retourner à la campagne ; les pauvres profitent de sa présence ; ils viennent, en grand nombre, implorer sa charité, et ce n'est jamais en vain. Les distributeurs sont vos petits amis. Vous connaissez leur excellent cœur ; c'est assez vous dire combien ils sont heureux de soulager le Sauveur dans ses membres souffrants ! Ce matin, ils sont aux anges. Comme j'entrais, Léonie est accourue au de-

vant de moi ; elle était rayonnante. Voici pourquoi : sa petite sœur Augustine , digne émule de ses aînés, a fait un coup de sa façon.

Hier au soir, vers les cinq heures, un petit panier au bras, elle rentrait de l'école ; elle était seule ; la journée avait été affreuse. Des décombres d'un vieux bâtiment qui se trouve au bout du jardin, sort une autre petite fille de huit ans, transie de froid et mouillée jusqu'aux os : « Mademoiselle, auriez-vous un peu de pain, j'ai bien faim ? — O mon Dieu ! oui, j'en ai, répond Augustine ; tenez, ma petite, en voilà. Mais, comme vous êtes mouillée ! — Je suis là depuis longtemps ; mon papa m'a amenée de la campagne ce matin, il m'a dit de l'attendre là jusqu'à ce qu'il vînt me reprendre, et il est entré dans la maison que voilà ; mais il est sorti par une autre porte, sans venir me chercher. — Vous n'avez donc pas de maman ? — Elle est morte. — Avez-vous des petits frères et des petites sœurs ? — Nous sommes sept. — Eh bien, venez avec moi ; j'ai une maman qui est bien bonne , elle vous donnera à manger , elle vous couchera : vous serez ma petite sœur. » Et cet ange de prendre aussitôt la petite fille par la main et de l'em-

mener avec elle. « Tiens, maman, voilà une pauvre petite que son père a abandonnée. Tu la garderas, n'est-ce pas, maman ? Tu sais bien que, dans la fable de l'*Enfant abandonné*, le bon Dieu dit qu'il bénira ceux qui en prendront soin ! Eh bien, le bon Dieu te bénira. » Sur la recommandation d'Augustine, l'orpheline a été sur-le-champ habillée et traitée comme l'enfant de la maison.

J'ai vu la jeune orpheline qu'Adèle, Paul, Léonie et Augustine appellent *ma sœur*, et que madame leur mère appelle *ma fille*. La pauvre petite fille est bien véritablement l'une et l'autre. A son air moitié étonné, moitié timide, on dirait qu'elle prend pour un rêve son nouvel état ; encore quelques jours, elle saura que c'est bien une réalité ; elle sera tout à fait à son aise, vous la verrez.

En rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé sur mon bureau un petit billet de M. le curé, qui m'exprime son regret de ne m'avoir pas rencontré. A ce billet étaient joints les réglemens de vie de Paul et de sa sœur. M. le curé m'engageant à les lire, j'ai pris mes lunettes et j'ai lu. Que vous en dirai-je ! Béni soit le Dieu de miséricorde, qui inspire de pareils sentiments aux cœurs innocents ! Je ne veux pas vous

dire tout ce que cette lecture m'a fait éprouver, je ne le pourrais même pas. Mais, entre autres choses, j'ai trouvé cette résolution : *Je me confesserai tous les mois, parce que sans la confession fréquente il est impossible d'avancer dans la vertu, ni même de se conserver en état de grâce.*

Vous voyez, mes bons amis, que les enfants pieux en sont tous là ; et c'est bien le cas de dire avec le Prophète : *Le Seigneur parle par la bouche des petits enfants, et met la vérité sur leurs lèvres.* Quant à la communion fréquente, ils en comprennent également la nécessité ; j'espère que vous la comprendrez comme eux. Communion fréquente ! oh ! comme cette douce parole fait maintenant palpiter votre cœur ! Communion fréquente, renouvellement fréquent des voluptés divines que j'ai ressenties une fois déjà ; bonté infinie de mon Sauveur, le soleil du grand jour se lèvera de nouveau pour moi, toutes les fois que je le voudrai ! cette pensée me ravit. Puisse-t-elle vous ravir toujours ! c'est le vœu le plus sincère d'un cœur qui vous aime ; c'est aussi mon espoir.

Ainsi, les lignes que je vais vous tracer ne regardent pas le temps présent ; elles sont

pour l'avenir. Quelque fermes que soient vos résolutions, quelque vifs que soient vos sentiments, tout cela peut changer. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, cela vous arrivait, ah ! de grâce , relisez ce que je vais vous dire sur la nécessité de la communion fréquente.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais de l'amphithéâtre dont j'avais visité les ruines ; je vous décrivais les bains où venaient se plonger les combattants, couverts de sueur, de poussière et de sang ; ces bains étaient au rez-de-chaussée ; dans toute l'étendue du premier étage régnait une vaste pièce appelée la *salle du festin*. C'est là qu'en sortant du bain les athlètes venaient s'asseoir à une table chargée de tous les mets les plus propres à réparer leurs forces.

Voilà aussi, mes chers enfants, ce qu'a fait le divin Général sous les ordres duquel vous combattez. Il ne suffisait pas d'avoir établi un bain salubre pour purifier notre âme, il fallait lui préparer une table où elle pût, en sortant du bain, trouver des aliments réparateurs. Ces aliments, vous les connaissez ; cette table sainte, vous la connaissez aussi ; et le Seigneur veut que vous veniez souvent vous y asseoir. Écoutez-le : *Prenez et mangez : ma*

chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ainsi, vous n'en doutez pas, mes chers amis, sans la communion vous serez certainement vaincus, vous mourrez : il en est de la vie de l'âme comme de celle du corps. Ni l'âme ni le corps ne peuvent se conserver en état de force et de santé que par un fréquent usage de la nourriture qui convient à chacun. Or, la nourriture, et la nourriture ordinaire de l'âme, c'est le pain eucharistique. La communion est à l'âme ce que le soleil est à la nature, ce que le cœur est au corps, ce que la source est au fleuve, ce que la sève est à l'arbre.

Pourquoi votre aimable Sauveur compare-t-il la divine Eucharistie à la manne dont les Israélites furent nourris pendant quarante ans ? N'est-ce pas parce qu'il veut nous montrer combien il désire que son corps adorable soit la nourriture quotidienne du peuple chrétien dans le pèlerinage de cette vie, comme la manne était celle du peuple hébreu dans le désert de l'Arabie ? Pourquoi enfin, dans l'Eucharistie, se donne-t-il à nous préféra-blement sous la figure du pain et du vin

et en forme de repas ? sinon parce que c'est une nourriture dont nous devons user, non pas rarement, ni extraordinairement, comme l'on use de remèdes, mais fréquemment, ou journellement si nous le pouvons, comme nous prenons tous les jours les aliments qui nourrissent notre corps.

Aussi les premiers chrétiens, nos pères dans la foi, qui ont si glorieusement combattu dans cet amphithéâtre du monde où vous combattez vous-mêmes, ne manquaient jamais de recevoir chaque matin le pain des forts et le vin qui fait les vierges. Non-seulement on distribuait l'Eucharistie à tous les fidèles présents aux saints mystères, mais on l'envoyait même aux absents par des diacres. Comme au temps des persécutions on ne se réunissait que tous les huit jours pour célébrer les saints mystères, à chaque assemblée, les prêtres, ainsi que le rapporte Tertullien, distribuaient aux fidèles la sainte Eucharistie pour la semaine ; chacun l'emportait chez lui et faisait à jeun sa communion en secret.

Le même esprit qui animait l'Eglise dans les premiers siècles la fait encore parler dans ces derniers temps : le saint concile de Trente souhaiterait que les fidèles communiassent,

non-seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, toutes les fois qu'ils assistent à la messe, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce sacrifice. Ainsi, mes chers enfants, vos pères et vos modèles communiaient tous les jours; sans ce pain divin ces généreux athlètes ne croyaient pas pouvoir soutenir le combat. Êtes-vous plus forts, ou le combat est-il moins vif? les temps où vous vivez sont-ils moins périlleux? Il s'en faut bien : les scandales, la corruption, l'indifférence générale, les mauvais discours, toutes les passions d'autrui liguées avec les vôtres sont plus redoutables que le glaive et les tourments. La preuve en est malheureusement sans réplique : il y a aujourd'hui mille fois plus d'apostats que dans les temps de persécution. Communiez donc souvent; obéissez en toute confiance au confesseur expérimenté qui vous dirige suivant l'esprit de l'Eglise.

Il vous est donc nécessaire de communier souvent, et cela sous peine de mort; mais quand cette nécessité serait moins pressante, ne vous suffirait-il pas, mes chers enfants, pour vous obliger à la communion fréquente,

de savoir que c'est le désir le plus ardent de votre aimable Sauveur ? Nuit et jour il vous y invite du fond de ses tabernacles : *Venez à moi, mes bien-aimés, buvez le vin de ma table ; mangez le pain que je vous ai préparé..... Si quelqu'un est altéré, qu'il vienne à moi et j'apaiserai sa soif.* Partout il emploie les plus tendres sollicitations pour vous attirer à son auguste banquet : ici, il vous promet l'immortalité, une vie divine, sa propre vie ; là, il se dépeint sous la figure d'un père de famille qui invite beaucoup de monde à un grand festin, et qui, sur le refus des conviés, ordonne à son serviteur d'aller sur les places publiques ; le long des haies, pour amener au festin tous ceux qu'il trouvera, non-seulement les riches, les grands, les sains, mais les pauvres, les faibles, les infirmes, les aveugles et les boiteux ; et veut même que, pour y attirer ceux qui refuseraient, on leur fasse une espèce de violence.

Ils aiment donc bien peu notre Seigneur, ces chrétiens que l'Église est obligée de menacer de ses foudres pour les faire venir au festin du Sauveur. Ah ! ils ne se souviennent donc plus de leur première communion, ni des promesses qu'ils firent en ce grand jour.

Pour vous, mes chers enfants, il n'en sera pas de même : vous mangerez souvent ce pain délicieux, afin de vous procurer souvent l'ineffable bonheur d'avoir le ciel dans votre âme ; car la communion est le paradis de la terre. Bien-aimés du Sauveur, non, jamais vous n'en viendrez, comme tant d'autres, à désertier la table de votre Père : vous n'en viendrez même point à n'y paraître qu'une fois chaque année, en passant, et comme par manière d'acquit.

Cette entrevue annuelle avec votre Père, cette communion solitaire et isolée ne vous rendrait pas meilleurs. Le père Pierre me racontait un jour qu'étant aux Indes, une personne d'environ trente-cinq ans vint se confesser à Pâques. « Mon Père, lui dit-elle, il y a un an que je ne me suis confessée. J'ai fait mes Pâques. — Est-ce votre habitude de n'approcher des sacrements qu'une fois chaque année ? — Oui, mon Père. — Depuis combien de temps ? — Depuis quinze ans. » Elle fit sa confession. De nombreuses fautes prouvèrent la vérité de ce que je vous dis en ce moment, l'inutilité presque absolue des communions annuelles. « Ces fautes que vous m'avez confessées, les aviez-vous commises

l'autre année? — Oui, mon Père. — Et l'année précédente? — Oui, mon Père, et depuis quinze ans c'est toujours la même chose. Je m'en abstiens une quinzaine de jours avant, et une quinzaine de jours après Pâques. Peu à peu mes forces diminuent; la dissipation, la négligence, le soin de mes affaires me font oublier mes résolutions; je retombe et je finis par me retrouver toujours la même. — Et lorsque vous communiez plus souvent, en était-il ainsi? — Oh! non, mon père. — Eh bien, mon enfant, je vous prédis que l'année prochaine vous serez telle qu'aujourd'hui: bien plus, dans cent ans, supposé que vous viviez encore, si vous ne vous confessez qu'une fois chaque année, vous serez dans le même état où je vous vois. » Apparemment, ajoutait le père Pierre, qu'elle n'eut pas foi à ma prophétie, elle ne revint qu'aux Pâques suivantes; mêmes fautes, même état. Je lui fis de nouveau ma prophétie. « O mon père, me dit-elle, mon expérience me tient lieu de toutes les prédictions. J'aurais bien voulu, pendant cette année, donner un démenti à votre prophétie, en vous prouvant que l'on peut devenir meilleur, même en ne communiant qu'une fois à Pâques; mais c'est en vain, je

suis retombée dans le même état. Je comprends, hélas ! bien tard que mon âme ne peut vivre si je ne lui donne sa nourriture divine qu'une fois chaque année. Mon parti en est pris, je reviendrai lorsque vous le jugerez convenable. » Je lui conseillai la communion de chaque mois ; elle fut docile, et j'eus le bonheur de voir la piété, la crainte de Dieu, toutes ses anciennes vertus refleurir dans cette âme. Elle-même retrouva des consolations et des jouissances inconnues à son cœur depuis le moment fatal où elle avait abandonné la fréquente communion.

Je m'arrête là, mes chers enfants ; et j'avoue que si je ne comptais sur vos excellentes dispositions, je briserais ma plume, tant je suis humilié de vous avoir si mal présenté ce devoir de la communion fréquente à la fois si nécessaire, si beau, si touchant, en un mot, si propre à faire palpiter le cœur. Ne le jugez pas d'après ce que j'ai pu vous en dire ; mais par les désirs de votre aimable Sauveur, par l'enseignement de l'Église, et par la conduite des vrais chrétiens. Prions notre Seigneur qu'il daigne suppléer à mon impuissance en vous instruisant lui-même. O mon Dieu ! je crois fermement que la communion fréquente

est le moyen le plus efficace de persévérer dans votre amour, de conserver la vie de mon âme et de croître en vertu. C'est pour cela que vous m'invitez si tendrement à m'asseoir à votre table sainte; c'est pour cela que l'Église, votre sainte épouse et ma tendre mère, m'appelle à la communion fréquente; c'est pour cela que les premiers chrétiens, mes maîtres et mes modèles, communiaient tous les jours; c'est pour cela enfin que les enfants pieux se font une obligation de la communion de chaque mois. Mes propres besoins m'en feront un devoir; mais, ô mon aimable Sauveur! vos désirs ardents me touchent encore plus que mes intérêts. Humblement prosterné à vos pieds, je prends donc la ferme résolution de communier souvent. Ainsi, j'éviterai avec grand soin tout ce qui pourrait me priver de ce bonheur. Si je m'éloigne de votre table, où irai-je chercher la nourriture de mon âme? que deviendrai-je au milieu des ennemis qui m'environnent? Hélas! je périrai; vous l'avez dit : « Ceux qui s'éloignent de moi périront, car je suis la voie, la vérité et la vie. »

O Marie! ma bonne mère, obtenez-moi la grâce d'aimer toujours comme vous ce divin

Sauveur ; tant que je l'aimerai, je communierai souvent.

Pour pratique : *lire le chapitre XVI du livre IV de l'Imitation.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE X.

LE SARIGUE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Puisque vous ne le voulez pas, mes bons amis, je ne briserai pas ma plume. Cependant, à mesure que j'avance, ma tâche me semble plus difficile. Pour continuer, j'ai besoin de me rappeler la condition que je vous ai faite et que vous avez acceptée, savoir, que vous me pardonnez, si quelquefois je vous ennuie. Dans mes dernières lettres je vous ai indiqué le double moyen de purifier votre âme et de ranimer ses forces. Vous m'avez compris, vous serez fidèles à ce double moyen ; j'en ai la preuve entre les mains. Votre aimable lettre témoigne assez de la sincérité de vos résolutions. Je la garde soigneusement. Puisse l'esprit de notre Seigneur conserver toujours en vous les sentiments qui l'ont dictée ! Vous le désirez ardemment et vous me demandez :

« Comment ferons-nous pour obtenir la grâce de rester toujours fidèles à la fréquentation des sacrements, au milieu de tant d'autres qui les ont abandonnés ? à qui nous adresserons-nous ? J'ai cherché la réponse à cette question, et je suis heureux, mes bons amis, de vous annoncer que je l'ai trouvée.

D'abord, il est clair, mes chers enfants, que vous ne pouvez demeurer fidèles à aucune de vos promesses sans le secours de Dieu. La parole de notre Seigneur est là : « Sans moi, vous ne pouvez rien, absolument rien. » Mais aussi avec lui on peut tout, absolument tout. Quel est donc le secret d'avoir toujours le Seigneur à notre aide ? Le voici : Dieu est notre Père, n'est-ce pas ? Eh bien, il est quelqu'un qui dispose comme il lui plaît du cœur de notre Père : et nous-mêmes nous disposons en maîtres du cœur de cette personne. Vous étiez loin, sans doute, de vous croire si puissants. Il n'y a cependant point ici d'exagération. Mais quelle est donc cette personne tout à la fois si puissante, qu'elle commande à Dieu même, et si bonne, qu'elle met sa toute-puissance à nos ordres, aux ordres des plus petits enfants ? Votre cœur l'a nommée avant moi : C'est MARIE. Personne ne l'invoqua jamais en vain.

Qu'il est suave, délicieux, admirablement beau le spectacle qui se présente à moi, lorsqu'élevant mes regards vers le ciel je contemple, assise près de l'Éternel, près du Dieu fort et terrible dont la main lance la foudre et dont le regard fait trembler l'univers, une douce Vierge, au regard clément, dont le Tout-Puissant accomplit les moindres désirs avec un respect filial; une douce Vierge que je peux appeler ma sœur, ma mère, et qui m'aime comme une sœur aime son frère, comme une mère aime son fils !

Avec quel transport je mêle ma voix à ces voix innombrables de pontifes et de rois, de justes et de pécheurs, de riches et de pauvres, de vieillards et d'enfants, qui, s'élevant des quatre coins du monde, se mêlent aux concerts des anges et redisent éternellement depuis dix-huit siècles : « Je vous salue, Marie, Vierge, mère de Dieu, je vous salue; Vierge toute-puissante, je vous salue; Reine des hommes et des anges, je vous salue; Santé des infirmes, je vous salue; Refuge des pécheurs, je vous salue; Sauvegarde des chrétiens, je vous salue; Espoir du genre humain, je vous salue ! »

Marie, mère de Dieu et mère des hommes ;

Marie, toute-puissante et toute bonne!.... Dieu l'a dit, les anges le disent, les générations qui nous ont précédés l'ont répété en passant sur la terre, et celles qui viendront après nous le répéteront en chœur jusqu'à la consommation des siècles. Marie toute-puissante et toute bonne!... Hymnes sacrées de reconnaissance et d'amour, vous retentirez sans fin sous les voûtes de la Jérusalem éternelle.

Que craignez-vous maintenant, mes chers amis? Jetez-vous entre les bras de Marie. Qui peut arracher des bras d'une mère toute-puissante l'enfant de sa tendresse? Or, comment vous dire la tendresse de Marie pour vous? comment vous dire sa prévoyance, ses soins, sa sollicitude, sa clémence maternelle? où trouver des termes de comparaison? C'est ici surtout que je voudrais briser ma plume.

Voyez cette mère à qui le Ciel vient de donner un enfant : vingt fois le jour elle l'embrasse, elle le baise, elle le presse tendrement contre son cœur; elle le nourrit, elle le berce, elle l'endort, elle le charme par ses chants : rien ne lui coûte; ses instants, ses pensées, ses affections sont pour son ange. Le jour, elle veille assise auprès de son berceau; la

nuit, elle se lève vingt fois pour s'assurer si rien ne lui manque, pour apaiser ses cris et satisfaire ses désirs. Son enfant est pour elle l'or, l'argent, les pierreries, les bijoux, les sociétés, les fêtes, le monde entier.

Cette mère aime bien son enfant, mais Marie nous aime encore plus.

Voyez cette mère dont l'enfant est malade; elle souffre elle-même toutes ses douleurs. Ses pleurs font couler ses pleurs : ses soupirs provoquent ses soupirs. Démarches, consultations, veilles prolongées, pénibles soins, rien ne lui coûte. A nul autre elle ne cède la place au chevet du lit douloureux; elle ne s'en rapporte qu'à son cœur de mère du soin de son enfant.

Cette mère aime bien son enfant, mais Marie nous aime encore plus.

Voyez cette mère que la pauvreté réduit à manquer du nécessaire; nuit et jour elle travaille pour adoucir à son enfant la rigueur du sort. Le morceau de pain, pénible fruit de son labeur, elle s'en prive pour apaiser la faim de son enfant; pour rendre sa couche moins dure, elle dort sur la paille. Malade, on lui apporte un pain moins sec, une boisson qui n'est pas de l'eau, quelques miettes

de la table du riche : prenez-y garde, elle n'y touche pas : son enfant est sorti, la meilleure part l'attend au retour.

Cette mère aime bien son enfant, mais Marie nous aime encore plus.

Voyez cette mère au regard inquiet, au front soucieux, à la physionomie mélancolique; son fils est en voyage. Vous lui parlez, elle est distraite. Voulez-vous qu'elle vous entende? parlez-lui de son fils : elle n'est pas où vous la croyez; elle voyage avec lui. Avec lui, elle souffre la fatigue de la route, la chaleur du jour, la fraîcheur de la nuit. Si elle parle, c'est de lui; si elle mange, n'a-t-il pas faim? si elle se chauffe, n'a-t-il pas froid? si elle prend son repos, dormira-t-il cette nuit? Elle entend au loin le bruit de ses pas, le son de sa voix, les battements de son cœur; quand reviendra-t-il? Le temps, les heures, les minutes, elle les compte. Le moment du retour approche; au moindre bruit de la rue elle ouvre la fenêtre. Est-ce lui?..... Elle sort de la maison, elle va sur le chemin pour voir si elle ne le verra pas venir... Le voilà!... il arrive, il est dans ses bras : le cœur devine le reste.

Cette mère aime bien son enfant, mais Marie nous aime encore plus.

Voyez cette autre mère. Pourquoi ces allées, ces venues dans la maison ? Pourquoi ces soins délicats, cette attention particulière à tout mettre en ordre ? son époux est absent. Elle veut que tout lui plaise quand il rentrera. Son enfant a fait une faute ; elle a une grâce à demander : ces préparatifs, ces attentions délicates sont l'exorde du discours. Elle-même s'étudie, se compose ; une grâce nouvelle brille sur son visage, des paroles de tendresse sont sur ses lèvres. Le père arrive ; la voilà entre lui et son fils. Pendant qu'elle intercède, le petit coupable se tient attaché à sa robe. Le père menace. « Mon ami.... c'est un enfant.... il n'y retournera plus... N'est-ce pas, mon petit, que tu seras bien sage ? — Oui, maman, » murmure tout bas le jeune coupable en essuyant une larme. Des menaces, le père désarmé descend aux remontrances. Le pardon est accordé, et, grâce à l'intercession maternelle, l'enfant évite les verges ou le pain sec.

Cette mère aime bien son enfant, mais Marie nous aime encore plus.

Oui, Marie vous aime mille fois plus que la plus tendre mère n'aima jamais son enfant. Recueillez vos souvenirs, mes bons amis ; pas un jour qui ne vous redise quelque

nouvelle preuve de la tendresse de votre excellente mère ; vous ne croyez pas qu'il soit possible d'être plus tendrement aimé : eh bien ! Marie vous aime plus, cent fois plus que toutes les mères ensemble n'aimeront et n'aimèrent jamais leurs enfants. Dans quelque position que vous soyez, quelque faute que vous ayez eu le malheur de commettre, Marie vous aimera toujours de même. Comme celui de son Fils, son amour est immuable ; recourez donc toujours à elle, demandez grâce par elle. Jeunes navigateurs, vous dirai-je avec saint Bernard, qui voguez sur la mer orageuse du monde, si le souffle impétueux des tentations agite votre fragile nacelle, regardez l'étoile, appelez Marie ; si vous êtes près de vous briser contre les écueils du péché, regardez l'étoile, appelez Marie ; si l'orgueil, la volupté, la colère vous menacent d'un prochain naufrage, regardez l'étoile, appelez Marie. Dans vos dangers, dans vos maladies, dans vos peines, dans vos fautes même, regardez l'étoile, appelez Marie ; conduits par elle, vous ne pouvez périr.

Ce que j'ai balbutié, et sur la puissance, et sur la tendresse de Marie, et sur la confiance enfantine avec laquelle nous devons,

dans toutes les circonstances, recourir à elle, je vais le résumer par le fait suivant dont le père Pierre et moi nous fûmes les heureux témoins.

Nous traversions, par un jour de juin, une des grandes savanes de l'Amérique. Il était environ midi. Accablés de chaleur, nous nous arrêtâmes au pied d'un grand arbre; nous déposâmes nos bréviaires et nos bâtons, et nous nous assîmes sur la mousse. Nous causions depuis quelques instants, lorsqu'un petit bruit, occasionné par le mouvement de quelques broussailles, vint frapper nos oreilles. Nous regardâmes. A vingt pas de nous tout au plus, nous aperçûmes un *sarigue* accompagné de sa famille composée de six petits sarignons. Le sarigue est un animal qui, par sa grandeur, a quelque rapport avec le lapin. A notre aspect, il s'arrêta tout à coup et fit entendre un petit cri. A ce signal nous vîmes accourir près de lui sa famille alarmée. Tous les petits entrèrent précipitamment dans une espèce de sac que le sarigue a sous le ventre. Le sac se referma bientôt, et la tendre mère s'enfuit vers l'arbre voisin, sur lequel elle grimpa avec beaucoup d'agilité, emportant avec elle les objets de sa ten-

dresse. Arrivé à une grande hauteur, cet intéressant animal s'arrêta pour nous regarder. Nous fîmes semblant de ne pas l'apercevoir ; sa poche s'ouvrit , et ses nourrissons , sortant l'un après l'autre , se promenaient tranquillement sur les branches. Nous nous levâmes, et le même spectacle que nous avions vu au pied de l'arbre se renouvela. Les petits , intimidés , rentrèrent en courant dans leur cher asile, et la mère les emporta si haut, que nous perdîmes de vue cette intéressante famille. Nous joignîmes les mains, et nos yeux s'élevant plus haut que la cime des arbres, dans les splendeurs des Saints, notre foi découvrit Marie ; et la première parole qui vint se placer sur nos lèvres fut celle-ci : « Admirable Providence ! » la seconde, ce vers de la fable : *L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.*

Tout émus de cette scène, nous reprîmes nos bréviaires et nos bâtons ; nous nous mîmes en marche, et le père Pierre improvisa un cantique à Marie, que nous chantâmes en continuant notre route ; c'est-à-dire que je chantais le refrain composé du vers cité plus haut. Ce cantique est en vers espagnols ; en voici l'imparfaite traduction :

« Egaré dans la forêt, inquiet, tremblant, le voyageur cherche son chemin ; il a trouvé la route, et joyeux il presse sa marche. L'horizon de la patrie se déroule à ses yeux, il se repose au sein de sa famille. Chemin du voyageur, Marie, conduisez mes pas ; ma confiance est en vous : *l'asile le plus sûr est le sein d'une mère.*

» Au milieu de l'immense Océan, le matelot, balancé sur l'abîme, craint les vents et les tempêtes. Le soleil disparaît, la mer mugit, le ciel est sillonné d'éclairs, le vaisseau tour à tour monte aux nues et descend aux enfers. L'équipage implore *Notre - Dame de Bon-Secours*. Soudain le calme renaît, le jour reparaît, le vaisseau vogue au port. Etoile du matelot, Marie, conduisez mes pas ; ma confiance est en vous : *l'asile le plus sûr est le sein d'une mère.*

» Le pauvre, en sa détresse, court à la porte du riche ; il tend la main, il montre ses haillons, et ses plaies, et ses pleurs. Le pain de l'aumône lui rend la vie, le vin la joie, le remède la santé ; il s'en va disant : Dieu vous bénisse ! le ciel sera pour vous. Pain du mendiant, joie de l'affligé, santé du malade, secours de l'orphelin , Marie , conduisez mes

pas, ma confiance est en vous : *l'asile le plus sûr est le sein d'une mère.*

« Poursuivi par le chasseur, le lapin cherche sa garenne, l'aiglon la cime des grands arbres, le sarigue le ventre de sa mère. Poursuivie par l'ange de l'abîme, prise aux filets de l'oiseleur, brisée par le travail, ennuyée de la vie, mon âme, en tous ses besoins, vous invoque, ô Marie ! toujours prenez sa défense. Conduisez mes pas, ma confiance est en vous : *l'asile le plus sûr est le sein d'une mère.* »

Oui, ô Marie ! toute notre confiance est en vous ; vous êtes la mère de Dieu : le meilleur des fils peut-il refuser quelque chose, à la meilleure des mères ? Souvenez-vous aussi que vous êtes notre mère : la plus tendre des mères serait-elle insensible au besoin de ses enfants ? O Marie ! qui vous invoqua jamais en vain ? Tandis que tous les siècles publient vos bienfaits, seuls serions-nous exceptés de votre bienveillance et de vos faveurs ? Non, dans nos peines, dans nos dangers, dans nos tentations, dans nos doutes et même dans le triste état du péché, notre confiance en vous sera sans bornes, comme votre bonté pour nous. O Marie ! refuge des pauvres pécheurs,

soyez-nous toujours propice, et daignez vous rappeler que c'est à nous, en un sens, que vous êtes redevable de vos grandeurs : sans le péché, il n'y aurait pas eu de Sauveur, et sans le Sauveur, vous ne seriez pas Marie.

Pour pratique, *réciter le Sub tuum, etc., ou le Souvenez-vous.*

Adieu, mes bons amis : **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE XI.

LE MATIN, LE MIDI ET LE SOIR.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je suis charmé, mes bons amis, que la poésie du père Pierre vous ait fait plaisir. Souvenez-vous toujours du sarigue et des petits sarignons. Dans tous vos dangers spirituels et corporels, courez dans les bras de Marie : *l'asile le plus sûr est le sein d'une mère*. C'est ce qu'ont fait, dans tous les temps, les pieux enfants de votre âge. Lisez la vie de sainte Thérèse, que votre maman possède dans sa bibliothèque ; je la vois d'ici, elle est au troisième rayon à main gauche, en entrant par la salle à manger. Voici ce que vous y trouverez :

« J'étais fort jeune lorsque ma mère mourut. Toute fondante en larmes, j'allai me prosterner devant une image de la sainte Vierge, que je suppliai de vouloir bien me tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une confiance enfantine, me parut dans la suite

une des plus précieuses de ma vie. Je n'ai jamais douté que l'intercession de cette puissante protectrice n'ait été le canal des grâces sans nombre dont le Ciel m'a comblée, surtout dans le temps où je courus risque de perdre mon innocence et l'amour de mes devoirs. »

Dès ce moment, mes chers amis, imitez la petite Thérèse. Allez vous jeter aux pieds de votre divine Mère, priez-la de conserver votre précieux trésor. Vous portez dans votre cœur son Fils adorable, pourriez-vous en confier la garde à une protectrice plus puissante ? Si jamais la tentation vous presse plus vivement, appelez MARIE. Son nom seul suffit pour faire prendre la fuite au démon : il sait que c'est elle qui lui a écrasé la tête. Voilà ce que vous ferez dans tous les dangers de la vie ; mais c'est surtout à l'approche de vos derniers moments que vous l'invoquerez avec plus de ferveur et de confiance. Imitez encore ici ce jeune enfant de Marie, qui vient de s'endormir du sommeil des justes. Atteint d'une maladie aussi longue que douloureuse, le petit Jean-Baptiste ne cessait de joindre les mains, et d'invoquer sa bonne Mère. Lorsqu'il vit la dernière heure approcher, il

ne cessait de répéter, avec un accent qui touchait tous les cœurs : « Sainte Vierge, Mère de grâce et de miséricorde, défendez-moi de l'ennemi de mon salut, et recevez-moi à l'heure de ma mort ! Salomon, ajoutait-il, ne pouvait rien refuser à sa mère Bethsabée, ni Assuérus à Esther. Ah ! Vierge sainte, bonne Mère, Reine du ciel, vous aurez encore bien plus de crédit près de mon Sauveur, votre Fils adorable ; assistez-moi donc surtout à l'heure de ma mort. Une Mère telle que vous ne peut ni refuser ni être refusée. » La mort vint bientôt après ; mais elle parut en lui le calme d'un doux sommeil.

Sans doute vous voulez, mes chers enfants, mériter ainsi la tendresse et la protection de Marie, et quel est celui qui ne le voudrait pas ? Mais, pour cela, quels moyens prendrez-vous ? Les mêmes que vous prenez pour plaire à votre excellente mère. Or, quand vous voulez plaire à votre maman, quel moyen employez-vous ? Vous allez au-devant de ses désirs, vous lui obéissez avec soin, avec promptitude. Vous vous levez aussitôt qu'elle vous appelle, vous gardez le silence, vous priez, vous apprenez vos leçons, vous écrivez, vous lisez quand elle le veut ; vous vous ef-

forcez de lui montrer que vous êtes ses enfants. Elle est contente de vous parce que sa volonté devient la règle de la vôtre, alors elle n'a plus rien à vous refuser. Accomplissez de même la volonté de votre Mère qui est au ciel ; imitez ses vertus, efforcez-vous d'être doux, humbles, modestes, pieux comme elle, et alors vous serez ses enfants chéris, elle n'aura rien à vous refuser.

C'est ce qu'avait parfaitement compris le jeune Ubaldin. Ce petit ange, que la mort vient de ravir à sa famille, avait eu le bonheur d'être admis à la congrégation de la sainte Vierge. Quelque temps après sa réception, il disait à un de ses amis : « C'est en vain que nous prétendons au glorieux titre d'enfants et de serviteurs de Marie, si nous ne faisons tous nos efforts pour nous rendre semblables à elle par l'amour des vertus qu'elle a constamment pratiquées. Les marques extérieures de respect et de vénération pour la sainte Vierge, que nous donnons en récitant des prières, en jeûnant en son honneur et en fréquentant les congrégations, ces marques de respect sont louables, à la vérité, mais jamais elles ne nous mériteront les regards favorables de cette Mère de miséricorde, si elles ne sont

jointes à l'imitation de ses vertus. Voilà le seul moyen d'attirer sur nous ses bénédictions, et de l'engager à nous recevoir comme ses véritables enfants. »

Imiter la sainte Vierge, voilà donc le vrai moyen de lui plaire et de mériter ses faveurs. Voulez-vous ne jamais perdre de vue ce point essentiel ? je vais vous indiquer un moyen aussi sûr que facile : je l'ai trouvé dans le règlement de vie d'un enfant dont vous connaissez la sœur. Le voici : Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, je me demanderai bien sérieusement à moi-même : Si la sainte Vierge était à ma place, comment ferait-elle ? comment obéirait-elle ? comment prierait-elle ? comment travaillerait-elle ? De peur d'oublier ma question, je placerai sur la table une petite image de ma bonne Mère ; et, quand je sortirai, j'aurai soin de penser à ma question toutes les fois que je rencontrerai une grande personne.

Croyez-moi, mes bons amis ; cette question vous inspirera à vous-mêmes, suivant les circonstances, le zèle pour le travail, la retenue dans vos paroles, la modestie dans vos regards, la piété dans vos prières, la douceur et la charité envers le prochain.

Alors chacun de vous pourra dire avec vérité : Je suis l'enfant de Marie. Pour obtenir la grâce d'imiter ainsi les vertus de votre divine Mère, adoptez quelques pratiques en son honneur. Ces pratiques sont très-multipliées ; l'Eglise les a variées à l'infini. Elle sent que Marie est le secours des chrétiens, c'est pourquoi elle encourage, suivant les temps et les circonstances, toutes les pratiques capables d'honorer cette Reine du ciel. Je vais vous en indiquer quelques-unes, et je commencerai par vous dire qu'il n'est aucun enfant pieux qui n'en ait une ou plusieurs dont il se fait un devoir sacré. La dévotion à la sainte Vierge a toujours été regardée comme une marque de prédestination.

La sainte Vierge attache un grand prix à la Salutation angélique, parce qu'elle lui rappelle la joie qu'elle ressentit en apprenant de l'ange Gabriel qu'elle deviendrait la mère de Dieu. La pratique de cette dévotion consiste : 1^o à dire, tous les jours en se levant ou en se couchant, trois *Ave*, la face contre terre, ou du moins à genoux, en ajoutant à chaque *Ave* cette courte prière : « O Marie, par votre pure et immaculée conception, purifiez mon

corps et mon âme ! » On demande ensuite la bénédiction de Marie, comme celle d'une mère, ainsi que faisait saint Stanislas ; après quoi l'on se place d'une manière spéciale sous sa protection, afin d'obtenir d'elle qu'elle nous préserve de tout péché pendant le jour ou pendant la nuit ; 2° à réciter l'*Angelus* avec les trois *Ave*, le matin, à midi et le soir. Il y a de grandes indulgences attachées à cette pratique. Autrefois, au premier son de la cloche, tous les fidèles tombaient à genoux et récitaient l'*Angelus* ; 3° à saluer la Mère de Dieu en récitant l'*Ave Maria*, toutes les fois que l'heure sonne.

Deuxième pratique de dévotion, *les neuvaines*. Neuf jours avant les fêtes de la sainte Vierge, ses véritables enfants se disposent à les célébrer par quelques pratiques de piété. Les uns s'imposent une petite mortification dans leurs repas, les autres récitent chaque jour une prière ; ceux-là donnent une petite aumône ; ceux-ci font une petite lecture méditée dans quelque livre qui traite des gloires de Marie : il en est qui font toutes ces différentes œuvres. Ils se proposent, au commencement de la neuvaine, d'obtenir quelque grâce particulière ou de se corriger d'un dé-

Le Seigneur.

faut. La veille de la fête, ils se confessent, et le lendemain ils communient. Après la communion, ils s'offrent sans réserve à leur bonne Mère, et lui demandent la grâce qu'ils ont sollicitée pendant la neuvaine.

Troisième pratique de dévotion, *la mortification du samedi*. Ce jour, comme on sait, est spécialement consacré à la sainte Vierge; c'est pour cela que les enfants de Marie ne le laissent jamais passer sans honorer leur mère d'une manière spéciale. Beaucoup jeûnent ce jour-là, un plus grand nombre fait une mortification en son honneur, entend la sainte messe, et fait quelques prières spéciales à la gloire de Marie. Je ne sais si jamais j'ai rencontré un jeune communiant qui n'ait eu la résolution de pratiquer, le samedi, quelque bonne œuvre en l'honneur de la sainte Vierge.

Quatrième pratique de dévotion, *le chapelet*. Il faut que cette pratique soit bien agréable à la sainte Vierge, puisqu'elle accorde tant de grâces à ceux qui s'y montrent fidèles; il faut que cette pratique soit bien louable, puisque l'Eglise l'encourage d'une manière si pressante, et que, de toutes les dévotions à la sainte Vierge, elle est la plus répandue et la,

plus populaire. Je pourrais vous citer une foule de grands hommes , de rois , de reines , de pontifes , de capitaines distingués qui récitait régulièrement le chapelet. Vous connaissez peut-être, mes bons amis, ce trait de Louis XIV. Un religieux fut un jour admis à l'audience de ce grand roi , il le trouva récitant son chapelet. Le Père témoignant une surprise accompagnée de sentiments de respect et d'édification : *Ne soyez pas tant surpris, lui dit le roi, je me fais gloire de dire mon chapelet; c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché de manquer un seul jour sans m'en acquitter.* J'ai connu un jeune enfant qui, le soir, en allant prendre son repos, passait son chapelet autour de son cou, et le récitait jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Je ne vous parle point ici , mes chers enfants, du scapulaire, ni du rosaire, ni des congrégations en l'honneur de la sainte Vierge; M. le curé vous aura parlé de tout cela, et je sais que votre bonne mère vous a fait adopter celle de ces dévotions qui convient le mieux à votre âge. Enfin il est dans l'Eglise une prière si célèbre, que je ne saurais la passer sous silence; c'est la prière que vous con-

naissiez, et qu'une multitude de personnes de tout âge et de tout rang se font un devoir de réciter tous les jours : je veux parler du *Memorare* ou *Souvenez-vous*. Pour vous montrer combien elle est puissante sur le cœur de Marie, je vous citerai le trait suivant :

Un criminel condamné à être rompu vif ne voulait point entendre parler de confession. On porta cette nouvelle au père Bernard, dit *le Pauvre prêtre*, qui sur-le-champ accourut aux prisons. Il se fait conduire au cachot, salue le prisonnier, l'embrasse, l'exhorte, lui suggère des sentiments de confiance, le menace de la colère de Dieu ; mais rien ne fait impression ; le criminel ne daignait pas seulement le regarder. Le confesseur le prie de vouloir au moins réciter avec lui une prière fort courte à la sainte Vierge. Le prisonnier, par un geste de mépris, refuse de la dire : le père Bernard ne laisse pas de la réciter d'un bout à l'autre ; mais, voyant que le pécheur obstiné n'avait pas seulement voulu desserrer les dents, sa charité l'emporte, son zèle l'inspire, et, portant à la bouche de cet endurci un exemplaire de cette oraison qu'il avait toujours avec lui, il s'efforce de l'y faire entrer en disant : *Puisque*

tu ne veux pas la dire, tu la mangeras. Le criminel, gêné par ses fers et ne pouvant guère se défendre de cette importunité, promet, du moins pour s'en délivrer, de réciter la prière. Bernard se met à genoux avec lui, recommence l'oraison *Memorare*, et le prisonnier eut à peine prononcé les premières paroles qu'il se sentit entièrement changé. Un torrent de larmes coule de ses yeux. Il prie le saint prêtre de lui donner le temps de se disposer à la confession. Les égarements de sa vie et la grandeur des miséricordes divines le touchent de telle sorte, qu'à l'heure même il expire de douleur, montrant ainsi par son exemple combien la protection de celle que l'Eglise appelle le refuge des pécheurs est utile à ceux qui la réclament avec confiance.

Et moi aussi, ô ma divine Mère, je mets toute ma confiance en vous. Je veux vous aimer, je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour vous faire aimer de tous. Recevez favorablement le désir de votre enfant, et aidez-moi à l'accomplir. Je sais que ceux qui vous servent sont agréables aux yeux de Dieu; je sais qu'après la gloire de son nom il ne désire rien tant que de vous voir honorée et

aimée des hommes. C'est de vous, ô ma tendre Mère, que j'attends tout mon bonheur, la conservation de mon innocence, la délivrance de tous mes dangers, l'assistance à l'heure de la mort, l'allégement du purgatoire, et enfin le paradis. Ceux qui vous aiment n'ont jamais été trompés dans leurs espérances ; je veux être aussi, moi, un de ceux qui vous aiment : je vous aime, après Dieu, par-dessus toutes choses.

Pour pratique : *adopter une des dévotions indiquées plus haut.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE XII.

LES LISIÈRES.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Il y a, mes chers enfants , un spectacle dont vous n'avez jamais été témoins ; je vous engage , si l'occasion s'en présente , à vous le procurer. Après le spectacle de nos augustes cérémonies , j'en connais peu d'aussi solennels ; c'est celui d'un vaisseau de haut bord qui met à la voile pour un voyage de long cours. Le bâtiment est muni de tous ses agrès ; à l'extérieur et à l'intérieur , tout est en état de soutenir la mer. Les munitions de guerre et de bouche sont à leur place ; le pilote est au gouvernail ; les matelots sont rangés sur le pont ou se tiennent suspendus aux cordages : tout est prêt ; les voiles vont être déployées au premier signal. Enfin , le capitaine arrive , l'ancre est levée , le pavillon se déroule au bruit du canon !..... Alors , comme une ville flottante , le vaisseau s'éloigne lentement du rivage ; la foule des spectateurs répond aux cris , aux adieux de l'équipage , par des vœux , des larmes et des

acclamations. Bientôt le vaisseau gagne le large, il fuit plus rapidement devant la brise, les sommets de la côte s'abaissent, la terre disparaît, et l'œil du matelot n'a plus pour se reposer que le ciel et l'eau.

Or, savez-vous, mes bons amis, que vous aussi vous êtes au moment de donner le même spectacle. Jeune navigateur, votre âme est comme un navire qui va mettre à la voile pour un voyage de long cours. Une foule de témoins, les hommes et les anges, ont les yeux fixés sur vous ; les premiers vous regardent des bords que vous quittez ; les seconds vous contemplent des rivages vers lesquels vous cinglez. Avant que vous leviez l'ancre pour vous lancer sur la mer orageuse du monde, n'ai-je pas dû pourvoir votre bâtiment de tout ce qui peut vous assurer une heureuse navigation ? C'est pourquoi l'unique objet de mes soins a été jusqu'ici de vous fournir les moyens de persévérer. Le souvenir de la première communion, le catéchisme de persévérance, la prière, la fréquentation des sacrements, sont en quelque sorte les munitions dont vous avez besoin. Sans cela, vous périrez de misère dans la traversée ; ou bien, attaqués par les pirates, vous tomberez entre leurs mains pour passer, de là, soit à la mort,

soit dans les fers de l'esclavage en quelque terre inconnue.

Seulement j'ai oublié une chose. Avant de quitter le port, le navigateur a soin de faire une étude fort importante. Il étend devant lui la carte des mers qu'il doit parcourir ; là sont indiqués les écueils, les courants, tous les endroits dangereux qu'il doit éviter. Sans cette étude essentielle, il irait se briser ; et, quelque solide que fût son bâtiment, ébranlé par le choc de l'écueil, il ferait eau de toutes parts et disparaîtrait abîmé dans les flots. Eh bien ! cette étude essentielle, je viens vous aider à la faire. En examinant la carte de cette mer orageuse du monde que vous devez parcourir, j'aperçois des écueils que je dois vous signaler. C'est là que sont venus et que viennent encore, hélas ! chaque jour se briser une foule de bâtiments aussi bien équipés que le vôtre. Puissiez-vous être plus heureux ! Ces écueils s'appellent *occasions de péché*. Une occasion de péché c'est tout ce qui, par sa nature ou à cause de notre faiblesse, nous porte à offenser Dieu. Plus tard, je vous ferai connaître les plus dangereuses ; aujourd'hui je vais essayer de vous faire sentir l'indispensable nécessité de les éviter.

Que diriez-vous, mes chers amis, d'un capitaine de vaisseau à qui on signalerait des écueils et qui répondrait : « J'en conviens ; beaucoup de bâtiments se sont perdus dans ces endroits périlleux ; mais n'importe, je veux y passer ? » Que diriez-vous d'un voyageur à qui on dénoncerait une forêt comme étant infestée de voleurs, et qui répondrait : « J'en conviens ; beaucoup d'autres y sont tombés aux mains des brigands : je suis seul ; je porte un riche trésor ; mais n'importe, je veux y passer ? » La réponse est sur vos lèvres, vous diriez : « Ce sont des téméraires. Si ce capitaine fait naufrage, si ce voyageur est dépouillé, assassiné, c'est leur faute, ils l'ont bien voulu : qui aime le danger y périra. »

Téméraires, voilà donc, mes bons amis, le nom que vous donnez à des hommes qui, volontairement et sans raison légitime, compromettent leur fortune et leur vie ; mais quel nom, je vous prie, donnez-vous à l'enfant qui, volontairement, sans raison, et malgré mille avertissements, compromet la vie de son âme et sa fortune éternelle, en exposant le précieux trésor de son innocence ? Que peut-il alléguer pour sa justification ? Dira-t-il qu'il est plus fort que les autres ? que les

coups dont ils sont morts le trouveront invulnérable? Et moi, je lui réponds avec un Père de l'Eglise : « Quoi! êtes-vous donc d'une autre nature que le reste des hommes? Votre cœur est-il de marbre ou de bronze? Avez-vous fait un pacte avec Satan? Vous a-t-il promis de ne point vous attaquer, ou de ne vous porter que les coups qu'il vous plaira? Dieu vous a-t-il donné un billet signé de sa main par lequel il vous promet la victoire? Je le sais, il a conservé sains et saufs les trois enfants dans la fournaise, et Daniel dans la fosse aux lions; mais c'était par ses ordres et pour son amour qu'ils s'exposaient à l'activité des flammes et à la rage des bêtes. Et vous, c'est malgré sa défense que vous offrez votre cœur aux traits empoisonnés de l'ennemi, et vous prétendez n'avoir rien à craindre! Laissez, laissez, vous êtes les enfants d'Adam; enclins au mal dès votre enfance, vous pouvez donc tomber; vous êtes, de plus, présomptueux : vous tomberez infailliblement. Dieu résiste aux superbes. »

Malheureux enfants! si ces énergiques paroles ne vous suffisent pas, ouvrez du moins les yeux sur ce qui s'est passé dans tous les temps, et sur ce qui se passe encore aujourd'hui.

d'hui. Je ne sais, mes bons amis, si vous avez oublié l'histoire du jeune Alype, que nous lûmes au mois d'août de l'année dernière. Je vais la remettre non-seulement sous vos yeux, mais encore sous les yeux de tous les enfants, qui ne craindraient pas assez vivement *les occasions de péché* : vous verrez que les plus fortes résolutions viennent échouer misérablement contre ce redoutable écueil.

Sous le soleil brûlant de l'Afrique, Alype se laissa emporter de bonne heure à une espèce de fureur pour les spectacles; cependant, touché de Dieu, il se convertit et renonça tout à fait à ce dangereux amusement. Etant venu à Rome pour continuer ses études, il apporta avec lui son horreur pour le théâtre. Un jour, ses amis lui proposèrent de les y accompagner : il refusa nettement; ils revinrent à la charge, et l'y traînèrent malgré lui. Lorsqu'ils eurent pris place, les jeux commencèrent. Alype ferma les yeux, afin que des objets si séduisants ne souillassent point son âme. Plût à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles ! en effet, ayant entendu un grand cri, il se laissa vaincre par la curiosité ; il ouvrit les yeux et vit ce que c'était. A l'instant, il devint victime de sa funeste curiosité ; il goûta le

mal avec avidité comme un breuvage délicieux. Il n'était plus le même ; il devint spectateur, il jeta des cris, il s'anima comme les autres. Il remporta du théâtre une violente passion d'y retourner ; et non-seulement il y retourna avec ceux qui l'y avaient entraîné la première fois, mais il y entraînait lui-même les autres. Ce ne fut que longtemps après que Dieu, par un effet de sa miséricorde infinie, le retira de cet abîme. Avis aux présomptueux.

Que vous dirai-je maintenant, mes bons amis ? Je vous adresserai cette parole du Dieu que vous avez reçu. Parlant un jour des occasions du péché, notre Seigneur s'exprimait ainsi : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le ; si c'est votre main droite, coupez-la. » C'est-à-dire, si vous voulez conserver votre innocence, fuyez tout ce qui pourrait vous exposer à la perdre, séparez-vous de tout cela, ces personnes, ces lectures, ces plaisirs, ces occupations, vous fussent-ils aussi chers que votre œil, aussi nécessaires que votre main droite : autrement vous périrez. En effet, mes chers enfants, la seule chose qui puisse nous soutenir dans le danger, c'est la grâce de Dieu ; mais pouvons-nous compter sur la grâce, lorsque, malgré la défense ex-

presse de Dieu et de notre conscience, nous nous engageons dans les occasions dangereuses ! Ayez donc...

Je n'ai pu achever ma phrase. M. le curé est venu me voir. Nous sommes sortis dans la campagne. Je rentre à l'instant, et je continue.

Ayez donc une grande défiance de vous-mêmes. Que la malheureuse expérience de tant d'autres vous serve de leçon. Dans la promenade que nous venons de faire, M. le curé et moi, nous avons été témoins d'un petit fait que je vais vous raconter. Nous avons aperçu, à vingt pas de distance, une *bonne* qui promenait un jeune enfant. Elle le tenait par des lisières. A la vue d'une fleur, d'une feuille que le vent faisait tournoyer sur le chemin, l'enfant faisait de grands efforts pour rompre ses lisières et échapper des mains de la bonne. Celle-ci le raisonnait, lui prédisait un chute certaine s'il quittait l'appui nécessaire à sa faiblesse. Tout occupée de ses raisonnements, elle s'oublie, sa main s'entr'ouvre ; le jeune indocile aperçoit un papillon, il fait un brusque effort ; la lisière échappe à la bonne, et, à quatre pas de là, le petit drôle alla donner du nez contre terre. La bonne accourt, le relève, le console, le

gronde : « Monsieur, je vous l'avais bien dit. » Elle reprend les lisières. Moins de cinq minutes après, l'enfant avait oublié et sa chute et les avis de sa bonne. Une nouvelle escapade est suivie d'une nouvelle chute. Mais pour cette fois il n'en a pas été quitte à si bon marché. Son front et ses mains sanglantes témoignaient de la violence du choc. Il pousse des cris perçants : nous arrivons. Le croiriez-vous ? au lieu de se plaindre de lui, il s'en prend à sa bonne, l'égratigne et l'appelle méchante.

« Pauvre enfant d'Adam, me dit M. le curé, l'homme est donc le même dans tous les âges ! Présomptueux, téméraire, indocile, il s'expose à tous les dangers malgré les conseils des autres et sa propre expérience. Il tombe, et, au lieu de la baiser, il mord la main qui le relève. Image affligeante d'un grand nombre d'enfants après la première communion. Sans défiance d'eux-mêmes, incrédules aux sages conseils, ils s'exposent, ils tombent, et leur chute n'est souvent, pour leur orgueil, qu'une occasion de colère contre les charitables amis qui veulent les secourir. » Pour vous, mes chers enfants, laissez-vous toujours conduire par la main maternelle de la Religion. Ne craignez pas ; vous jouirez

de toute la liberté nécessaire à votre bonheur, sans avoir à redouter ces chutes humiliantes qui portent l'amertume dans l'âme, et quelquefois empoisonnent la vie entière. Par là vous ne compromettrez jamais votre précieux trésor.

Pour conclusion de cette lettre, je vous engage à chercher dans le Dictionnaire et à bien graver dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre mémoire, ce mot : *Défiance de soi-même*. O mon Dieu, je sens que je suis la faiblesse, l'inconstance, la légèreté même. Fragile roseau, saurai-je jamais assez me défier de moi-même ? Hélas ! Seigneur, ma misère est encore plus grande que je ne crois. C'en est donc fait de mon innocence si je n'évite avec un soin extrême les *occasions du péché*. Je porte mon précieux trésor dans un vase fragile ; si je le heurte contre la moindre pierre, il se brisera. Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi une grande défiance de moi-même et une grande confiance en vous. O Marie ! ma bonne mère, obtenez-moi cette double grâce de mon divin Sauveur.

Pour pratique : *ne jamais rester dans l'oisiveté.*

Adieu, mes bons amis ; LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

LETTRE XIII.

LES CHAMPIGNONS.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Vous voilà bien informés, mes jeunes navigateurs, que de nombreux écueils vous attendent sur l'océan du monde. Je vous les ai montrés sur la carte. De fréquents et effroyables naufrages vous en ont fait connaître le danger. Je vous ai donné pour boussole la défiance de vous-mêmes, recourez-y souvent. Prenez garde, l'écueil se trouve quelquefois à fleur d'eau, la moindre imprudence peut vous perdre. J'ai promis de vous nommer quelques-uns de ces redoutables *brisants*. Je vous tiens parole. Le premier, ce sont les *mauvais livres*. Il en est de deux sortes : les uns qui attaquent les vérités de la religion, les autres qui attaquent les bonnes mœurs. La lecture des premiers vous ferait perdre la foi ; la lecture des seconds vous ravirait l'innocence.

Je sais, mes bons amis, que ces dangereux écueils ne sont pas actuellement à craindre.

pour vous. Sous les yeux de votre pieuse mère, vous ne faites que des lectures convenables à des enfants chrétiens. Heureux enfants ! jamais vos regards ne tombèrent sur une page souillée. Mais plus tard , lorsque vous aurez grandi , vous entendrez vanter avec emphase des livres suspects, dangereux , même tout à fait mauvais. « C'est un chef-d'œuvre, vous dira-t-on, un tel, une telle l'ont lu ; quel mal peut-il y avoir ? » C'est par ces éloges pompeux qu'on éveillera votre curiosité.

Quel mal peut-il y avoir?... Et moi je demande quel mal n'y a-t-il pas ? Parlons d'abord des livres qui sont dangereux pour les mœurs, je les désigne sous le nom général de romans. Écoutez : Un jour une personne vint trouver un missionnaire dont les cheveux avaient blanchi dans l'exercice du sacerdoce. A son air, à ses expressions, le Père devine qu'il a affaire à une personne habituée à la lecture des romans ; car un esprit exercé ne s'y trompe guère. « Vous lisez des romans ? lui dit-il. — Oui , mon père , mais je n'y prends point de mal. — Hé bien, mon enfant , vous savez que nous devons rapporter toutes nos actions à Dieu , n'est-ce pas ? — Oui , mon père. — Vous savez aussi que

les plus indifférentes, telles que nos repas, notre sommeil, nos promenades, lui sont agréables dès qu'elles lui sont offertes et pratiquées en vue de lui plaire? — Je le sais, mon père. — Eh bien, offrez-lui aussi la lecture de vos romans, et voici de quelle manière vous vous y prendrez. Avant d'ouvrir le livre, vous vous mettrez à genoux au pied de votre crucifix et vous direz à notre Seigneur : Mon Dieu, je vais lire un roman, c'est-à-dire je vais remplir mon esprit, mon imagination et mon cœur de faits mensongers, d'images séduisantes et de sentiments d'amour charnel, et tout cela je vais le faire pour accomplir les promesses de mon baptême et de ma première communion, pour procurer votre plus grande gloire et la sanctification de mon âme. Après cette prière, vous commencerez. — Mais, mon père, mais... je ne pourrai pas faire cette prière-là... ce serait une dérision. — Comment, offrir à Dieu une action qui n'est pas mauvaise serait une dérision? — Mais... mon père... — Ah ! vous sentez donc que cette lecture n'est pas aussi innocente que vous le dites? et cependant je ne vous l'ai présentée que sous le point de vue le moins dangereux... Dites-

moi, mon enfant, ajouta le saint vieillard, étiez-vous plus pieuse autrefois que vous ne l'êtes aujourd'hui? — Oui, mon père, surtout après ma première communion. — Alors lisiez-vous des romans? — Non, mon père. — Autrefois aimiez-vous les études sérieuses, les occupations graves et utiles? — Oui, mon père. — Alors lisiez-vous des romans? — Non, mon père. — Autrefois, étiez-vous plus obéissante, plus douce, moins curieuse de plaisirs et de parures? — Oui, mon père. — Alors lisiez-vous des romans? — Non, mon père. — Autrefois, fréquentiez-vous les sacrements avec plus de goût, de ferveur et d'exactitude, étiez-vous plus heureuse? — Oui, mon père. — Alors lisiez-vous des romans? — Hélas! non, dit-elle en poussant un profond soupir.

— C'est assez, mon enfant, lui dit l'homme de Dieu; tenez, lisez votre histoire et celle de toutes les personnes qui, comme vous, se livrent à la lecture des romans; » et il lui remit un abrégé de la vie de sainte Thérèse. Or, voici ce qu'elle y trouva : « La lecture des romans, dit la sainte, fut le principe de mes premières fautes.. Je m'appliquai à cette dangereuse lecture, et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit commettre, causa tant de

refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle me fit faire beaucoup d'autres fautes. Je pris d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire; mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de mes soins; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités... Je ne me doutais pas qu'il y eût le moindre mal, mais je vois maintenant combien il devait y en avoir. »

• Ainsi, continua le missionnaire, les plus heureuses inclinations ne tiennent pas contre le poison de ces lectures. L'expérience prouve que rien n'est plus frivole qu'une tête remplie d'une foule d'aventures romanesques. Le fruit d'une bonne éducation, l'innocence des premières années, l'amour du devoir, tout est ébranlé par ces malheureux ouvrages. Telle était réservée, modeste et pleine d'une pudeur aimable, qui, après avoir lu des romans, n'a plus conservé les marques de cette modestie qui sied si bien aux jeunes personnes. L'amour de la parure succède à celui de la simplicité; on veut faire comme les autres, chercher à plaire comme eux; on s'en occupe le jour, on y rêve la nuit, et, à force de vouloir réaliser en soi les beaux sentiments des héros de romans, on s'accoutume à n'aimer que ce

que le monde aime, et à négliger ce que la religion prescrit. Voilà les fruits amers de ces lectures insinuanes et perfides. »

Quelques jours après elle revint. « Mon père, dit-elle au missionnaire, vous avez eu raison de me dire que je lirais mon histoire dans le livre que vous m'avez remis ; mais je dois à la vérité de dire qu'elle n'y est pas complète. La lecture des romans m'a fait encore bien plus de mal. Autrefois j'avais le cœur très-tendre pour les pauvres, depuis que je me suis mise à verser des larmes sur des infortunes imaginaires, je n'en ai plus pour des maux réels : autrefois j'étais heureuse parce que j'étais innocente, tout était calme dans mon âme ; mais, depuis mes funestes lectures, je ne sais quelle vague inquiétude, quel malaise me poursuit, je ne me trouve bien nulle part, parce que nulle part je ne rencontre ce beau chimérique dont mes livres m'ont donné l'idée. Ce n'est pas tout : mes passions, nourries par des lectures qui, sous les plus innocents dehors, leur présentaient un aliment, se sont développées ; des pensées, des désirs... Hélas ! mon père, je suis bien punie de ma présomption... Ma mère m'avait souvent répété qu'il est impossible de respirer

longtemps un air contagieux sans que le tempérament s'affaiblisse. Je n'ai respiré dans mes lectures que l'air contagieux du monde, de la vanité, des plaisirs séduisants; la tentation est venue..... Ah! si ma mère ne fût pas morte sitôt, je serais encore innocente! »

Il ne fut pas difficile au missionnaire d'achever la conversion de cette âme; sa franchise en avait heureusement préparé les voies. Instruite par une funeste expérience, elle renonça à toute lecture de romans; peu à peu des lectures plus sérieuses, par conséquent plus utiles, des prières moins distraites lui rendirent la ferveur et la paix.

A cet exemple je pourrais, mes chers amis, en ajouter une foule d'autres; je pourrais en particulier vous citer celui de cette femme tristement célèbre du dernier siècle, qui s'était gâtée par ces dangereuses lectures. Croyant par là former son esprit, elle y perdit non-seulement les mœurs, mais encore cette sensibilité vraie, sans laquelle nous sommes comme un marbre poli, mais bien dur et bien froid. Elle n'était susceptible d'aucun attachement; son propre fils s'étant poignardé de désespoir à la porte de sa chambre, un événement si tragique ne déranger pas, pour ce jour-là

même, son train de vie. Je vous ferais un gros volume, si je voulais recueillir ici toutes les histoires tragiques et scandaleuses, et surtout les suicides d'une multitude de jeunes gens et de jeunes personnes occasionnés par la lecture des romans.

Mais si tels sont les maux, hélas ! trop réels que produit cette lecture, je demande qu'on me fasse voir quel résultat avantageux elle a jamais produit. Depuis qu'on lit beaucoup de romans, les mœurs en sont-elles devenues plus pures, la foi plus vive, la piété plus tendre, les enfants plus soumis, plus appliqués à leurs devoirs, les domestiques plus fidèles, les pauvres mieux assistés, les familles plus unies ? Ecoutez : Un ministre protestant disait naguère, à la vue des variations infinies de sa secte : « Je me fais fort d'écrire sur l'ongle de mon pouce tout ce qu'il y a aujourd'hui de certain parmi les protestants. » Et moi aussi, je me fais fort d'écrire sur l'ongle de mon pouce tout le bien produit par la lecture des romans.

Mais c'est assez, mes bons et tendres amis, je connais votre docilité et vos excellents principes. Je prêche des convertis : vous ne tirez donc jamais de romans, dont on peut

bien dire ce que saint François de Sales disait des bals : « Les bals sont comme les champignons, les meilleurs ne valent rien. » O mon Dieu ! source de toute vérité et de tout amour, ne permettez pas que j'abandonne jamais la source limpide de votre sainte doctrine pour aller boire à l'eau croupissante des marais. Soyez mon livre : en vous j'apprendrai tout ce que je dois savoir ; à me connaître, à vous connaître vous-même et à vous aimer ; j'apprendrai ce que je vous dois, ce que je dois à mes frères, ce que je me dois à moi-même. Que pourraient me dire tous les livres où respire un autre esprit que le vôtre ? Hélas ! ils corrompraient mon cœur, mon cœur aujourd'hui si pur et si agréable à vos yeux ; ils me raviraient votre amour et la douce paix de l'innocence. O Marie ! ma bonne mère, obtenez-moi un grand dégoût pour toutes les lectures dangereuses !

Pour pratique : *faire chaque jour une petite lecture de piété.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE XIV.

LA FOIRE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Puisse-t-il l'être toujours ! C'est pour vous procurer ce bonheur incomparable, mes bien chers amis, que je vous signalais dans ma dernière lettre un des plus dangereux écueils qui vous attendent. Plein de confiance en votre docilité, j'étais bien sûr que vous adopteriez pour règle de conduite les conseils d'un vieillard qui vous a vus naître et qui vous aime uniquement. En cela vous ressemblez à ces jeunes matelots qui partent pour leur premier voyage : avant de s'embarquer, ils consultent les vieux marins qui ont couru toutes les mers ; celui-ci leur signale le cap des Tempêtes, celui-là un banc de sable ; un autre, un rocher à fleur d'eau ; un dernier, tel vent dangereux qui règne sur certains rivages ou à telle latitude. Les conseils des vieux experts de l'Océan sont recueillis comme des oracles ; on se ferait un cas de conscience de les né-

gliger. Il est ainsi de vous ; j'en étais sûr d'avance : votre aimable lettre m'apprend que je ne me suis pas trompé. Vous êtes bien décidés à ne lire jamais de romans ni aucun ouvrage inconnu, à moins que vous n'ayez demandé l'avis d'une personne éclairée qui vous répondra, non suivant les fausses idées du monde, mais d'après les maximes de l'Évangile. Rien de plus sage que cette règle : c'est d'après l'Évangile, et l'Évangile tout seul, que nous devons nous conduire ; car c'est sur l'Évangile que nous serons jugés. Laissez dire, laissez faire, votre innocence avant tout : voilà votre devise.

C'est aussi celle de Paul et de Léonie ; vous les connaissez, vous connaissez également leur excellente mère ; aussi heureux que vous, jamais page dangereuse ne souilla leurs regards ; vous jugerez par là de leur indignation en apprenant ce qui vient de se passer ici, et dont tout le monde s'occupe. C'était la foire mercredi dernier : un marchand étranger s'était établi sur la grande promenade ; il vendait des joujoux et des bonbons, jugez de l'affluence ! Un peuple de petits et même de grands enfants assiégeait constamment sa boutique ; il vendait ! il vendait ! Chaque

acheteur s'en allait content, qui en mangeant un bonbon, qui en agitant un grelot, qui en faisant danser un petit marmouset, objet de bien des vœux. Vers midi, cet homme se mit à vendre de petits bonbons en chocolat, longs d'un pouce et demi, épais et larges en proportion. Or, il arriva que la bonne Marguerite, cuisinière de la mère de vos jeunes amis, vint à passer, tenant sa petite nièce par la main. Cette enfant, qui aura sept ans au mois d'août, jette des yeux de convoitise sur la jolie boutique ; la tante approche et lui achète un de ces petits bonbons en chocolat. On rentre à la maison. La petite montre son bonbon et essaie d'y mettre les dents ; elle éprouve de la résistance. Léonie, qui se trouvait là, regarde, prend le bonbon des mains de la petite pour le lui casser. Vains efforts, il plie et ne rompt pas. Paul arrive, et ôte l'enveloppe de chocolat, et il trouve..... devinez quoi!..... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Ruse infernale ! il trouve un mauvais livre relié en maroquin rouge, doré sur tranche, très-bien imprimé, et rempli de miniatures infâmes.

Suivi de Léonie et de la petite fille, Paul

accourt vers sa mère en criant : « Maman, maman, voyez donc ce qui était dans ce bonbon ! » La mère regarde et pousse un cri d'indignation. Sur-le-champ, elle sonne et envoie chercher son cousin qui est, comme vous savez, maire de l'endroit. « Voyez, lui dit-elle, ce qu'on vend pour des bonbons. » Le maire partage l'indignation de sa cousine : il court pour arrêter l'empoisonneur, mais il était parti.

Quant au petit livre, je l'ai vu de mes yeux ; je l'ai tenu dans mes mains. Je ne crois pas qu'il soit possible de renfermer dans un moindre volume plus de corruption et d'impunité ; or, quand on pense qu'il s'en répand ainsi des millions, on se demande ce que nous allons devenir, ce que va devenir surtout cette chère et intéressante jeunesse, contre laquelle le génie de l'enfer invente de pareils moyens de séduction.

Je ne saurais donc trop vous le répéter, mes bons amis, soyez bien sur vos gardes. A ce fait tout récent, puisqu'il ne date que de trois jours, j'en ajouterai un autre qui n'est pas moins certain, puisqu'il m'est personnel ; il vous révélera toute la malice de ces hommes qui ont entrepris d'anéantir parmi nous

les mœurs et la foi. Il y a environ quinze ans que je passai à T..... Je me présentai chez un libraire de cette ville pour acheter différents ouvrages ; mes yeux tombèrent sur un joli volume in-18, relié et doré sur tranche. Le titre pieux me détermina ; je l'achetai dans l'intention de l'offrir à un de mes jeunes amis. De retour chez moi, je pris mon petit livre pour y faire, je crois, une lecture sainte ; quelles furent mon indignation et ma surprise, lorsque je m'aperçus que, sous le titre séduisant d'un ouvrage de piété, j'avais acheté un ouvrage infâme ! Sur-le-champ le feu en fit justice, et je me tins pour averti, et me promis bien qu'à l'avenir on ne m'y prendrait plus.

Je vous ai cité ces différents traits auxquels il me serait facile d'en ajouter d'autres, pour vous montrer avec quelle fureur et quelle perfidie l'impiété s'efforce de propager les mauvais livres. De là, que faut-il conclure ? sinon qu'aux yeux des ennemis de la religion, les mauvais livres sont le plus puissant moyen d'éteindre la foi et de corrompre les mœurs ? Hélas ! ils ne se sont pas trompés ; ce sont les mauvais livres, surtout les livres contre la foi, qui ont amené tous les bouleversements,

tous les désordres, tous les scandales et par suite toutes les calamités dont nous sommes les témoins ou les victimes. Ce n'est point ici une exagération, toutes les personnes sensées l'avouent; ce n'est pas non plus une imputation calomnieuse, les impies eux-mêmes s'en sont vantés. Ainsi l'effroyable naufrage dans lequel des générations entières ont péri sera pour vous, mes amis, une grande leçon, et un terrible avertissement de ne jamais lire, sous quelque prétexte que ce soit, des ouvrages contraires à la religion.

Quelle pitié d'entendre certains jeunes gens qui se livrent imprudemment à cette lecture, afin, disent-ils, de connaître le pour et le contre! Est-ce donc que la certitude des vérités chrétiennes dépend des objections ou des raisonnements humains? Qui êtes-vous pour trancher, admettre ou rejeter les oracles de Dieu? D'ailleurs le prétendu désir de connaître le pour et le contre n'est qu'un prétexte, et la preuve en est qu'après avoir lu les objections dans les livres impies, on ne se donne pas la peine de chercher la réponse dans les défenseurs de la foi. Tel qui sait par cœur le nom de beaucoup de mauvais livres, serait embarrassé de nommer un seul apologiste. En revenant de Barcelone, je me trouvais

dans la voiture avec un jeune homme d'environ dix-neuf ans, qui se permettait d'afficher l'incrédulité, en ajoutant : « Voyez-vous, je sais ce que je dis; j'ai lu le pour et le contre. » Je m'avisai de lui demander : « Connaissez-vous Bergier, la Luzerne, Tertulien?... » Il crut que je lui parlais arabe : son embarras mit les rieurs de mon côté; et l'affaire fut finie.

Au reste, mes bons amis, voulez-vous que je vous dise le fond de tout cela? le voici : Lorsque, vers l'âge de dix-huit ou vingt ans, les passions, impatientes du frein, commencent à gronder, le cœur se gâte ; on a besoin de calmer les remords qui suivent toujours un premier écart ; au lieu de chercher la tranquillité dans le retour à la vertu, on la cherche dans des objections contre des vérités si contraires aux penchants corrompus. Bonnes ou mauvaises, toutes les raisons paraissent sans réplique; une équivoque, une plaisanterie, une fausseté insigne qu'on répète ensuite avec assurance, passent pour des démonstrations dès qu'elles sont d'accord avec les désirs d'un cœur qui n'est plus innocent : c'est ainsi qu'on devient incrédule; non par *conviction*, mais par *corruption*.

Voilà l'histoire de tous ces philosophes im-

berbes, qui se croient d'autant plus éclairées qu'ils sont moins vertueux : c'est le cœur qui leur fait mal à la tête. La preuve : tant qu'ils tinrent leur âme en état de désirer que la religion soit vraie, jamais ils n'en doutèrent. Mais, hélas ! les pauvres enfants que je n'accuse point ici, à Dieu ne plaise ! mais que je plains dans toute la sincérité de mon âme, leurs doutes n'ébranleront pas plus la certitude du christianisme, que les objections des impies depuis Celse jusqu'à Voltaire, pas plus que le glaive de Néron et de Dioclétien n'ont pu l'abolir. Ce n'est pas leur main débile qui effacera ces divines paroles, gage d'immortalité : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Elle n'effacera pas non plus la signature sanglante de vingt-deux millions de martyrs morts en témoignage de la foi ; ils n'obscurciront pas ce miracle aussi éclatant que le soleil : *le monde converti par douze pêcheurs !...* Ce miracle est tellement puissant, tellement inattaquable, que les plus incrédules, les plus intrépides n'osent pas même le regarder en face. Si donc jamais vous entendez des objections, si jamais votre foi éprouve quelques frayeurs, souvenez-vous des

douze pêcheurs qui ont converti le monde; réfugiez-vous derrière ce rempart indestructible : de là, vous pourrez tout à votre aise défier l'incrédulité, et rire de son impuissance.

Mon Dieu ! je crois fermement toutes les vérités enseignées par l'Eglise catholique dans le sein de laquelle j'ai eu le bonheur de naître. Etablie par le plus grand de tous les miracles, elle est évidemment divine et l'organe infailible de votre parole. Vous êtes la vérité même, ô mon Dieu ! vous ne pouvez ni tromper, ni autoriser le mensonge ; je crois donc, et je suis prêt, s'il le faut, à signer ma foi de mon sang. Conservez en moi cette foi vive ; ne permettez pas que jamais je m'expose à la perdre. Je renonce pour toujours à toute lecture capable d'y porter atteinte. Votre sainte loi, ô mon Dieu ! sera l'objet de mes études et de mes méditations ; car craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là tout l'homme. O Marie ! ma bonne mère, obtenez-moi la grâce d'une foi vive, généreuse et agissante.

Pour pratique : *réciter le Credo dans les tentations contre la foi.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE!**

LETTRE XV.

LES POMMES.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE! C'était hier, mes chers enfants, je venais de dire la messe ; en passant dans la rue, j'avais rencontré le père Homfroy. Nous causions lorsque le facteur vint à passer et me remit une lettre. A l'inspection du timbre et surtout de l'écriture, je sentis mon cœur battre de joie : il n'y a que pour vous que je ne vieillis pas. J'avais entre mes mains des nouvelles depuis longtemps attendues. J'ouvris la lettre en disant au père Homfroy : C'est de mes enfants. — Eh bien ! comment vont-ils ? comment va madame ? viendront-ils bientôt ? savent-ils déjà ce qui est arrivé ici le jour de la foire ? » Pendant que le père Homfroy faisait toutes ces questions, moi j'en lisais la réponse. Je lui en fis part. Oh ! le mauvais sujet ! répétait-il en parlant du colporteur, dont votre réponse lui rappelait vivement le souvenir.

De mon temps on ne voyait pas tous ces gens-là ; les affaires n'en allaient pas plus mal. Si j'étais roi, ajouta-t-il en branlant sa tête couverte de cheveux blancs, ils en veraient de belles ! On punit ceux qui vendent du poison sans autorisation ; pourquoi ne punit-on pas ceux qui empoisonnent nos enfants ?

A ces mots, le père Homfroy, d'un air mécontent, voulut me quitter, sans doute pour aller porter ses plaintes à quelque voisin. Je le retins, en le priant de m'accompagner jusqu'à ma solitude. « C'est bien de l'honneur, » me dit-il, et il remit son chapeau, puis, s'appuyant sur son long bâton blanc, et moi sur ma canne, nous prîmes lentement le chemin qui conduit par le grand verger à la porte de mon petit manoir. Nous dûmes passer, comme vous voyez, devant la maison de M. Frédéric. « Le pauvre Frédéric ! me dit le père Homfroy, il doit être bien triste. — Pourquoi ? — Ah ! on dit qu'il a reçu de bien mauvaises nouvelles. — De qui ? — De son fils. — D'Hippolyte ? — Oui. — Qu'est-ce donc ? — Voici ce qu'on m'a rapporté, il y a peut-être une heure :

« Hapaspolte, comme vous savez, a été mise

en apprentissage à L.... Il est parti deux ans après sa première communion. — Je me le rappelle parfaitement, dis-je au père Homfroy; M. le curé m'a fait dans le temps beaucoup d'éloges de cet enfant : il était le plus instruit du catéchisme, sa piété allait de pair avec son instruction, chaque mois il fréquentait les sacrements. Son père, sa mère, tout le monde se louait de sa douceur et admirait sa modestie. — Il partit donc, reprit le père Homfroy. Le maître chez qui il fut placé avait plusieurs apprentis; tous n'avaient pas la bonne religion d'Hippolyte. Cependant, lorsque le maître était là, ils n'osaient rien dire. Le malheur d'Hippolyte fut d'aller se promener avec eux après le travail. Ces jeunes libertins se permettaient cinquante propos indécents et impies; ils se moquèrent de la réserve du pauvre jeune homme. D'autres compagnons aussi corrompus se joignaient à eux. Hippolyte aurait dû se retirer tout de suite; il n'en eut pas le courage. Bientôt il n'osa plus aller à l'église le dimanche, moins encore se confesser. Il paraît qu'il est devenu tout comme les autres. — Pauvre enfant! m'écriai-je en poussant un profond soupir; voilà donc toujours les suites

Le Seigneur.

des mauvaises compagnies ! C'est donc à ce cruel dénoûment qu'aboutissent et nos soins et les bonnes résolutions d'un si grand nombre d'enfants ! Mon Dieu, se pourrait-il que notre ministère dans l'éducation de la jeunesse se réduisît longtemps encore à engraisser ainsi des victimes pour la corruption ? Hélas ! tant qu'il y aura des corrupteurs, et que les enfants ne seront pas plus circonspects, voilà quel sera le fruit de nos travaux. »

Le père Homfroy remarqua mon émotion : « Oh ! Monsieur ! me dit-il, j'en connais bien deux cette année qui vous donneront de la satisfaction ; » et il vous nomma. Ma pensée se reposa délicieusement sur vous ; et je résolus, mes bien chers amis, de vous signaler cet écueil plus redoutable encore que les autres : *les mauvaises compagnies.*

A quelques pas de là, nous rencontrâmes le frère aîné d'Hippolyte. Nous n'osâmes l'interroger ; il vit cependant bien que nous savions quelque chose ; il ne put se contenir : on est si expansif dans la douleur ! Il se mit à pleurer. « Quel malheur ! mon frère est perdu : maman en mourra de chagrin. Mon père va partir ; je ne sais où tout cela en est. »

Et il nous confirma tous les détails rapportés par le père Homfroy. Il en ajouta de nouveaux. Et il paraît que ce malheureux Hippolyte s'est tout à fait livré à la débauche. Il a fait des dettes, et, pour les payer, il a soustrait divers objets à son maître. La chose a éclaté. Le père va partir pour arrêter les suites de cette affaire ; je vous tiendrai au courant.

Les mauvaises compagnies ! Où trouverai-je, mes tendres amis, des paroles assez puissantes pour vous éloigner à jamais de ce funeste écueil ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes perdus si vous en approchez. C'est là une vérité tellement certaine, qu'elle est passée en proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » O mon Dieu ! il n'y a peut-être pas un seul réprouvé dans l'enfer qui ne puisse dire : C'est un tel, c'est une telle qui m'a perdu ; avant d'aller dans telle compagnie, j'étais innocent. Infortuné ! si jamais je n'y eusse mis les pieds, je serais un saint, et je suis un réprouvé ! Je suis perdu à jamais, perdu sans ressource, perdu pour une éternité !!!

Fuyez donc, mes bien-aimés, fuyez les mauvaises compagnies comme vous fuiriez à

l'aspect d'un serpent. Il faut les craindre autant que l'enfer, car elles en sont le vestibule. Je vous en supplie ; ah ! de grâce, ne méprisez pas la parole d'un vieillard. Sous quelque prétexte que ce soit, ne vous y trouvez jamais ; leur contact brûle comme le feu, salit comme la boue, tue comme la peste. Que deviendrait, grand Dieu ! la fleur si belle et si tendre de notre innocence ? Que deviendrait cette vertu qui vous égale aux anges, mais qu'une parole flétrit comme un souffle ternit une glace ? que deviendrait cette douce, cette aimable piété qui fait les délices de votre cœur, et dont les charmes ravissent le cœur de Dieu même ? Adieu à tous ces biens ! à ces biens qui tiennent lieu de tout le reste, et à quoi rien ne peut suppléer, à ces biens qui, une fois perdus, ne se recouvrent plus parfaitement, adieu pour jamais !....

Souvenez-vous de l'histoire du jardinier. Un jardinier avait un enfant élevé, comme vous, dans la crainte de Dieu. Ce fils bien-aimé grandissait heureux à l'ombre de l'autorité paternelle. Doux, modeste, obéissant, pieux, il faisait les délices de ses vertueux parents. Un jour, il lui arriva de se rencontrer avec des jeunes gens de son âge, dont les sen-

timents et les paroles décelaient une grande malice et une corruption précoce. Le père vigilant s'en aperçut dès le soir même; il voulut donner une leçon à son fils. Il cueillit sept pommes; six étaient les plus belles et les plus saines de tout le jardin : la septième était pourrie. Ils les mit toutes ensemble dans une petite corbeille, et les offrit à son fils. L'enfant sauta de joie; mais apercevant la pomme pourrie : « Papa, dit-il, pourquoi cette pomme pourrie? elle gâtera les autres. — Au contraire, mon fils, les autres la guériront. » Le père prit ensuite la corbeille, et la mit sous la clef dans une armoire. Quelques jours après, il appela son fils, et l'invita à venir voir ses pommes : trois déjà commençaient à se gâter. « Papa, je vous l'avais bien dit; vous verrez qu'elles pourriront toutes. — N'en croyez rien, mon fils. » En disant ces mots, il remplaça la corbeille dans l'armoire, et emporta la clef. Cinq jours s'étaient écoulés, lorsqu'il appela de nouveau son enfant. La corbeille reparut; mais, hélas! elle ne contenait plus que des pommes pourries. A cette vue, l'enfant fondit en larmes. Alors le père, prenant un ton grave et affectueux tout ensemble : « Mon fils, lui dit-il, ne pleurez

pas, vous ne perdrez rien ; j'ai voulu vous donner une leçon. Ne vous ai-je pas vu, il y a quelques jours, en la compagnie de quelques jeunes libertins ? J'en ai été effrayé. Sachez, mon fils, que leur fréquentation, même leur approche, corrompra aussi infailliblement votre cœur, que cette pomme pourrie a gâté toutes les autres. Saint Paul l'a dit : « Les mauvaises paroles corrompent les bonnes mœurs. » Il ne faut qu'un seul libertin pour empoisonner votre cœur et celui de bien d'autres. Je remplacerai facilement les pommes que vous pleurez ; mais votre innocence, mais votre piété, mais l'amitié de votre Dieu, mais votre âme, qui vous les rendra quand vous les aurez perdues ? L'enfant profita de la leçon. Heureux d'avoir un tel père ! plus heureux d'avoir mis en pratique ses sages conseils !

Je le sais, mes chers enfants, vous n'avez rien à redouter pour le moment des mauvaises compagnies : votre excellente mère veille, avec une sollicitude qui devrait être celle de bien d'autres, à ce que rien ne puisse porter atteinte à votre innocence. Mais vous ne serez pas toujours sous l'aile maternelle : bientôt vous prendrez votre essor ; ce sera le

moment du danger, ce sera aussi le moment de vous armer de précaution et de vous souvenir de mes conseils. O mon Dieu ! qu'elle est périlleuse la position d'un enfant innocent au milieu du monde ; mais qu'elle est affreuse au milieu des mauvaises compagnies ! C'est un tendre agneau au milieu des loups, c'est une perle au milieu des pourceaux, c'est une rose au milieu des limaces dégoûtantes qui la souillent de leur bave impure, c'est un ange au milieu d'une troupe de démons. Et vous seriez un jour cela, vous, les enfants de ma tendresse ! Je ne puis me faire à cette idée. Non, mes yeux ne seront jamais condamnés à voir un pareil spectacle ! Mais, je le répète, si vous restiez volontairement dans les mauvaises compagnies, vous seriez perdus.

Témoin ce malheureux enfant dont la mort funeste épouvanta le siècle dernier, comme elle m'épouvante encore aujourd'hui, et comme elle doit épouvanter à jamais tout enfant qui ne craint pas assez les mauvaises compagnies. Élevé par des parents chrétiens, cet enfant fut placé, vers l'âge de douze ans et demi, dans un collège de la capitale ; il y entra avec son innocence. Pourquoi faut-il

qu'il se rencontre dans presque toutes les maisons d'éducation, même les mieux surveillées, quelqueunes de ces pestes vivantes, de ces démons incarnés qui prennent à tâche de corrompre tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, un enfant innocent? Par un malheur trop ordinaire, notre malheureux jeune homme tomba dans la compagnie d'un scélérat livré aux plus honteuses passions; il alluma dans ce jeune cœur le feu criminel dont le sien était dévoré. Dès lors on ne vit plus en lui qu'un libertin affreux. Mais voilà qu'une nuit il se sent saisi d'un mal inconnu : on accourt, on veut le calmer; un prêtre se penche vers lui et lui demande ce qui le fait souffrir. Le moribond jette sur lui des regards égarés, et prononce d'une voix effrayante ces lugubres paroles : « Malheur à celui qui m'a perdu ! — Calmez-vous, mon fils, lui dit le prêtre. — Malheur à celui qui m'a perdu ! — Mon fils, ayez confiance. — Malheur à celui qui m'a perdu ! » A ces mots il expire !

Au reste, mes chers enfants, il est bon de vous dire que la compagnie la plus dangereuse n'est pas celle des malheureux qui tiennent ouvertement des propos impies ou obscènes, ou qui sollicitent directement au mal.

Dans ce cas, toute âme honnête est avertie de se tenir sur ses gardes et de s'éloigner au plus vite. Les plus perfides de ces compagnies sont celles où l'on cache le poison sous des dehors honnêtes et des manières prévenantes; où l'on ne dit les choses qu'à demi mot; où l'on ne se raille pas ouvertement de la religion et de ceux qui la pratiquent; mais où l'on vante les maximes, les usages, les modes, les plaisirs du monde; où l'on tend ainsi peu à peu à inspirer un autre esprit que l'esprit de Jésus-Christ : voilà celles que vous avez le plus à redouter. Puissiez-vous en être bien persuadés!

O mon Dieu et mon Père! je me jette à vos pieds, tremblant sur les dangers qui me menacent. Venez à mon aide, Seigneur, hâtez-vous de me secourir. O mon Père! prenez votre enfant par la main, conduisez-moi, protégez-moi, préservez-moi du mal, imprimez si avant dans mon âme la crainte des mauvaises compagnies, que *jamais, jamais* je n'en fréquente aucune. Eloignez de moi l'occasion du mal. Hélas! Seigneur, vous connaissez ma faiblesse; j'y périrais comme tant d'autres. De mon côté je prends la ferme résolution de fuir toutes les personnes qui, par

leur indifférence pour la religion, par leur amour du monde et de la vanité, par des paroles équivoques, des chansons légères, pourraient affaiblir en moi les sentiments de ma première communion. O mon Père ! pourrai-je jamais me plaire avec ceux qui vous outragent ! Oui, je le crois, je me perdrais infailliblement si je fréquentais de mauvaises compagnies. O Marie ! ma bonne Mère ! obtenez-moi la grâce de ne jamais l'oublier !

Pour pratique : *Examiner qui on fréquente.*

Adieu, mes bons amis ; LE SEIGNEUR EST
MON PARTAGE !

LETTRE XVI.

LE POÈTE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Les larmes me sont venues aux yeux, mes tendres amis, en lisant votre réponse à ma dernière lettre. Vous avez vous-mêmes, me dites-vous, pleuré sur la perte du malheureux enfant dont je vous parlais. Sa triste mort vous a frappés de terreur, vous y avez rêvé toute la nuit. Plus que jamais vous avez en horreur les mauvaises compagnies. Je n'ai pas lu avec moins d'attendrissement la résolution que vous avez prise à cet égard. « Je prends la résolution ferme et inébranlable, me dites-vous l'un et l'autre, de fuir toute ma vie la compagnie, et surtout l'amitié 1° de toutes les personnes en qui je ne verrai ni vertu, ni perfection, ni piété : leur fréquentation affaiblirait bien vite en moi les sentiments de ma première communion ; 2° de toutes les personnes sujettes à quelques vices, tels que la médisance, la coquetterie, l'amour des plaisirs du mon-

de, l'habitude des paroles ou des chansons équivoques et légères, enfin à l'indifférence pour la pratique des sacrements. Je choisirai au contraire pour amis ceux qui me porteront à la vertu par leurs exemples et leurs conseils, ceux qui auront le courage de me reprendre de mes défauts, et dont l'amitié aura pour règle la crainte de Dieu, et pour fin mon salut. »

Je voudrais pouvoir écrire en lettres d'or ces salutaires résolutions. Heureux, mille fois heureux, si vous y restez constamment fidèles ! Vous avez grandement raison, mes tendres amis, votre cœur est trop précieux pour le donner au premier venu. Jésus-Christ y règne ; qu'il doit réunir de qualités, l'ami que vous admettez à partager ce sanctuaire avec votre divin Sauveur ! Je ne m'étonne plus d'entendre le Saint-Esprit vous dire : « Choisissez votre ami entre mille. »

L'amitié d'une personne vertueuse vous soutiendra contre un autre danger qui vous menace, et dont je vais vous parler ; ce danger, c'est le *respect humain*.

Le respect humain ! voici le grand épouvantail, et, si vous me passez l'expression, le Croquemitaine des âmes faibles. C'est par la

crainte de ce vain fantôme qu'une multitude de Chrétiens de tout âge sacrifient chaque jour leur salut; qu'ils deviennent infidèles aux engagements de leur baptême et aux promesses de leur première communion; qu'ils en viennent jusqu'à abandonner la pratique des sacrements et à crucifier de nouveau Jésus-Christ. Ainsi, le respect humain est le crime des lâches; c'est cette frayeur coupable qui fait violer les lois de Dieu et de l'Église pour éviter la censure du monde. En effet, quand on leur demande : « Pourquoi, avez-vous trahi votre conscience? pourquoi, assis à une table chargée d'aliments gras, en avez-vous accepté? Pourquoi, lorsque le moment de vous approcher des sacrements, d'assister aux offices de l'Église est arrivé, ne remplissez-vous pas ces devoirs? — Je n'ose pas; qu'en dirait le monde? »

Qu'en dira le monde? voilà donc ce fantôme, qui vous fait peur. Eh bien! je vais essayer de vous guérir : écoutez cette histoire. J'avais à peu près votre âge, mes chers enfants; je voyageais à pied pendant une nuit d'hiver avec un de mes amis un peu plus âgé que moi, et surtout beaucoup moins peureux. La terre était couverte de neige, nous étions

en milieu d'une vaste plaine terminée par une forêt, en deçà de laquelle était l'endroit où nous allions. La lune, cachée derrière les nuages, ne laissait échapper qu'une lueur incertaine : suffisante pour nous faire apercevoir les objets, cette lueur était trop faible pour nous permettre de les bien distinguer. J'avais beaucoup entendu parler de loups qui rôdaient dans les environs ; mon imagination effrayée m'en faisait voir partout ; au moindre point noir que je voyais s'élever au-dessus de la blanche campagne, je me serrais contre mon compagnon. Il ne fut pas longtemps à deviner pourquoi. Tu as peur ? » me dit-il. Je ne répondis pas, et nous continuâmes à marcher. Tout à coup je lui saisis plus fortement le bras : j'avais aperçu dans le lointain quelque chose de vraiment effrayant ; j'avais vu des pieds, une tête, une longue queue..... à n'en pas douter, c'était un loup !

Sans rien me dire, mon ami me comprend et m'entraîne de ce côté-là. Je n'osais parler pour ne pas trahir ma peur ; mais mon cœur battait fortement, je suais de tout mon corps. Nous approchons ; mes yeux, ouverts jusqu'au blanc, demeuraient fixés sur l'objet de ma frayeur. Arrivés à quinze pas, je n'o-

sais avancer. J'en étais plus sûr que jamais, c'était un loup qui nous attendait. Malgré moi mon ami m'entraîne; nous arrivons..... « Tiens, voilà ton loup, me dit-il, regarde. » C'était un vieux tronc d'arbre !!!... Je respirai; nous nous assîmes sur le dos de la prétendue bête, et, moitié confus, moitié content, je ne pus m'empêcher de rire de ma frayeur. « Comme tu vois, le vrai moyen de se guérir de la peur, me dit mon camarade, c'est d'approcher tout près de l'objet qui nous épouvante. » J'ai suivi ce conseil et je me suis tout à fait aguerri. Si j'avais été seul, je me serais enfui à toutes jambes, et j'aurais, de la meilleure foi du monde, raconté à tout venant que j'avais vu un loup. On m'aurait cru; car j'étais en état d'en donner une exacte description, et d'indiquer le lieu précis où il était. Beaucoup auraient eu peur, et n'auraient osé se mettre en voyage.

Jeunes voyageurs, qui n'osez peut-être continuer votre route vers le ciel par la crainte du respect humain, qu'avez-vous à faire pour vous guérir de votre peur? Vous approcher le plus près possible de ce vain fantôme. Voyons, donnez-moi la main et venez.

Les géographes partagent ordinairement le

monde en quatre parties : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Or, croyez-vous que si vous faites votre devoir, on se moquera de vous en Asie, en Afrique et en Amérique ? Je présume que vos craintes ne vont pas jusque là. Reste donc l'Europe ; mais en Europe, il y a beaucoup de royaumes où l'on ignore même si vous existez. Reste donc le royaume où vous êtes nés ; mais dans ce royaume il y a bien des provinces dont les habitants ne s'occupent pas plus de vous que vous ne vous occupez d'eux. Reste donc votre province ; mais dans votre province même il y a beaucoup d'endroits où vous pouvez voyager *incognito* sans avoir besoin de vous déguiser. Reste donc votre ville ; mais dans votre ville il y a bien des personnes qui ne vous connaissent guère, qui s'occupent encore moins de votre conduite. Reste donc les personnes qui vous connaissent ; mais vous êtes bien malheureux, si parmi ces personnes il n'en est pas un certain nombre dont vous n'avez rien à redouter, que dis-je ? dont vous gagnerez l'estime en vous montrant chrétiens. Où est donc ce monde qui vous fait peur ? à quoi se réduit-il ? A trois ou quatre personnes à qui peut-être vous ne voudriez pas ressem-

bler. Voilà donc à quoi se réduisent pour vous les quatre parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique ! Voilà l'épouvantail ridicule auquel vous sacrifiez votre devoir et votre éternité. En vérité, n'avais-je pas raison de vous dire que vous aviez peur d'un fantôme ?

Craindre le monde, c'est donc, comme vous voyez, mes bons amis, une faiblesse qui fait mal au cœur ; c'est de plus une vraie folie. S'il y a quelque chose d'extravagant sur la terre, c'est de vouloir plaire à tout le monde ; et s'il y a quelque chose d'impossible, c'est d'y réussir. Vous déplairez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous aurez su plaire aux autres ; toujours et partout vous aurez des censeurs de votre conduite. Eh bien ! mes chers enfants, seriez-vous sages, seriez-vous raisonnables de n'oser faire votre salut par la crainte d'un inconvénient que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas ? Censure pour censure, mépris pour mépris, ne vaut-il pas mieux être censuré des méchants que des bons ? Le mépris du méchant est une gloire ; sa censure, un éloge. Et puis, ne voulez-vous rester fidèles à Jésus-Christ et sauver votre âme, qu'autant que ce sera le bon plaisir du monde ? Mais si vous

vous damnez, le monde ira-t-il vous retirer de l'enfer?

Au reste, mes bons amis, voulez-vous que je vous dise toute la vérité? jamais vous ne vous honorerez devant les hommes en vous déshonorant devant Dieu; et, en trahissant votre devoir, vous ne recueillerez pour prix de votre prévarication que le mépris de ceux à qui vous vouliez plaire. Jugez-en vous-mêmes. Deux enfants se trouvent un jour d'abstinence assis à une table chargée d'aliments gras : l'un accepte complaisamment et souille sa conscience; l'autre refuse : lequel des deux vous paraît le plus estimable? auquel des deux aimeriez-vous mieux ressembler? lequel des deux fait preuve d'un plus noble caractère? Eh bien! ce que vous en pensez, les méchants le pensent aussi. Pourquoi? parce que, chez tous les méchants, même les plus pervers, il y a encore certaines lumières secrètes qui leur font mépriser ceux qui leur ressemblent, et estimer ceux auxquels ils n'ont pas le courage de ressembler. L'estime du monde est comme l'ombre qui court après celui qui la fuit, elle est comme la boue qui ne s'attache qu'aux pieds de celui qui la foule.

Voyez donc s'il y a un être plus méprisable que l'esclave du respect humain : comme une girouette, il tourne à tout vent ; il n'a pas une pensée à lui. Jouet de tout ce qui l'environne, il change dix fois par jour de langage, de pensées, de conduite, suivant les personnes qu'il rencontre. Transfuge de tous les partis, il trahira pour le moindre mot la cause qu'il semble avoir embrassée. Boue des carrefours, que tous les passants foulent aux pieds, et qui ne retient que l'empreinte du dernier pas qui la foule ! Et vous croyez qu'on estime un être pareil ? Non, non, mes enfants. Les hommes paient ces lâchetés par un amer mépris, et Dieu le hait en attendant qu'il le punisse ; car voyez combien il est criminel : il rougit de Dieu !

Le trait suivant vous fera comprendre toute l'indignité de sa conduite. Un poète fameux du dernier siècle devait le jour à un honnête artisan : au prix de ses sueurs : de ses privations et de ses veilles prolongées, ce vertueux père avait donné à son fils une éducation distinguée. A tant de bontés, le jeune homme répondit par un travail soutenu ; des succès brillants vinrent bientôt couronner ses efforts et révéler son talent. Une pièce de

vers lui valut des applaudissements universels : jaloux d'en connaître l'auteur, un seigneur de la cour pria le jeune poète de venir réciter ses vers dans une réunion composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale. La proposition était trop flatteuse pour être refusée. A l'insu de son fils, le père sollicita et obtint la faveur d'être admis. Avec une grande assurance, le jeune poète commence sa récitation. Des applaudissements viennent bientôt l'interrompre ; il continue, et des couronnes lui pleuvent sur la tête ; il achève, et le noble seigneur qui l'avait invité s'avance, et, en témoignage de son contentement, l'embrasse en présence de toute cette illustre assemblée. Au même instant on voit s'avancer des derniers rangs un vieillard à cheveux blancs couvert des vêtements d'une honnête indigence ; les yeux mouillés de pleurs, les bras ouverts, il veut aussi embrasser le jeune lauréat. Celui-ci détourne la tête et refuse de le reconnaître : et ce vieillard, c'était... son père !!!... Une explosion de cris d'indignation part de toutes les parties de la salle, et toutes les bouches murmurent ces paroles flétrissantes : *Fils ingrat!... enfant dénaturé!...*

Fils ingrat, enfant dénaturé, oui, voilà les seuls noms qui conviennent au fils qui rougit de son père ; mais quel nom mérite celui qui rougit de son Dieu ?

Voulez-vous donc m'en croire, mes chers amis, arborez votre étendard et restez-y constamment fidèles. Je vous promets sur la terre l'estime des hommes, la paix du cœur, et le ciel pendant l'éternité. « Car, vous dit votre aimable Sauveur, celui qui m'aura reconnu et glorifié devant les hommes, je le reconnaitrai et le glorifierai devant mon Père. »

C'en est donc fait, ô mon Dieu, je suis chrétien, et je le serai partout, constamment et en dépit du monde. Sans orgueil comme sans faiblesse, sans ostentation comme sans crainte, je marcherai d'un pas ferme dans la voie de vos commandements. Si le monde m'attaque, il apprendra, par le mépris que je ferai de ses traits impuissants, que je suis le disciple de celui par qui il a été vaincu. O Marie, ma bonne mère, obtenez-moi la grâce de ne jamais rougir de l'Évangile.

Pour pratique : *Penser à notre Seigneur, et donner quelque marque de respect en passant devant une église ou devant une croix.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE XVII.

LES DRAGÉES.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Paul, Léonie, madame leur mère et moi nous nous promenions dans un petit jardin lorsque votre lettre m'est parvenue. Je me suis empressé de l'ouvrir. Vos jeunes amis ont sauté de joie lorsqu'ils ont appris que vous viendriez dans quinze jours. Ils ont beaucoup de choses à vous dire ; et puis c'est la belle saison, les promenades seront très-agréables. Je compte bien être quelquefois de la partie, mais j'y mets d'avance deux conditions : la première, c'est que nous n'irons ni trop vite ni trop loin ; vous savez, et moi je sens pourquoi : la seconde, c'est que nous nous assiérons, pour lire ou pour causer, sur le banc qui est au bout de la grande allée. Paul et Léonie acceptent ; vous me direz si vous acceptez aussi, et je me tiendrai prêt.

Au passage de votre lettre où vous exprimez la résolution ferme de toujours fouler aux pieds le respect humain, Paul m'a interrompu. « Ah ! le respect humain, s'est-il écrié, je n'en ai guère peur ; M. le curé nous a bien dit que c'est un vrai Croquemitaine. » Pendant que son frère parlait de la sorte, Léonie fredonnait quelque chose que je n'entendais pas bien distinctement. « Que'chantes-tu là ? lui demanda sa mère. — Je répète un cantique sur le respect humain, que nous avons chanté dimanche ; l'air en est bien joli ; je l'ai joué hier sur le piano, il m'est resté dans l'oreille. — Avez-vous ce cantique ? dis-je à Léonie. — Il est chez nous ; si vous voulez, je vous l'apporterai. — Volontiers, je serai enchanté de le connaître. » Ce cantique m'a été remis : je vous en écris quelques couplets, Léonie vous dira les autres quand vous viendrez.

Jurons haine au respect humain ,
Brisons cette idole fragile ;
Sur ses débris, que notre main
Éleve un trône à l'Évangile.

Tout chrétien doit être un soldat
Rempli d'ardeur, né pour la gloire ;

Quand son chef le mène au combat,
Tremblant il fuirait la victoire !

Tandis que sur le champ d'honneur
La valeur signale les braves,
On me verrait, lâche et sans cœur,
Trainant les chaînes des esclaves !

Seigneur, ton camp sera le mien ,
Tant qu'il coulera dans mes veines
Quelques gouttes du sang chrétien.
Monde, tes menaces sont vaines.

Gravez bien avant dans vos cœurs ces généreux sentiments, apprenez au monde que vous êtes les enfants de celui par qui il a été vaincu, et qu'en héritant de sa doctrine, vous avez hérité de sa victoire. Conservez toute votre vie, en présence du monde, quelque chose de ce saint orgueil qui convient au vainqueur en présence du vaincu.

Les mauvais livres, les mauvaises compagnies, le respect humain, voilà, mes jeunes navigateurs, les principaux écueils qui vous attendent sur la mer orageuse que vous avez à parcourir ; vous les connaissez parfaitement, c'est à vous de les éviter. « Et si nous les évitons, quelle sera, me demandez-vous, notre récompense ? » Ah ! la récompense, voilà

le grand mobile des actions des hommes : depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tous travaillent en vue d'une récompense. Tenez ; l'autre jour je voyais une mère qui apprenait à marcher à son petit enfant : elle lui ôta ses lisières, alla se placer à quelques pas, lui montra des dragées, et, en ouvrant les bras, elle lui dit : « Viens, je te les donnerai. » Aussitôt le petit marmot de fixer ses yeux sur la récompense, et de se mettre en mouvement. Il chancelle ; mais l'appât des bonbons affermit ses pas mal assurés ; il arrive, se jette entre les bras de sa mère et reçoit ses dragées.

Voilà, mes bons amis, ce que la Religion, cette tendre mère, fait aujourd'hui pour vous. Afin de vous animer à franchir chrétiennement la mer orageuse de la vie, elle fait briller à vos yeux les récompenses qui vous attendent. Mais ne croyez pas qu'elles vous seront toutes différées jusqu'à votre entrée dans la céleste Jérusalem ; il en est dont vous jouirez immédiatement et dès cette vie. La première, et, j'en suis sûr, la plus douce pour votre cœur, c'est de contenter votre aimable Sauveur. Vous l'aimez, ah ! oui, vous l'aimez bien ; et comment ne l'aimeriez-vous

pas avec tendresse, ce Dieu qui s'est fait votre ami, votre frère, l'os de vos os, la chair de votre chair ? De son côté, il vous aime comme la prunelle de son œil. Or, est-il un plaisir plus doux, que de faire plaisir à ce qu'on aime ? Pour bien comprendre tout le plaisir que vous causerez au Sauveur en l'aimant toujours, comprenez la peine que vous lui causeriez en cessant de l'aimer. En mourant sur la croix il pensait à vous, et il se disait : « Ces tendres enfants, lorsqu'ils viendront au monde et qu'on leur racontera mes souffrances, ma mort, ils seront attendris, ils m'aimeront ; » et cette pensée changeait en délices ses affreux tourments. Dans l'ardeur de sa charité, il s'écriait : « J'ai soif ! » comme s'il eût dit : « Encore plus de souffrances, rien ne me coûte, puisque c'est pour mes enfants que je meurs. » Lorsqu'il instituait sa divine Eucharistie, il pensait à vous, il voyait le jour de votre première communion, et il se disait : « A la vérité, je serai exposé sur mes autels à l'ingratitude, à l'outrage, à l'indifférence plus cruelle que tous les outrages ; mais n'importe, je me résigne à tout, afin de pouvoir me donner à mes enfants. Lorsqu'ils penseront à tout ce qu'il

m'en a coûté pour arriver jusqu'à eux, ils m'aimeront, et leur amour me dédommagera de tout. »

Jugez donc, mes chers amis, quelle serait sa douleur, si vous le forciez à dire : « Eh quoi ! ces enfants pour lesquels je suis mort, ces enfants que j'ai nourris de ma propre substance, ils ne m'aiment pas ! ils m'oublient, ils m'offensent ! » Concevez-vous une douleur plus amère ? Eh bien ! par cette douleur que vous causeriez à notre Seigneur, jugez de la satisfaction que vous lui donnerez en l'aimant toujours. Vous l'aimerez donc ? oui, tendrement, constamment, envers et contre tous. Cet amour sera pour vous une source d'ineffables délices. Ah ! s'il est doux d'aimer un père, que sera-ce d'aimer un Dieu ?

Après notre Seigneur, qu'avez-vous de plus cher au monde ? Vous m'avez devancé, votre cœur a nommé votre tendre mère. Avec l'ineffable bonheur de plaire à celui qui vous a créés, vous jouirez donc, en restant sages, du bonheur qui en approche le plus, celui de plaire à celle qui vous a donné la vie. Ces deux sources de jouissances inonderont continuellement votre cœur, et vous goûterez

les plus pures délices qu'il soit donné de goûter ici-bas. Or, vous le savez bien, ce n'est qu'en demeurant fidèles aux saintes promesses de la première communion que vous contenterez votre excellente mère. Supérieur aux affections humaines, son amour pour vous s'élève jusqu'à l'éternité. Elle vous veut heureux sur la terre, mais surtout heureux dans le ciel. Son unique consolation depuis la mort de votre vertueux père, c'est vous ; son unique ambition, c'est de vous conduire avec elle dans le ciel, auprès de votre père. Là, vous vous réunirez pour ne plus vous séparer jamais. Il serait affreux pour cette tendre mère d'avoir à craindre une séparation éternelle. Cette crainte, vous la lui donneriez si votre conduite n'était, comme la sienne, parfaitement chrétienne. Or, concevez-vous une inquiétude, un tourment comparable à celui-là ? Quel est l'enfant assez dénaturé pour abreuver ainsi sa mère de douleur, empoisonner sa vie, et troubler ses derniers moments ? Ah ! ce ne sera pas vous ; au contraire, par votre piété constante, vous serez la joie de votre mère ici-bas, pour être sa couronne dans l'éternité.

Vous jouirez donc de l'ineffable bonheur

de contenter votre mère, et, quand elle ne sera plus, vous aurez encore, en persévérant dans la vertu, le consolant espoir d'aller la rejoindre, et la douce confiance de pouvoir lui être utile. Les prières d'un enfant vertueux, qui demande pour sa mère la délivrance du purgatoire, peuvent-elles n'être pas exaucées ?

Heureux enfants ! Combien d'autres ont été moins favorisés que vous ! combien d'autres ont à prier pour un père, pour une mère, pour des frères et des sœurs, dont la conduite, hélas ! bien que chrétienne, inspire des craintes trop fondées pour leur salut ! Anges de paix et d'innocence, que ces chers enfants ne se découragent pas. Une belle mission leur est offerte ; qu'ils prient, qu'ils soutiennent leurs prières par une grande piété, par une obéissance, une douceur constante ; et un bonheur, le plus grand qu'ils puissent goûter ici-bas, commencera leur sainte intercession. Il n'est pas rare que le Seigneur accorde à un enfant, pour prix de sa ferveur et de sa persévérance après la première communion, la conversion des personnes qui lui sont chères. Parmi les nombreux exemples que je pourrais en citer, je ne vous rappor-

terai que le suivant : il est d'une date toute récente, ce qui montre qu'aujourd'hui comme autrefois, notre Seigneur ne sait rien refuser à ses enfants chéris.

« Au commencement du carême dernier, écrit M. le curé de****, une femme tout éplorée vint demander à me parler. Elle est introduite : d'abord elle reste immobile et ne profère aucune parole. Je l'invite à s'asseoir : elle paraît ne pas m'entendre ; j'insiste : elle ne me répond que par ses larmes. « Qu'avez-vous donc ? lui dis-je ; y a-t-il quelque malade chez vous ? » Elle hésite, enfin elle laisse échapper ces mots entrecoupés de sanglots : « Monsieur, vous avez au nombre de vos pénitentes une jeune personne de quatorze ans, nommée Adèle N., c'est ma fille ; que je suis malheureuse ! Depuis six ou sept mois, son père et moi nous sommes ses bourreaux... » Ici cette femme s'arrête, ne pouvant achever. S'étant un peu remise, elle continua ainsi : « Depuis ce temps, il ne s'est passé presque aucun vendredi ni samedi que nous n'ayons laissé cette pauvre enfant couverte de meurtrissures, parce qu'elle ne voulait pas manger de la viande ces jours-là. Souvent même son père l'a attachée au pied de notre lit, lui

donnant de l'ouvrage, et ne laissant à côté d'elle que du pain et de la viande; c'est ce qu'il a fait ce matin même, et nous sommes sortis de la maison. Je viens d'y rentrer; je l'ai trouvée triste et abattue; j'ai eu un peu pitié d'elle; je ne sais ce que je lui ai dit : elle m'a dit qu'elle souffrait, qu'elle était malade, et aussitôt elle s'est mise à genoux en me disant : Je sais qu'on doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; jamais je ne pourrai me résoudre à faire ce que vous exigez de moi; cependant je crains de faire mal en vous résistant si longtemps. Ma chère mère, je vous demande donc pardon; je ne puis rien vous promettre ni rien faire de plus, sinon de prier Dieu qu'il vous fasse connaître le péché que vous commettez en mangeant ainsi de la viande vous-même, et que vous fassiez pénitence. Ma mère, je vous en prie, allez à confesse, et vous verrez.... » Elle allait continuer, mais je me suis jetée à son cou, et la serrant dans mes bras, je lui promis de suivre ses conseils. Je viens donc vous demander à quelle heure je vous trouverai à l'église. Mon enfant est encore attachée; je voulais la délier, mais elle m'a dit que c'était à son père qui l'avait attachée, de la délier s'il le voulait. »

Ainsi me parla cette femme. J'admirai le courage de l'enfant, et je regardai le changement de la mère comme la récompense que Dieu accordait à sa persévérance vraiment héroïque. J'ai appris depuis qu'il s'était passé une scène à peu près semblable le soir, lorsque le père rentra. Il vint aussi se confesser, à l'exemple de sa femme. Peu de temps après, je demandai à leur fille pourquoi elle ne m'avait jamais parlé des mauvais traitements qu'on lui faisait essuyer. Elle me répondit qu'elle ne voulait dire aucun mal de ses parents. Cette réponse augmenta mon admiration, et je reconnus visiblement que la conversion de cette famille était due à la persévérance et aux ferventes prières de cet ange.

Quel bonheur pour cette chère enfant ! quelle sainte récompense de sa ferveur et de sa fidélité aux résolutions de sa première communion ! Puissent tous les enfants dont les pères et les mères seraient assez à plaindre pour ne pas pratiquer une religion qui fait tout à la fois le bonheur de cette vie et de l'éternité, adopter cet exemple pour règle de leur conduite ! Au nom de notre Seigneur, je leur promets le succès de leur persévérance, la conversion de leurs parents pen-

dant la vie ou du moins au moment de la mort.

O mon Dieu ! quand je n'aurais, pour prix de ma persévérance, d'autre récompense à espérer que le bonheur de vous plaire et de plaire à ce que j'ai de plus cher après vous, ce serait assez pour me rendre à jamais fidèle aux saintes promesses de ma première communion. Je ne négligerai rien pour être l'objet de vos complaisances. Donnez-moi donc, ô mon Dieu ! la grâce de persévérer ; donnez-la aussi à tous les enfants qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à des parents chrétiens. Soutenez leur courage, animez leur ferveur ; faites-leur sentir que c'est à leurs prières, à leur obéissance, à leur piété, que vous accorderez le salut des personnes qui leur sont chères. O Marie ! ma bonne mère, joignez vos prières aux leurs, afin de les aider à obtenir la conversion de leurs tendres parents.

Pour pratique : *contracter l'habitude de faire au moins une fois la semaine une visite au saint Sacrement.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRES XVIII.

LES DEUX VIEILLARDS.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE! M. le curé et moi nous avons été, mes chers enfants, dans de bien vives inquiétudes pendant vingt-quatre heures. Je vais vous dire à quel sujet. Comme vous savez, ce vénérable pasteur a dirigé autrefois la paroisse de R..., éloignée d'ici d'environ vingt lieues. Un de ses supérieurs, qui eût voulu lui confier un poste plus important, l'a appelé ici. Mais il a laissé dans sa première cure une mémoire en bénédiction. Sa sainteté, sa douceur, sa prudence, sa bonté tout ensemble ferme et compatissante, édifieront longtemps encore le peuple autrefois commis à ses soins. Deux vieillards de son ancienne paroisse avaient formé le projet de venir le voir encore une fois avant de mourir. Ils partirent à pied, marchant à

petites journées, et s'arrêtant de temps à autre pour se reposer. Après trois jours de route, ils arrivèrent sur le soir à l'entrée du bois des *charmes*. Là ils rencontrèrent un voyageur. Un des vieillards s'arrêta pour causer, tandis que l'autre continuait son chemin; ils se perdirent de vue. Celui qui s'était arrêté prend une fausse route, et marche aussi vite qu'il peut pour rejoindre son compagnon. Celui-ci, de son côté, continue lentement. Enfin ils s'arrêtent, il attend; ne voyant pas venir son ami, il retourne sur ses pas; personne! Il appelle, c'était trop tard; sa voix n'est pas entendue. Dans son embarras, il ne sait quel parti prendre. Enfin il se décide à continuer. Il arrive en effet au presbytère vers neuf heures de la nuit. Je m'y trouvais. Son premier soin est de raconter ce qui vient d'arriver, il donne toutes les indications possibles, et M. le curé envoie sur-le-champ quelques personnes à la recherche du voyageur. Deux heures après, elles reviennent sans avoir rien découvert. Vous jugez de nos inquiétudes.

Le lendemain, de grand matin, partent de nouveaux éclaireurs, avec ordre de ne revenir qu'après avoir obtenu des nouvelles. Enfin, vers le soir, ils arrivent conduisant

avec eux le bon vieillard. Il s'était tout à fait égaré. Après des marches et des contre-marches, il se trouvait avoir rétrogradé de trois lieues. Heureusement nul accident ne lui était arrivé.

Cet événement me conduit à vous parler, mes chers amis, d'une seconde récompense promise à l'enfant qui persévère : *la connaissance de sa vocation*. Faire le bonheur de notre Seigneur et de votre mère, telle est la première récompense de votre fidélité, et celle-là, je le sais, j'en ai la preuve entre les mains, est bien douce et bien chère à votre cœur. Non moins précieuse, non moins importante est la faveur que le Dieu des enfants vous promet aujourd'hui.

Nous sommes tous ici-bas des voyageurs qui marchons vers une commune patrie ; mais tous nous ne devons pas y arriver par le même chemin ; chacun doit y arriver par une route différente. Or cette route, c'est la vocation, c'est l'état de vie auquel chacun de nous est destiné par la Providence, pour lequel chacun de nous a reçu des talents et une aptitude particulière. A cette vocation sont attachées les grâces et les lumières nécessaires pour en remplir les devoirs.

Que chacun de nous ait une vocation pro-

pre. Saint Paul se sert, pour le prouver, de cette belle comparaison. Il compare le monde au corps humain. « Le corps humain, dit-il, est un, quoiqu'il ait plusieurs membres; chaque membre a sa fonction propre, sa forme particulière, d'où résultent la beauté et l'économie de l'ensemble : l'œil voit, l'oreille entend, le pied marche. Si l'œil n'accomplissait pas sa fonction; si, au lieu de voir, il voulait parler, l'oreille regarder, et le pied faire les fonctions de l'oreille, vous concevez que ce serait un désordre et un renversement; l'homme serait malheureux et inutile à tout. Eh bien! de même, puisque nous sommes tous les membres du corps dont Jésus-Christ est la tête, nous avons chacun notre destination propre. Si chacun de nous connaît la sienne et l'accomplit, une parfaite harmonie règne dans le monde; tout tend au même but : la volonté de Dieu est faite, quoique d'une manière différente, par des milliers d'hommes à la fois. Chacun est bien, parce que chacun est à sa place. Le monde ressemble à une lyre dont toutes les cordes sont à l'unisson. »

Si donc, mes chers amis, vous avez le bonheur de connaître votre vocation, vous serez

infailliblement heureux ; car vous serez comme le membre à sa place, comme le voyageur en son chemin, comme le poisson dans son élément, vous vivrez pour le bonheur de tous, et vous concurrez à l'harmonie générale. Si, au contraire, vous avez le malheur de la méconnaître ou de ne pas la suivre, vous serez infailliblement malheureux ; car vous serez comme le membre déboîté qui souffre et fait souffrir tout le reste du corps ; vous serez comme le voyageur égaré qui fait de grands pas, qui sue, qui se fatigue, et se trouve, après bien des marches et des contre-marches, plus éloigné du terme de son voyage ; enfin, vous serez comme le poisson hors de l'eau, étendu sur la plage aride, qui se débat, qui palpite et qui meurt. Vous concevez dès lors, mes chers enfants, qu'après la connaissance de votre fin dernière, la connaissance la plus importante pour vous est celle de la voie qui doit vous y conduire ; or, cette voie c'est la vocation.

J'ai connu une tendre mère qui était tellement pénétrée de la nécessité où nous sommes de connaître notre vocation, qui savait si bien que c'est de là que dépend le bonheur

durant la vie et pendant l'éternité, que, chaque soir, avant de les laisser prendre leur repos, elle réunissait autour d'elle ses petits enfants et leur adressait ces paroles : « Mes amis, nous sommes tous ici-bas des voyageurs, nous devons tous aller au ciel; mais pour y arriver il y a plusieurs chemins; chacun de nous doit y arriver par une route différente. Mettons-nous à genoux et disons un *Notre Père* pour obtenir la grâce de connaître notre vocation. » Cette pensée de la vocation, rappelée chaque jour, dès l'âge le plus tendre, leur est restée bien avant dans l'esprit. Peu à peu ils en ont compris toute l'importance, et c'est avec la prudence et toutes les précautions les plus chrétiennes qu'ils ont fait leur choix. Le Seigneur les a bénis.

Il vous bénira de même, mes bons amis, si, comme eux, vous persévérez dans la pratique de la vertu. La connaissance de la vocation est la récompense infaillible d'une jeunesse vertueuse. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, nous dit le Sauveur, car ils verront Dieu. » Oui, ils le verront : non-seulement dans le ciel, où ils le contempleront face à face, mais sur la terre où ils connaîtront ses volontés et ses desseins sur eux. Il est inouï

qu'un enfant fidèle aux engagements de sa première communion se soit trompé dans le choix d'un état de vie ; au contraire, il n'est peut-être pas moins rare qu'un jeune homme, une jeune personne livrés au mal, fassent sûrement ce choix décisif. Pourquoi ? « Parce que la sagesse, nous dit l'Esprit saint, n'éclaire pas de ses lumières l'âme perverse, et n'habite pas dans un corps esclave du péché. »

Pour assurer de plus en plus la connaissance de votre vocation, suivez encore, mes bons amis, les conseils suivants : 1^o Lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie, remettez-vous devant les yeux les vérités de la foi ; pénétrez-vous bien de la fin pour laquelle Dieu vous a créés ; efforcez-vous de parvenir à l'indifférence pour toutes choses, et de ne les estimer qu'autant qu'elles vous aident à obtenir votre fin ; cherchez toutes les raisons qui militent pour et contre l'état que vous avez en vue ; examinez leur vraie force, et voyez jusqu'à quel point cet état vous aidera à servir Dieu ; et prenez ensuite avec fermeté le parti qui vous paraîtra le plus avantageux sous ce rapport. 2^o Si vos doutes subsistent, choisissez le parti que vous voudriez avoir pris à l'heure de la mort.

3° Si cela ne suffit pas, supposez qu'un de vos amis se trouve dans le même cas que vous, qu'il vous consulte en ces termes : « J'ai un grand désir de sauver mon âme, mais je ne sais quel état je dois choisir pour mieux réussir. Tu connais ma position, mon caractère, mon tempérament, ma vie passée; dis-moi en bon ami quel état je dois choisir pour atteindre mon but avec sûreté. » Adoptez vous-même le conseil que la sagesse chrétienne vous dicterait pour cet ami, et votre élection sera excellente. 4° Lisez la vie de ceux qui ont fait de bons choix, telle que la Vie des saints et saintes de ces derniers temps. 5° Consultez le père de votre âme : homme intègre, éclairé, prudent, pieux, expérimenté, dépositaire de tous les secrets de votre vie, votre confesseur est ici l'homme de Dieu; faites-lui connaître de votre mieux tout votre intérieur, vos sentiments, vos inclinations, vos affections, vos passions, vos forces physiques, tout le pour et le contre; ne lui cachez absolument rien, et recevez avec confiance sa décision. 6° Priez; la prière est la clef qui ouvre les trésors des grâces célestes. Mais qu'elles doivent être assidues et ferventes les prières que vous adresserez au Sei-

gneur pour obtenir la connaissance qui doit décider de votre bonheur en ce monde et en l'autre ! Adressez-vous dès ce moment à votre bonne Mère.

Me voici à vos pieds, Vierge pleine de bonté, pour obtenir de vous, qui êtes la trésorière des grâces divines, celle de connaître ma vocation. Mère de bon conseil, parlez assez clairement à mon cœur pour dissiper tous mes doutes. Belle Etoile du matin, délivrez mon âme des ténèbres de l'ignorance, et, dès l'aurore de ma jeunesse, enseignez-moi le chemin le plus sûr pour arriver au ciel. C'est à vous, Mère de mon Sauveur, d'être aussi la mère de mon salut. Qui m'instruira, si ce n'est vous qui êtes la mère de la sagesse incréée ? O Marie ! écoutez donc mon humble prière : fixez mes pas incertains dans le chemin qui me conduira le plus sûrement à la vie éternelle.

Pour pratique : *toutes les fois que l'on communie, examiner sa vocation.*

Adieu, mes bons amis ; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**

LETTRE XIX.

CALEB ET JOSUÉ.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Je suis charmé, mes bons amis, que vous ayez accepté mes conditions pour la promenade; je me tiendrait prêt. Votre lettre a causé ici bien de la joie; Paul et Léonie soupirent après le moment de vous voir; ils comptent les jours; je m'associe à leur joie et à leurs désirs. Ce n'est pas toutefois le seul plaisir que m'ait donné votre lettre : la résolution, dont vous me faites part, de ne laisser passer aucun jour sans demander à Dieu la connaissance de votre vocation me console infiniment; j'y vois le gage certain d'un bon choix, par conséquent le présage de votre bonheur à venir.

Courage donc, mes bons amis; c'est ainsi que dans la vie tout s'enchaîne. Une bonne première communion prépare à la connaissance et à l'accomplissement de la vocation, et de cette seconde grâce dépend le bonheur

de l'existence tout entière. Ah ! je puis bien dire de la persévérance après la première communion ce que Salomon disait de la sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle. » Persévérance et bonheur sont deux termes synonymes : vous en savez déjà quelque chose. Dites-moi, êtes-vous malheureux depuis votre première communion ? Les jours que vous passez dans la ferveur depuis cette heureuse époque sont-ils tristes, ennuyeux, pesants ? Le soir, êtes-vous fatigués du joug aimable que vous avez porté durant le jour ? Loin de là ; n'est-il pas vrai que vous pouvez bien dire avec vérité : *De ma vie je n'ai été plus content !*

Eh bien ! ce contentement , cette joie intime, ne fera, si vous voulez , que devenir chaque jour plus parfaite et plus délicieuse. Tellement que votre vie, suivant l'expression du Saint-Esprit, sera comme un festin continu. Voici là-dessus quelques éclaircissements ; avant de vous les donner, écoutez cette histoire : Les Israélites étaient parvenus aux frontières de la Palestine ; avant d'y entrer, on envoya secrètement des hommes pour reconnaître le pays. Ils revinrent bientôt, rapportant quelques fruits d'une grosseur extraordi-

naire et d'un goût exquis. « Comme vous voyez, dirent quelques-uns, cette terre est excellente; mais elle est habitée par une race de géants et remplie de villes fortifiées; si nous osons y mettre le pied, nous sommes perdus. » A ces mots, tout le peuple éclate en murmures. En vain Caleb et Josué, deux des envoyés, cherchent à le détromper et à ranimer son courage en lui rappelant les promesses et la protection miraculeuse du Seigneur; le peuple incrédule se révolte contre Moïse; il lui reproche de ne l'avoir tiré de l'Egypte, où il avait des oignons et de la viande à satiété, que pour le conduire à une mort certaine. Quarante ans d'exil, et enfin la mort, furent la juste punition des murmureurs.

Voilà, mes chers amis, ce qui se passe encore tous les jours. Voyageur dans le désert de la vie, un enfant, après sa première communion, veut entrer franchement au service de Dieu, figuré par cette terre de bénédiction où coulent le lait et le miel. Il en connaît les douceurs, il les a goûtées. Tout à coup la voix mensongère du monde se fait entendre, ses propres passions viennent lui inspirer mille frayeurs. « Sans doute, lui disent ces explorateurs infidèles, le service de Dieu procure de

grands avantages ; mais il est trop difficile : c'est une terre qui dévore ses habitants. Y pensez-vous ? être toujours triste, toujours austère, toujours éloigné des plaisirs ! Vous pourriez ainsi passer votre vie tout entière?... »

Comme les Israélites incrédules, il est des enfants qui se laissent séduire, qui accusent ceux qui les ont tirés de la servitude du péché et conduits dans le chemin de la vertu ; enfin qui soupirent honteusement après les plaisirs grossiers du monde et du péché. Auriez-vous le malheur de les imiter, mes bons amis ! Quoique vous soyez bien disposés maintenant, vous avez, hélas ! tout à craindre de votre inconstance. C'est pour vous préserver de toute prévarication, c'est pour donner un démenti formel au monde et à vos passions, que je viens, comme Caleb et Josué, vous dire d'un ton bien haut et bien ferme : *Il n'y a de bonheur pour l'homme que dans le service de Dieu.* Ainsi, bonheur pendant la vie, à la mort et pendant l'éternité ; troisième récompense de l'enfant qui persévère. Voulez-vous le comprendre ? suivez-moi.

1° N'est-il pas vrai que le feu est le principe de la chaleur ? plus on s'en approche, plus on a chaud ? Eh bien ! Dieu n'est-il pas l'Être

infiniment parfait, par conséquent infiniment heureux, le principe même du bonheur ? Donc, plus on s'approche de lui, plus on est heureux. Heureux dans l'esprit, on connaît la vérité ; heureux dans le cœur, on aime le Dieu suprême, source de toutes les amabilités créées ; heureux dans le corps, on possède le gage de la résurrection glorieuse. Mais comment s'approche-t-on de Dieu ? D'une seule manière : en l'aimant. Donc, plus un enfant aime Dieu, plus il approche du principe même du bonheur, plus il est heureux. Croyez-moi, mes bons et tendres amis, ce raisonnement vaut mieux que ceux du monde et des passions. Méditez-le bien, et plus vous avancerez dans la vie, plus vous en sentirez la justesse.

2° Dites-moi, votre aimable Sauveur peut-il vous tromper ? Eh bien ! voici ce qu'il vous dit en propres termes : « Prenez mon joug sur vos épaules, et vous trouverez la paix et le bonheur de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Et ailleurs par l'organe de saint Paul : « La gloire, la paix, le bonheur sont le partage de celui qui aime Dieu, comme la honte, le trouble, le malheur sont le partage de celui qui ne l'aime pas. »

Voilà ce que votre Sauveur vous dit. Le monde soutient le contraire, il n'y a donc pas de milieu : ou c'est votre Sauveur qui vous trompe, ou le monde est un menteur. Qu'en dites-vous ?

3^o Avez-vous jamais lu qu'un homme, livré à tous les plaisirs du monde et des passions, se soit jamais écrié : « O monde, tu es le meilleur de tous les maîtres ; ton joug est doux et léger, le bonheur est le partage de tes partisans ; tu m'inondes de délices : c'en est trop, mon cœur est trop faible pour les soutenir. » Est-ce là ce que vous avez dit vous-mêmes, si jamais vous vous êtes livrés aux plaisirs du monde et des passions ? Que dis-je ? ne voit-on pas, n'entend-on pas tous les partisans du monde maudire leur maître et se consumer de désespoir ? Au contraire, connaissez-vous un seul enfant, une seule personne fidèle au Sauveur, qui se soit plainte ou qui ait maudit son divin Maître ? En connaissez-vous un seul qui ait jamais dit : « Je me repens d'avoir pris le Sauveur pour mon partage ? » Oh ! le beau mot que je me rappelle à ce sujet ! Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, fut arrêté et conduit devant le proconsul. « Maudis le Christ, lui dit le tyran, et je te

rends la liberté. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit avec douceur ce vénérable vieillard, il ne m'a jamais fait que du bien, et vous voulez que je le maudisse ! Tous les vrais chrétiens vous en diront autant, et votre conscience vous dit : Cela est vrai. »

Ainsi la raison, la parole formelle du Sauveur, le témoignage des enfants de Dieu, votre propre conscience, se réunissent pour répéter cette vérité que je voudrais pouvoir graver dans votre âme en lettres de feu : *Il n'y a de bonheur pour l'homme que dans le service de Dieu.* En voilà donc bien assez, mes chers amis, pour vous faire comprendre combien le monde vous trompe lorsqu'il vous dit que le bonheur n'est pas dans le service de Dieu.

Cependant je ne veux pas m'en tenir là : il est un moment dans la vie où tout bonheur, toute paix, tout contentement semblent impossibles ; un moment pour lequel le monde avoue qu'il n'a ni consolation ni encouragement, et où, en effet, il abandonne ses partisans : c'est le moment de la mort. Eh bien ! c'est à ce moment suprême que triomphe avec plus d'éclat la parole du Sauveur : *Il n'y a de bonheur pour l'homme que dans le service de*

Dieu. Oui, sur le lit de mort, il y a encore pour l'enfant de Dieu du bonheur et de la paix. Comme une mère tendre, l'Espérance, assise au chevet de son lit, d'une main soutient son courage; de l'autre, écartant le sombre voile qui sépare le temps de l'éternité, elle lui fait entrevoir les premiers rayons de la gloire qui l'attend. La vue de la croix soulage sa douleur et fait briller la sérénité sur son front; la foi fait descendre sa douce voix jusqu'à l'oreille de son cœur, et lui répète sans cesse : « Ne craignez rien, mon fils, en quittant la terre, vous ne quittez pas la vie. » Ainsi, pour les enfants de Dieu, la mort, c'est le sommeil après le travail, c'est le retour de l'exilé à la patrie, c'est l'entrée du navigateur au port, c'est la fin de la nuit et le commencement du jour. Plein de foi, le véritable chrétien voit arriver la mort sans craindre, sans pâlir; il bénit tranquillement ses enfants attendris, il sait même les consoler. Le jeune enfant, ange de la terre, se soumet à ce coup comme un tendre agneau, et son âme innocente s'envole avec joie dans le sein de son Père qui est aux cieux.

Voyez cette jeune Alexandrine Du Tour; longtemps elle avait redouté les tourments du

purgatoire ; mais , à mesure qu'elle arrivait à sa bienheureuse fin, ses frayeurs diminuaient, et son cœur s'ouvrait à la confiance. On peut dire qu'elle ne craignait plus ; un seul et délicieux sentiment l'absorbait tout entière : elle aimait son Dieu ! Le matin de sa mort, elle répétait du ton le plus vrai et le plus simple : « Mon cœur nage dans les délices. Oh ! que je suis heureuse de mourir ! » Elle demandait au ministre du Seigneur qu'il lui parlât sans cesse de son dernier moment, pour remplir son âme d'allégresse. Elle lui disait avec une douceur et une paix charmante : « Oh ! Monsieur, après ma mort, consolez maman et ma sœur Euphrosyne. » Cependant l'heureuse agonisante revenait bientôt à ses colloques attendrissants avec son Dieu ; elle prononçait le nom de Jésus avec un accent si plein de dévotion, que tout le monde en était attendri. Ce petit ange ne vit point la mort avec ses angoisses. Un léger effort détacha son âme de son corps, et, comme une colombe innocente, elle s'envola vers son aimable patrie, à trois heures de l'après-midi, le 13 juillet 1798.

Ah ! qu'elle est donc vraie cette parole de notre Dieu, que la mort des enfants de Dieu est une mort précieuse ! Oui, elle est pré-

cieuse. Dieu en fait grand cas, puisqu'il la récompense d'une éternité de gloire. Les hommes aussi en font grand cas, puisqu'il n'en est pas un seul qui ne voulût mourir de la mort des justes, pas un seul qui, après avoir assisté aux derniers moments d'un serviteur de Dieu, ou même après en avoir lu le simple récit, ne se soit écrié : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

Vous aussi, tendres amis, vous pouvez mourir un jour dans le Seigneur; il ne tient qu'à vous. Recueillez-vous donc, chers enfants, et demandez-vous à vous-mêmes : « A mes derniers moments, me repentirai-je d'avoir persévéré dans le service de mon Dieu ? » Décidez-vous : telle vie, telle mort. De vous dire maintenant ce que Dieu réserve pendant l'éternité à l'enfant qui aura porté son aimable joug depuis sa première communion, c'est ce que je n'entreprendrai pas. Saint Paul lui-même n'a pu l'exprimer. Je me contenterai de répéter avec lui : « Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur même ne saurait se former une idée des choses que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

O mon Dieu ! oui, je crois de toute mon

Âme que le seul moyen pour moi d'être heureux pendant la vie, à la mort et pendant l'éternité, c'est de vous prendre pour mon partage. Vous êtes seul le bien infini, mon cœur est fait pour l'infini; rien de tout ce qui est périssable ne saurait le satisfaire. C'en est donc fait : quoi qu'en disent le monde et mes passions, quoi que fassent les autres, dès ce moment je m'attache à vous; recevez-moi, conservez-moi toujours au nombre de vos enfants. Àuprès de vous que peut-il me manquer? Mais c'est surtout à l'heure de ma mort que je comprendrai combien il est doux de vous avoir aimé. Dans ce dernier moment, vous ne ferez pas comme le monde qui abandonne ses partisans; vous me consolerez, vous me soulagerez, vous me recevrez entre vos bras, et j'entrerai dans votre maison pour vous aimer et vous bénir pendant toute l'éternité. O Marie! ma bonne Mère, obtenez-moi la grâce d'une sainte vie, afin que j'aie me réunir à vous dans le ciel.

Pour pratique : lire le *XXIII^e chapitre du 1^{er} livre de l'Imitation.*

Adieu, mes bons amis; **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE!**

LETTRE XX.

LE RETOUR.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! J'ai promis, mes chers enfants, de vous reparler du fils de M. Frédéric. Informé que son père était parti pour s'enquérir de sa conduite, le malheureux Hippolyte a pris la fuite, tourmenté par sa conscience. A l'arrivée de son père il avait disparu depuis neuf jours ; personne n'a pu en donner de nouvelles. Après avoir payé ses dettes et réparé les vols de son fils, le malheureux père est revenu accablé de chagrin. Jugez des inquiétudes de toute sa famille. Aujourd'hui même je leur ai porté quelques paroles de consolation. Si ce malheureux enfant savait combien il est encore aimé, je suis persuadé qu'il reviendrait ; car, je n'en doute pas, c'est la crainte d'être mal reçu qui le tient éloigné. Prions pour lui.

Vous avez donc pris votre parti. A Notre-

Seigneur pour toujours ; oui, pour toujours, voilà votre devise ; c'est là que je voulais vous conduire. Que me reste-t-il désormais, sinon à lever vers le ciel mes yeux et mes mains suppliantes, et à répéter pour vous la prière que votre aimable Sauveur adressait à son Père en faveur de ses disciples, un moment avant d'aller à la mort : *Père saint, j'ai transmis vos paroles à ceux que vous m'avez confiés ; je les ai gardés en votre nom ; je les quitte et les laisse dans le monde. Père saint, sanctifiez-les de plus en plus. Le monde les hait, parce qu'ils m'appartiennent. Cependant je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. Conduisez-les par la main, afin qu'ils viennent où je vais moi-même, et qu'ils jouissent avec moi de la gloire que vous m'avez préparée.*

Oui, mes tendres amis, vous conduire au bonheur par l'innocence, voilà le but que je me suis proposé en vous adressant mes conseils sur le moyen de persévérer. Le vœu le plus ardent, l'unique vœu de mon cœur, et vous savez combien ce cœur vous aime, c'est que vous conserviez éternellement sans souillure la robe de votre innocence, la grâce inestimable de votre première communion ;

c'est que vous puissiez dire encore à votre dernier soupir, comme ce vertueux Indien à qui un missionnaire proposait de se confesser un an après avoir reçu le baptême : « Me confesser ! mais, mon père, je n'en ai pas besoin ; est-ce qu'on peut encore pécher après avoir été baptisé ? » Et vous : « Est-ce qu'on peut encore pécher après avoir fait sa première communion ? »

Cependant si, par un malheur auquel je n'ose penser, vous veniez à oublier vos promesses et à chasser de votre cœur votre aimable Sauveur en commettant un péché mortel, que vous dirai-je ? ce que l'apôtre saint Jean disait à ses disciples chéris : *Mes bien-aimés, je vous ai écrit toutes ces choses afin que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un de vous vient à pécher, souvenez-vous que nous avons un avocat auprès de Dieu : c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur qui est la justice même et qui a satisfait pour tous nos péchés ; et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier.*

Puis j'ajouterais avec lui : *Mes bien-aimés, si vous voulez ne pas pécher, n'aimez pas le monde ni rien de ce qui est dans le monde ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil*

de la vie. Voulez-vous n'avoir que du dégoût pour toutes ces choses ? souvenez-vous que le monde passe et sa concupiscence avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. Souvenez-vous aussi que la dernière heure approche : demeurez donc en Notre-Seigneur, afin qu'au jour de son avènement vous ne soyez pas confondus, mais au contraire remplis de confiance et de joie.

Puissent ces touchantes paroles du disciple bien-aimé rester jusqu'à votre dernier soupir gravées dans votre cœur !

Cependant, je le répète, si par malheur vous veniez à les oublier et à perdre votre innocence, au nom de Dieu, ne vous découragez pas. Souvenez-vous que le repentir est frère de l'innocence. Après le naufrage, il y a une planche de salut, c'est la pénitence. Premièrement donc, recourez promptement au bain salutaire. Confessez-vous le plus tôt que vous pourrez, et cela pour deux raisons : la première, afin de ne pas vous exposer à mourir dans cet état. Hélas ! il ne faut qu'un instant pour mourir. « C'est pourquoi, dit saint Bernard, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut rester un quart d'heure en état de péché mortel. » La seconde, c'est afin

de ne pas laisser à la plaie le temps de s'envenimer, ni à l'habitude celui de se former. Combien de pauvres enfants seraient aujourd'hui dans la grâce de Dieu, s'ils eussent suivi ces salutaires conseils, tandis qu'ils gémissent sous le poids de chaînes honteuses qu'ils n'ont plus la force de rompre ! Ah ! gardez-vous de les imiter ; recourez au tribunal du pardon toutes les fois que vous serez tombés ; si vous retombez, recourez-y de nouveau. Ne craignez rien, vous serez toujours reçus à bras ouverts. Vous vous accuserez avec beaucoup de courage, de confiance, de repentir et d'humilité, et tout sera oublié. Les bienfaits de Dieu sont sans repentir ; il ne vous reprochera jamais votre faute ni son pardon ; il ne verra plus ce que vous avez été, mais ce que vous voulez être.

Bien plus, il vous fera trouver dans l'aveu même de vos faiblesses des consolations bien supérieures à tout ce grossier plaisir qui accompagne la prévarication. Ce n'est pas tout : il trouvera dans son infinie sagesse le moyen de faire tourner à votre avantage votre chute elle-même. Elle vous rendra plus vigilants, plus humbles, plus fervents dans la prière, plus ardents à vous mortifier et à faire le bien

soit afin de dédommager votre aimable Sauveur, soit afin de regagner le temps perdu.

Le bon Pasteur, il fera plus encore pour sa brebis égarée. Si vous ne venez pas assez vite, il quittera tout son bercail pour courir après vous. Il mettra à votre poursuite le remords, ce souvenir tout à la fois doux et amer de ce que vous avez été et de ce que vous serez; il dira à la pensée de votre première communion de se représenter à vous vive et pénétrante, afin de vous fermer le passage à de nouveaux excès. Enfin, de lassitude et d'ennui, vous vous arrêterez : vous jetterez un regard en arrière, des larmes de regret viendront mouiller vos yeux au souvenir du jour de votre innocence, votre cœur attendri laissera échapper des soupirs, le bon Pasteur fera le reste, et vous serez sauvés ! C'est l'histoire des enfants qui, après avoir eu comme vous le bonheur de bien faire leur première communion, viennent à s'égarer. Tôt ou tard ils retournent au bercail. Je ne saurais vous citer plus à propos les passages suivants d'une lettre que j'ai reçue à la fin de décembre dernier. Je la fais précéder de quelques détails nécessaires pour vous en donner la parfaite intelligence.

Lorsque j'étais en Amérique, je fis connaissance avec une famille française que des entreprises commerciales avaient fixée dans ce pays. Au nombre des enfants se trouvaient un petit garçon de douze ans et une petite fille de onze ans. Leur père me pria de les préparer à la première communion. J'acceptai. Comme leur famille habitait au centre de la mission, je pus donner à Charles et à Louise des soins assidus. Ils y répondirent. Leur première communion me combla de consolations, et me fit concevoir les plus belles espérances. Jusqu'à l'âge de quinze ans, Charles justifia mes prévisions. A cette époque, il fut placé dans un établissement d'éducation : les mauvaises compagnies de quelques jeunes gens de son âge, le respect humain, les passions qui commençaient à gronder, lui firent peu à peu oublier ses promesses. Il négligea ses devoirs de piété, devint dissipé, s'éloigna des sacrements ; pour tout dire en un mot, il se perdit.

Ce fut à ce moment que je quittai l'Amérique. Depuis plusieurs années je n'avais reçu aucune nouvelle de cet enfant prodigue, ni de sa sœur, ni de sa famille. Je le croyais mort à Dieu. Cependant, au milieu de mes

inquiétudes, une pensée me consolait : « Ce pauvre enfant, me disais-je, a bien fait sa première communion, tôt ou tard il reviendra. » Grâce à Dieu, je ne me suis pas trompé. La mère m'a écrit, je vais la laisser parler.

« ... Je viens à Charles. Vous savez tous les chagrins qu'il a causés à son père et à moi ; jusqu'à vingt-cinq ans il a été le fils de nos larmes. Que je suis heureuse de pouvoir vous annoncer qu'il est aujourd'hui le fils de notre consolation et de notre espérance ! Charles est tout à fait changé ; il s'est souvenu des bons soins que vous lui avez prodigués. O Monsieur, comment vous exprimer toute ma reconnaissance ? Il m'en a fait l'aveu ; la pensée de sa première communion l'a poursuivi dans tous ses égarements. Cette pensée, si consolante pour lui tant qu'il fut sage, était devenue, depuis ses erreurs, un remords accablant, rien n'a pu l'étouffer. C'est à ce remords, joint à vos bonnes prières, qu'il doit son retour à la vertu ; il ne parle de vous qu'avec attendrissement. « Oh ! me disait-il hier, si je pouvais revoir ce bon Père ! mon Dieu, combien il aura versé de larmes sur moi !... Maman, consolez-vous ; je veux lui

donner, ainsi qu'à vous, autant de consolations que je vous ai donné de chagrins... » Il s'est confessé au missionnaire. Il a eu le bonheur de communier à l'Assomption avec son père et moi. Nous n'avons plus qu'un désir, c'est qu'il continue. Deux ans de conversion et de bonne conduite nous font espérer ; mais vous comprenez, mon Père, combien il a besoin de vos conseils et de vos prières. Je connais assez votre charité pour croire que vous ne lui refuserez ni les uns ni les autres. Dans quelques jours il doit vous écrire, soyez assez bon pour ne pas lui ménager les avis ; vous pouvez y compter, tout ce que vous lui direz sera bien reçu. »

Vous pouvez juger de ma joie, mes chers enfants, en lisant cette lettre ; mais ce n'est pas tout.

« Quant à Louise, continue cette dame, permettez-moi de vous en dire un mot. Docile à vos avis, Louise fut bonne, modeste et pieuse jusqu'à seize ans ; elle n'avancait pas seulement en âge, mais encore en vertu : son père et moi nous pouvions recueillir avec délices les fruits de l'éducation chrétienne que nous lui avions donnée. Vers cette époque ma cousine D..... vint nous voir ;

Louise, qu'elle ne connaissait pas, la charma par sa douceur et son bon caractère ; elle nous la demanda pour quelques mois , nous la lui accordâmes. Combien je me suis repentie de cette permission ! Louise passa cinq mois chez ma parente : environnée de jeunes personnes de son âge, mais de goûts bien différents des siens, elle se relâcha peu à peu ; la toilette, les parures, les divertissements, les bals et les promenades faisaient le sujet ordinaire de la conversation. L'envie de plaire et de briller s'empara de son imagination. Les moments qu'on ne donnait pas aux plaisirs extérieurs étaient employés à la lecture des romans ; ma cousine cependant n'en permettait aucun de ceux qu'on appelle mauvais. Mais, hélas ! l'expérience de ma fille m'a bien confirmée dans l'opinion bien ancienne chez moi, que tous ces livres-là sont plus ou moins dangereux. Cette lecture acheva de lui tourner la tête....

» Cependant le moment de revenir auprès de nous arriva. Louise nous fut rendue ; mais, mon Dieu ! qu'elle était changée ! Hautaine, prétentieuse, coquette , quinteuse, ennuyée, dégoûtée de toute étude sérieuse et surtout de la piété ; voilà son portrait. Je ne dis

rien; mon mari fut le premier à m'en parler..... Louise vécut ainsi jusqu'à dix-neuf ans; aux inquiétudes qu'elle me donnait se joignaient d'autres chagrins : Charles était au plus fort de ses égarements. Jugez de mon état , et si j'expiais cruellement une trop grande complaisance ! O Monsieur ! combien j'aurais eu besoin de vos conseils et de vos consolations ! Cependant je ne me décourageai pas , je priai, je m'offris en sacrifice pour la conversion de mes deux prodigues... Après la tempête est venu le calme..... Un jour, en cherchant dans mon armoire, je trouvai le règlement de vie que Louise avait fait à l'époque de sa première communion; ce fut un trait de Providence. C'était un mois avant l'arrivée du P. C..... qui devait venir préparer les enfants à la première communion, lorsque les grandes chasses auraient été terminées chez les Sauvages.

» Le soir, j'appelai Louise dans ma chambre. Là, seule avec elle, je lui dis mon gros cœur. Après l'échange de quelques paroles :
« Tiens, lui dis-je, en lui présentant son règlement, fais-moi le plaisir de lire ce papier. » Elle le prit sans se douter de ce qu'elle

avait entre les mains, il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait regardé! elle l'ouvre... ! *Règlement de vie*..... « O maman ! me dit-elle, et la rougeur lui monte au visage. « Continue, » lui dis-je ; elle n'en eut pas le courage. « Eh bien ! ma chère amie , je vais te lire. » Je commençai, chaque ligne était un remords. Bientôt des larmes commencèrent à couler sur ses joues ; mais, quand j'arrivai aux résolutions que vous avez eu la bonté d'ajouter de votre main, ses larmes redoublèrent. Alors je lui portai le *Règlement* sous les yeux en lui disant : « Regarde, connais-tu cette écriture-là? — O mon père, » s'écria-t-elle ; et me prenant son *Règlement*, elle le porta à ses lèvres pour le baiser : elle fondait en larmes..... « Maman, c'en est fait, me dit-elle en se jetant à mon cou, je veux me convertir... »

» Grâce à Dieu, la chose n'est plus à faire, Louise est redevenue ce qu'elle était. Autant elle avait de goût pour le monde et les parures, autant elle en est dégoûtée ; les bons exemples de sa sœur aînée l'ont beaucoup aidée : unissez vos prières aux nôtres..... »

Il est donc vrai, mes chers enfants, ce que

je vous disais, qu'une bonne première communion décide ordinairement du reste de la vie. Il peut s'élever quelques nuages, mais ils passent, et les bonnes habitudes reprennent leur empire.

Ne vous découragez donc jamais, mes chers amis; quels que soient vos égarements, usez-en avec Notre-Seigneur comme vous en usez avec votre tendre mère. Plus d'une fois, il vous est arrivé de lui désobéir et de la contrister; alors qu'avez-vous fait? Vous êtes allés vous jeter entre ses bras; vous lui avez demandé pardon, exprimé vos regrets, et promis d'être plus sages : elle vous a embrassés, et tout a été fini; et vous avez été comme auparavant les objets de toute sa tendresse. Ah! rien ne contristerait plus le cœur de votre aimable Sauveur que la défiance de sa miséricorde. Voyez avec quelle indulgente bonté il recevait les pauvres pécheurs. Une femme, pécheresse publique, coupable de milliers de crimes, Madeleine est à ses pieds. Elle les arrose de ses pleurs : « Allez, ma fille, soyez en paix, beaucoup de péchés vous sont remis, parce que vous m'avez beaucoup aimé. » Voyez comme il pardonne à saint Pierre lui-même qui l'avait renié

jusqu'à trois fois. « Pierre ! » lui dit-il en le regardant avec amour ; voilà tout, pas un seul mot de plainte ou de reproche. Il aurait de grand cœur pardonné à Judas, si Judas était venu lui demander pardon.

Il vous pardonnera donc aussi , mes chers enfants , quelles que soient vos fautes ; il pardonnera de même jusqu'à la fin du monde à tous les pécheurs pénitents, et il aura encore de la miséricorde de reste. Pourriez-vous jamais vous défier d'un si bon Père ? Pourriez-vous jamais vous faire de sa miséricorde un titre pour l'offenser ? Mais tout ce que je vous ai dit sur la bonté de votre aimable Sauveur envers les pécheurs pénitents pâlit en présence de la parabole de l'enfant prodigue. C'est lui-même qui l'a faite, afin de rassurer les pécheurs de tous les siècles qui voudront sincèrement revenir à lui. Lisez-la, vous la trouverez au quinzième chapitre de saint Luc.

O mon Dieu ! mon Sauveur, mon Ami, mon Père, mon Trésor, le tendre Époux de mon âme, serai-je jamais assez malheureux pour vous oublier, pour oublier les saintes promesses de ma première communion ! Ah ! de grâce, appelez-moi plutôt à vous mainte-

nant que j'ai le bonheur de posséder mon innocence. Mais si jamais j'avais le malheur de vous oublier, laissez-moi dans mon malheur la grâce de ne jamais désespérer de votre miséricorde. Oui, mon Dieu ! quels que soient le nombre et l'énormité de mes fautes, quelles que soient mes mauvaises habitudes et les suites funestes de mes désordres, quand je serais déjà aux portes de l'enfer, je me souviendrais du jour de mon innocence, je me souviendrais de ma première communion, je me souviendrais de vos anciennes bontés ; ce souvenir ranimera mon courage, et je redirai avec le Prodigue : « J'irai à mon Père. » Oui, ô mon Père, je viendrai me jeter à vos pieds dans le tribunal sacré de la réconciliation : je vous présenterai mes blessures, mes larmes, mes infirmités et mes haillons ; vous aurez pitié de moi. O Dieu ! qui êtes toujours le même, vous me recevrez comme le fils prodigue reçut son fils pénitent, et les anges se réjouiront de mon retour, et la paix redescendra dans mon âme : je redeviendrai votre enfant.

O Marie, ma bonne et tendre mère, obtenez-moi la grâce de conserver toujours sans souillure la robe de mon innocence. Mais, si

j'ai le malheur d'offenser mon Dieu, refuge des pauvres pécheurs, ne m'abandonnez pas : daignez demander la grâce de ma conversion, et vous l'obtiendrez, et j'irai vous bénir éternellement dans le ciel avec mon aimable Sauveur, à qui soit toute louange, tout honneur et toute gloire avec le Père et le Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours, dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

Pour moi, mes bons et tendres amis, je ne cesserai, tant que je vivrai, de faire des vœux pour votre persévérance. Hélas ! mes cheveux blancs m'avertissent que je n'ai que peu de temps à prier pour vous sur la terre ; mais si le Seigneur me fait miséricorde, je ne vous oublierai pas dans le ciel : j'y garderai vos places. Pour vous, quand vous apprendrez ma mort, répandez quelques prières sur la tombe d'un vieillard qui vous aima comme ses enfants. Souvenez-vous quelquefois de ses conseils, afin que, pendant la vie, à la mort et durant toute l'éternité, vous puissiez dire comme aujourd'hui : **LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !**



TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE	I ^{re}	Pag.
—	Le foyer domestique.	5
—	II. Le lendemain du grand jour.	17
—	III. Babylone.	29
—	IV. Paul et Léonie.	43
—	V. Le chapeau du cardinal.	59
—	VI. Le grand désert d'Afrique.	69
—	VII. La pièce de monnaie.	82
—	VIII. L'amphithéâtre.	100
—	IX. La salle du festin.	119
—	X. Le sarigue.	126
—	XI. Le matin, le midi et le soir.	139
—	XII. Les lisières.	151
—	XIII. Les champignons.	161
—	XIV. La foire.	170
—	XV. Les pommes.	179
—	XVI. Le poète.	191
—	XVII. Les dragées.	202
—	XVIII. Les deux vieillards.	214
—	XIX. Caleb et Josué.	223
—	XX. Le retour.	234

FIN DE LA TABLE.

